









HISTOIRE
DE
HENRY
SECOND.

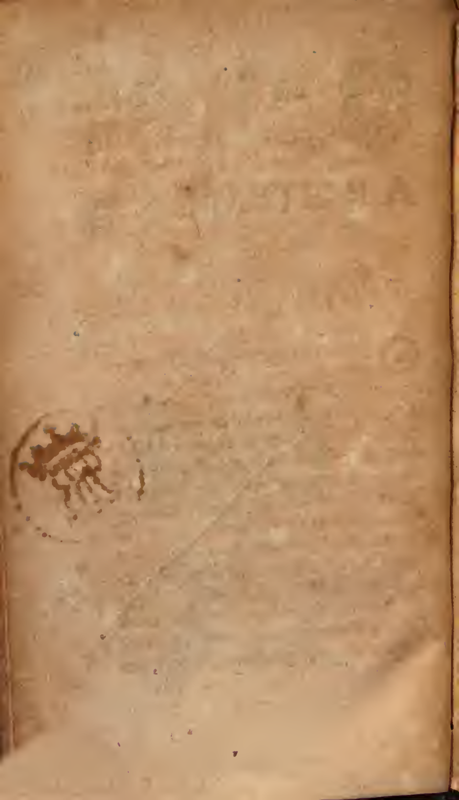
Par Monſieur VARILLAS.

TOME II.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, ſur le ſecond
Perron de la ſainte Chapelle.

M. DC. XCII.
Avec Privilege du Roy.





ARGUMENT
DU
TROISIE'ME LIVRE.

ON fait icy un curieux dénombrement des principaux Seigneurs du Royaume de Naples, qui pour avoir suivi le parti de France furent malheureux ; & l'on examine sur tout la conduite du Prince de Salerne, qui ne profita pas de leur exemple. Le Connestable de Montmorency prend Toul & Verdun sans répandre de sang ; & sur les avis du Cardinal de Lorraine, il s'empare aussi d'Yvoy par l'imprudence du Comte de Mansfeld, mais il veut seul profiter du pillage ; ce qui ruine l'Armée Françoise, en jettant les Soldats dans un chagrin qui les oblige presque

tous à deserter. Brissac soûtient durant une Campagne tous les efforts des Espagnols, sans perdre que deux Chasteaux, quoy qu'il n'eust receu de France ni Troupes, ni argent; & le Duc de Castres gagne Nicolas Ursin, pendant que Lansac amusoit le Pape, afin que l'on donnast passage aux Bannis de Sienne, assistez des forces de France, qui font révolter leur Patrie. Le Duc de Florence & les Siennois concluënt un Traité dans lequel les deux Parties se reservent reciproquement le droit de rompre quand il leur plaira, sans pouvoir estre convaincuës d'injustice l'une à l'égard de l'autre. Le Duc de Florence oblige Charles-Quint malgré qu'il en ait, à luy céder la Principauté de Piombino; & cet Empereur abandonne un Estat solide, pour courir après l'imaginaire Conqueste de la France. Les Turcs suivant leur Traitté avec Aramon, envoyent sur les Costes de Naples une Flotte, qui se seroit saisie de ce Royaume, si la Françoise qui les devoit joindre, ne leur eust manqué au besoin. Brissac ne réüssit pas devant Ulpian; mais en récompense il prend Albe. Salvoison s'empare de Ver-

ruë, & manque de ſurprendre Milan, faute de Crampons pour ſes Echelles de Corde. Gonzague aſſiége Saint Damien. Le jeune Charry y jette des munitions par adreſſe, & Briſſac en fait lever le ſiége. L'Empereur pour ſe rendre maiſtre de Mets ſans obſtacle, débauche le Marquis Albert, qui ſervoit la France avec vingt mil hommes. Ce Marquis uſe de toutes ſortes d'artifice pour entrer dans la Place, & pour l'affamer; & lors qu'il voit toutes ſes ruſes découvertes, il léve le maſque, & joint ſes Troupes à l'Armée Imperiale; qui ſe trouve ainſi composée de cent mil hommes. L'Empereur vient devant Mets, & donne la fameuſe eſcarmouche du Poſte de la Belle-Croix. Le Duc d'Aumale par imprudence attaque avec dix mil hommes le Marquis Albert de Brandebourg, qui en ayant vingt-deux, l'enveloppe, le défait, le prend priſonnier, & ſe va joindre devant Mets aux quatre-vingt mil hommes de l'Armée Imperiale. Le Duc de Guiſe ſe défend avec autant d'ardeur qu'il eſt attaqué, & la ſpatieuſe bréche que les Aſſiégeans avoient faite, ne l'intimide

pas. Les Allemands, les Espagnols & les Italiens le voyant dessus à la teste des Assiégez, n'osent y donner, & l'Empereur de crainte qu'ils ne se révoltent contre luy, les rappelle, & leve le siége de Mets, aprés avoir laissé trente mil Soldats enterrez devant cette Place. Le Duc de Nemours & le Vidame de Chartres poursuivent les Imperiaux, & remportent sur eux deux considerables avantages. Teroüenne est assiégée, & d'Essé s'y jette à dessein d'y mourir. Il périt en effet dans l'assaut que les Imperiaux y donnent; mais ses Soldats ne laissent pas de repousser l'ennemi. Ils sont pourtant réduits quelque temps aprés à capituler; & pour avoir negligé l'Article préliminaire des Compositions, on les force, & neanmoins on donne la vie à qui la demande. Le Duc de Castro peu de jours aprés ses Nôces se jette dans Hédin, où par l'imprudence d'un Prestre il est égorgé avec force Noblesse de France. Les Espagnols se laissent surprendre auprés de Dourlens, & perdent tant de Soldats, qu'ils abandonnent le dessein d'assieger cette Place. Le Con-

neſtable de Montmorency met ſur pied la plus belle Armée que la France euſt eû depuis cent ans ; & elle devient inutile, par des fautes qui ſont icy particulariſées. L'Empereur & le Duc de Florence mettent en uſage tous les artifices de la politique pour ſe tromper l'un l'autre, ſur ce qui regardoit le Domaine de Sienne ; & l'évenement juſtifie que le genie du Duc de Florence l'alloit emporter cette fois ſur celuy de Sa Majeſté Imperiale. Tolede pour avoir trop bien ſervi les Eſpagnols, ſe rend odieux aux Neapolitains ; & l'Empereur pour leur donner quelque ſatisfaction, s'aviſe de dépoſer Tolede. Il ne l'oſe faire directement, & il prend pretexte de l'envoyer commander l'Armée deſtinée à former le Siege de Sienne. Dorie fait ce qu'il peut pour diſſuader Tolede d'accepter cet Employ ; mais il ne réüſſit pas ; & Tolede épouſe une jeune Dame qui demeure veuve de luy au bout de ſix ſemaines. Briſſac emporte ſur Gonzague pluſieurs Places du Piémont & du Montferrat : Il ſeconde ſon Lieutenant Salvoiſon dans le deſſein de ſurprendre Verceil, où le Duc de Savoye

venoit de mourir : mais il ne peut forcer la Citadelle de cette Place, faute d'affuts de Canons ; & aprés avoir pillé tous les Meubles de la Maison de Savoye, il fait une retraite des plus hardies & des plus heureuses qui soient dans l'Histoire.





HISTOIRE DE HENRY II.

LIVRE TROISIE'ME

Où l'on voit les choses les plus curieuses arrivées sous son Régne durant les années 1552. *&* 1553.



ERDINAND de S. Severin, Prince de Salerne, vint trouver le Roy Henry Second devant Danvilliers, pour luy demander un azyle, & il fut reçu à la Cour avec toute la civilité deuë à sa Naissance, & à son merite. Il avoit esté assez heureux pour épouser la plus belle personne de son siécle, 1552.

1552. & assez malheureux tout ensemble ; pour rencontrer le Beau-pere le plus dénaturé qui fut jamais. Sa femme estoit Marie de Tolede, fille de Dom Pedro, Viceroy de Naples, Ministre sage, rafiné, capable de toutes sortes d'affaires, & d'une prévoyance surprenante, comme l'on a veu dans le premier Livre de cette Histoire ; mais politique au dela de l'imagination : remuant : broüillon : & si attentif au bien de l'Empereur Charles-Quint son Maître, qu'il fermoit les yeux à tout, lors qu'il s'agissoit de l'agrandir, & de le servir à son gré. Il estoit possédé du desir de se rendre considerable, en sacrifiant les interests de ses Gendres à ceux de l'Empereur, & il avoit commencé par le Duc de Florence, qui ne s'estoit pas sans peine garenti de ses embûches. Il avoit ensuite résolu de ruiner le Prince de Salerne, sans autre fondement, sinon qu'il estoit le Chef d'une Famille la plus attachée de celles du Royaume de Naples à la Faction d'Anjou, & la derniere qui avoit quitté le Parti de France. Mais il n'avoit pas esté possible à Dom Pe-

dro de Tolede de réüſſir dans cet infâme deſſein ; parce que les Néapolitains s'eſtant révoltez pour éviter l'Inquiſition, le Prince de Salerne eſtoit demeuré fidelle, & avoit contribué plus que toutes les autres forces d'Eſpagne à faire rentrer ſes Compatriotes ſous la domination de l'Empereur. On ne laiſſa pas néanmoins de remarquer le crédit qu'il avoit eû dans ſa Patrie, & la confiance que la Nobleſſe avoit témoignée en luy, pour luy en faire deux crimes irrémiſſibles, immédiatement après que le calme eut eſté rétabli dans le Royaume. On le rendit premierement ſuſpect ; & depuis on le chargea de tant de calomnies, que l'Empereur crut eſtre obligé de luy mander qu'il le vint trouver en Allemagne. Il ſe preſenta devant Sa Majeſté Imperiale dans la poſture d'un homme à qui la conſcience ne reprochoit rien ; & il répondit ſi nettement à tous les Mémoires qu'on avoit envoyez au Conſeil Imperial contre luy, qu'on le renvoya abſous. 1552.

Les excuſes qu'on luy fit ne le ſatisfirent pas néanmoins, à cauſe qu'on

1552. refuſa de luy nommer ſa Partie : Il retourna dans ſon Païs ; mais il n'y demeura pas long-temps ſans la découvrir. Il fut averti de ſi bonne part, qu'il n'en pouvoit douter, que le Viceroy ſon beau-pere avoit attitré des aſſaſſins pour le tuer ; & comme il n'y avoit point d'autre remede à ſon mal que la fuite, il ſe bannit volontairement. Il chercha la retraite ordinaire de ceux que l'Eſpagne perſecutoit ; mais il n'eut pas de meilleure avanture que les Strozzis, qui l'avoient précédé. Il dépenſa comme eux en France ce qu'il y avoit apporté ; & il mourut ſi pauvre, que Maiſon-Fleur, Gentil-homme Provençal ſon ami, fut obligé de faire une quête pour ſes funerailles. Le Duc de Somme qui avoit pris le meſme parti, fut ſur le point d'eſtre encore plus malheureux que le Prince de Salerne : car il fut fait priſonnier dans un combat entre les François & les Eſpagnols, & il s'attendoit à porter ſa tête ſur un échaffaut, ſi celuy qui le tenoit ne luy euſt ſauvé l'honneur & la vie, en luy donnant la liberté devant que les Eſpagnols l'euſſent reconnu ; elle ne luy ſervit

pourtant que pour achever dans l'indigence le reste de sa longue vie. Le Prince de Melfe n'avoit pas laissé dequoy marier ses deux dernieres Filles ; & leur aînée qui avoit épousé le Duc d'Atrie, Chef de la Maison d'Aquaviva, auroit esté contrainte par la mesme raison de s'enfermer dans un Cloistre, si elle n'eust inspiré de l'âmour au Comte de Chasteau-Villain, qui l'épousa. Il n'y eut de toute la Noblesse de Naples, devenuë Françoise, que Jules Brancacio, qui se lassant de faire la cour aux Thrésoriers de l'Espargne pour une Pension dont il n'estoit payé qu'à demi, s'avisa de bonne heure de faire demander sa grace en Espagne par un ami qui l'obtint. Il gagna depuis l'amitié de Jean d'Autriche, qui luy fit tant de biens, que ceux qui luy avoient esté confisquez n'estoient rien en comparaison de ceux qu'il acquit. Mais les exemples étrangers ne touchent que foiblement quand on est prévenu d'une violente passion. 1552.

Le Prince de Salerne qui ne pensoit qu'à se venger de son Beau-pere, contribua luy-mesme à se tromper, en s'imaginant qu'il seroit plus heureux que

ses Compatriotes, qu'on vient de nommer, ne l'avoient esté. Il passa quatre jours à conferer avec le Roy sur les moyens de renouveller au Royaume de Naples la révolte qu'il avoit appaisée. Il exagera les intelligences qu'il entretenoit dans le Païs; & il se fit donner une Commission pour retourner en Italie, afin d'en estre plus proche, lors qu'elles éclateroient.

Le Roy partit de Damvilliers pour aller à Toul, où le Cardinal de Lorraine le fit entrer. C'estoit une Ville Imperiale qui s'estoit mise en liberté par l'argent qu'elle avoit donné aux Empereurs, & par la nécessité qu'ils avoient euë d'engager la Bourgeoisie, afin de l'opposer aux François. La Justice s'y rendoit depuis huit cent ans au nom de l'Evêque : mais le Magistrat Séculier commençoit insensiblement à l'usurper; soit que les Ecclesiastiques ne s'acquitassent pas de leur devoir avec assez d'exactitude, ou que ce fust alors la coûtume par toute l'Allemagne d'ôter à l'Eglise ce que la piété des Fideles luy avoit autrefois donné. La Ville de Verdun ouvrit ses Portes aux François, ensuite de celle

Dans le premier Tome des Titres de Toul.

de Toul. Il y avoit prés d'un siécle que 1552.
des Princes de la Maison de Lorraine en estoient Evêques ; & le Cardinal de Lorraine qui avoit reçu ce Benefice de son Oncle dans une paisible joüissance de toute sorte de Jurisdiction, prétendoit le laisser à son Neveu avec la mesme authorité. Il avoit plusieurs fois averti les Magistrats de moderer leur avidité sur la Jurisdiction Ecclesiastique ; & ses Prieres au lieu d'estre considerées, n'avoient abouti qu'à l'offre d'un Réglement semblable à ceux que les Villes de Basles & de Cologne avoient obtenus de leurs Evêques, pour le partage de la Judisdiction entre le Senat & l'Eglise. Le Cardinal de Lorraine irrité de cette proposition, ne s'estoit point amusé à représenter aux Bourgeois de Verdun l'injustice de leur prétention, de peur de contribuer à les jetter dans une communauté d'interests, qui luy auroit ensuite attiré la haine de tous les particuliers. Il avoit mieux aimé les diviser, en animant les pauvres contre les riches, qui ne les appelloient point aux principales Charges de la République ; & lors qu'il avoit senti sa brigue assez puissante pour intro-

1552. duire dans Verdun les François malgré les Magiſtrats, il l'avoit mandé au Conneſtable, qui s'eſtoit ſaiſi de cette Ville ſans tirer l'épée. Le Roy n'y eut pas plûtoſt fait ſon entrée, & mis Tavanes pour Gouverneur, que le Cardinal de Lorraine aſſembla le Peuple, & luy répreſenta les intrigues dont s'eſtoit ſervi le Senat pour uſurper ſur les Evêques la Juriſdiction de la Ville. Enſuite il propoſa de nouvelles Loix qu'il avoit dreſſées à deſſein de dégrader le Senat, & de partager l'authorité entre le Roy, comme Protecteur, & l'Evêque. Elles furent acceptées, nonobſtant l'oppoſition du Senat; mais ceux qui ſuccederent au Cardinal de Lorraine en l'Evêché de Verdun, ne profiterent pas long-temps du droit qu'il avoit recouvré, comme l'on verra dans les Régnes ſuivans.

Elles ſont dans le ſecond Volume de Verdun.

La ſurpriſe de Verdun facilita la Conquête d'Yvoy, qui fut aſſiégée auſſi-toſt que l'on eut fait ſemblant de s'attacher à Montmedy. La batterie y fut ſi furieuſe, qu'il ny en avoit point eû de ſemblable depuis l'invention de l'Artillerie. Trente-ſix gros

Canons

Canons tirerent durant deux jours entiers & deux nuits sans discontinuer ; & réduisirent ainsi les Assiégez à l'impossibilité de réparer aucune de leurs bréches. Le Comte Pierre Ernest de Mansfeld, Gouverneur de Luxembourg, qui s'estoit jetté dans cette Place, estoit néanmoins résolu de soûtenir l'assaut : mais trois mil Allemands qui composoient la meilleure partie de sa Garnison, luy déclarerent qu'ils ne combattroient point. Cette lâcheté le jetta dans un trasport de colere qui luy fit perdre le jugement ; car aprês avoit délivré un Prisonnier François pour avoir un témoin de la lâcheté de ses gens, il sortit avec luy pour dresser avec le Connestable les Articles de la Capitulation. Le Connestable l'amusa jusqu'à ce qu'il se fust écoulé un espace de temps assez long, pour persuader aux Assiégez que le Traitté estoit conclu. Il leur fit dire ensuite que tout estoit d'accord, & les Allemands ouvrirent les Portes, sans attendre d'autre éclaircissement. Yvoy ne fut pourtant pas abandonnée à la discretion des Assiégeans ; parce que le 1552.

1552. Conneſtable qui en avoit obtenu du Roy le pillage, y fit entrer d'abord ſa Compagnie d'Hommes d'Armes & celle de ſon Fils, qui le luy conſerverent tout entier. Les vieux Soldats fruſtrez du gain qu'ils prétendoient leur eſtre dû, ne voulurent plus ſervir, & laiſſerent l'Armée, par une déſertion preſque generale, dans l'impuiſſance de continuer ſes progrez. Le Conneſtable traita Mansfeld ſelon ſa maniere d'agir, c'eſt à dire avec une fierté dédaigneuſe : mais Mansfeld luy répondit en meſme ſtyle, qu'il s'eſtoit deffendu ſans uſer de ſupercherie; & qu'on n'auroit pas eû ſi bon marché de luy, ſi ſa Garniſon euſt eſté toute Eſpagnole, ou Walonne. On le retint priſonnier pour la ſeureté de d'Andelot & de Sipierre, que l'Empereur refuſoit de mettre à rançon : mais on le traita beaucoup mieux dans le Château de Vincennes, que ne l'eſtoient d'Andelot & Sipierre à Milan, où les Livres Heretiques que l'on donnoit à lire à d'Andelot le rendirent le fleau de ſa Patrie, en luy inſpirant les erreurs de Calvin.

Le Conneſtable quoy qu'affoibli 1552.
preſque de la moitié de ſes Troupes, ne laiſſa pas de prendre encore Montmedy, Arlon & Cimay, & de donner trois mil Hommes de Pied, & deux cent Chevaux au Duc de Boüillon, qui prit ſi finement ſes meſures, qu'il recouvra avec ce peu de Troupes, la Ville & la Principauté dont il portoit le Nom, que ſon Ayeul avoit perduë trente ans auparavant. Hauterive qui la deffendoit pour l'Empereur, eut la tête tranchée en punition de ſa lâcheté; & le Roy malade des fatigues qu'il avoit endurées durant une Campagne de plus de trois mois, retourna en France, aprês avoir licentié une partie de ſes Troupes Eſtrangeres, & diſtribué le reſte dans ſes nouvelles Conquêtes.

La proſperité de ſes affaires d'Italie, ne contribua pas peu à ſa guériſon: car encore que ſon voyage d'Allemagne, & les ſommes immenſes que Sa Majeſté avoit employées pour faire ſubſiſter l'Armée des Proteſtans d'Allemagne, l'euſſent empêchée de fournir à Briſſac ce qui eſtoit neceſſaire pour conſerver le Piémont, & qu'au con-

1552. traire l'Empereur euſt envoyé pour l'attaquer cent ſoixante mil écus à Gonzague ; Briſſac ſe deffendit neanmoins avec tant de vigilance, & ſe prévalut de la valeur de ſes Troupes avec tant de bonheur, que Gonzague ne prit ſur luy que deux foibles Châteaux. Le deſſein des Imperiaux eſtoit de s'emparer du Marquiſat de Saluſſes par le moyen d'un Bâtard reſté ſeul de cette Maiſon, que les Peuples ſouhaittoient pour leur Maître au défaut des légitimes. Ce Bâtard qui s'appelloit Auguſte, eſtoit demeuré d'accord avec Gonzague de ſe mettre à la tête des Troupes d'Eſpagne, & de les introduire ainſi dans les Places du Marquiſat, que ſa preſence & ſon crédit obligeroient à ſe rendre, à condition qu'on luy donneroit enſuite une récompenſe proportionnée à la grandeur de ce ſervice, dans le Duché de Milan, ou dans le Royaume de Naples. L'Empereur qui ne déliberoit jamais, lors qu'il ne s'agiſſoit que de promettre en general, avoit ratifié ce Traitté ; & c'eſtoit par cette ſeule conſideration qu'il avoit épuiſé ſon Thréſor pour faire tenir à Gonzague les

Dans la Relation de la Cãpagne de Briſſac en 1552.

cent soixante mil écus dont on a parlé. 1552.
Gonzague en leva de nouvelles Troupes ; & le Château de Dragonere se trouva trop foible pour luy résister : mais il auroit infailliblement échoüé devant Monte-Marino, s'il n'eust usé de perfidie. Celuy qui commandoit dans la Place estoit ami du Bâtard de Salusses, & il se laissa d'autant plus aisément persuader d'aller parler à luy, qu'il le voyoit seul, & qu'il n'avoit encore rien appris de l'irruption des Espagnols dans le Marquisat de Salusses. Le Bâtard l'amusa si long-temps, qu'un Parti de Cavalerie Imperiale eut loisir d'arriver & de l'enlever. Il y eut aussitost une potence dressée à la veuë de la Place, qui se rendit pour exempter de la corde son Commandant ; mais comme on attendit qu'il fust sur l'échelle pour capituler, la crainte & l'indignité du supplice l'agiterent avec tant de violence, qu'il sua du sang par toutes les parties de son corps. Gonzague attaqua Céve en troisiéme lieu ; mais Brissac l'obligea d'en lever le Siége, & de terminer par une honteuse retraite la Campagne qu'il s'estoit promis de

1552. finir par les prises de Revel, de Savillan & de Raconis. La plûpart de son Armée se débanda ensuite faute de solde, & l'Empereur ayant mandé depuis au Marquis de Marignan de luy mener celle qui avoit assiégé Parme & la Mirandole, les François qui avoient deffendu ces deux Places avec une patience qui ne leur estoit pas ordinaire, renforcez de quatre mil Fantassins que le Cardinal de Ferrare venoit de lever, s'assemblerent sur les Terres des Venitiens pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire de plus important pour le service du Roy. Le Prince de Salerne proposa l'entreprise de Naples, & soûtint qu'elle estoit plus aisée à réüssir & de moindre dépense qu'aucune autre, parce que le Viceroy son beau-pere manquoit presque également de toutes les choses necessaires à la deffensive. Il ajoûta que dans les conferences secrettes qu'il avoit euës avec le Roy Henry Second & le Connestable de Montmorency, Sa Majesté luy avoit montré une Lettre d'Aramon, son Ambassadeur à Constantinople, qui mandoit que la Flotte de Soliman s'alloit

mettre à la voile, pour arriver au commencement de l'Esté sur les Côtes d'Italie, & pour agir de concert avec les François : d'où il estoit aisé de conclure que la Nolesse de Naples maltraitée depuis si long-temps ne perdroit pas une occasion si favorable de se revolter, & attireroit le Peuple à suivre son exemple : mais cet avis estoit sujet à deux inconveniens inévitables ; l'un que la mesme difficulté qui avoit empêché de réüssir tous les desseins de François I. sur le Royaume de Naples, subsistoit encore, en ce qu'il faloit laisser derriere le Duché de Milan, qui ôteroit la communication par terre avec l'Armée destinée à cette Conquête : l'autre que le Viceroy de Naples avoit gagné par argent Cesar-Mormilio, confident du Prince de Salerne, & participant de tous ses secrets, qui vraysemblablement avoit revelé toutes ses intrigues, & nommé tous les Gentilshommes qui s'entendoient avec luy. De là vint que les Cardinaux d'Este & de Tournon, le Maréchal de Thermes, Odet de Selve Ambassadeur de France à Venise, Corneille Bentivole,

1552.

Dans la ruse de Pierre de Tolede, pour apaiser les troubles de Naples.

1552. le Comte de la Mirandole & deux Députez des Farneſes, convaincus d'une part qu'il ne falloit penſer à Naples, qu'aprês avoir recouvré Milan ; & de l'autre que Milan n'eſtoit plus en état d'eſtre attaqué depuis l'accommodement de Maurice avec l'Empereur, conclurent qu'il valoit mieux employer les Armes du Roy à ſolliciter les Siennois de recouvrer leur liberté, à cauſe de l'aſſurance qu'ils auroient d'eſtre ſecondez par les Troupes de la Mirandole, & par la Flotte des Turcs ; parce que leur Ville eſtant ſcituée comme au nombril de l'Italie, & la plûpart de ſon Territoire s'eſtendant le long de la Mer, elle pouvoit eſtre plus aiſément ſecouruë, & tenir en jalouſie tous les Eſtats que l'Empereur poſſedoit aux environs. Bentivole fut Député pour avertir de ce deſſein la Cour, qui l'approuva ; & l'on fit cependant courir le bruit qu'on en vouloit au Royaume de Naples. Dom Pedro de Tolede qui en eſtoit le Viceroy, le crut ou feignit de le croire, & obtint par ſes importunitez l'argent & les munitions deſtinées pour la Garniſon de Sienne.

Il n'y avoit que le Pape capable de 1552.
déconcerter cette entreprise, & l'on envoya pour l'amuser, Loüis de Saint Gelais Lansac, Gentil-homme de naissance, de capacité, d'intrigue & de merite, qui s'acquita admirablement de sa Commission : car aprés s'estre insinué dans l'esprit & mesme dans la familiarité de Jules Trois par sa complaisance, par son humeur enjoüée, par ses réponses surprenantes, & par le talent qu'il avoit de faire mieux un conte qu'aucun autre de son siécle : Il persuada que sa presence dans l'Estat Ecclesiastique estoit necessaire, pour empêcher les Turcs d'y descendre, & il prépara cependant tout ce qui manquoit à l'execution du dessein sur Sienne ; & qui ne pouvoit s'attendre que du côté de Rome. Ces précautions furent bien capables de surprendre la vigilance des Ministres de l'Empereur en Italie, & principalement de Mendose qui y avoit le plus d'interest ; mais elles ne purent ébloüir le Duc de Florence, ni ses Emissaires, qui s'estant accordez sur le soupçon qu'ils avoient des François, avertirent Mendose qui

1552. ſe divertiſſoit à Rome, de retourner au plûtoſt à ſon Gouvernement. On a déja remarqué qu'il y avoit de la jalouſie entre Mendoſe & le Duc de Florence. Elle venoit de ce qu'ils aſpiroient également à la domination de Sienne, & qu'ils eſtoient tous deux perſuadez qu'ils s'empêcheroient l'un l'autre d'en obtenir l'Inveſtiture de l'Empereur. Ainſi tout ce qui venoit à Mendoſe de la part du Duc de Florence, luy eſtoit ſuſpect; & l'avis du deſſein des François ſur Sienne, paſſa dans ſon eſprit pour une fauſſe nouvelle, inventée par ſon Rival, à deſſein de luy ôter le ſoin des affaires generalles de l'Empereur, qu'il prenoit à Rome, en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire, & de le confiner dans Sienne. Sur cette prévention, il écrivit à François Alava qui commandoit la Garniſon de Sienne, de ſe tenir ſur ſes gardes; & pour embarraſſer à ſon tour le Duc de Florence, il le preſſa d'envoyer à la Stugia les Troupes qu'il s'étoit obligé de fournir au cas que Sienne fuſt en danger. Le Duc de Florence ne ſe contenta pas d'envoyer trois mil Hommes de Pied,

& trois cent Chevaux de ſes meilleures Troupes au lieu qu'on luy marquoit ; mais ſçachant que ſi Sienne avoit à ſe révolter, elle le feroit infailliblement à la ſollicitation des Bannis, qui n'en pouvoient approcher que par le Territoire de Petillan ; il conjura Nicolas Urſin de s'oppoſer à leur paſſage. Urſin eſtoit un homme intrépide, mais dénaturé, qui ſe fâchant de ce que Jean François ſon pere vivoit trop long-temps, avoit formé le deſſein de le dépoüiller, & s'eſtoit adreſſé aux Miniſtres de l'Empereur en Italie pour eſtre aſſiſté de leurs Troupes dans cette barbare action. Les Miniſtres d'Eſpagne luy avoient accordé d'abord & ſans peine ce qu'il demandoit, pour deux raiſons : l'une qu'ils eſtoient perſuadez que ſon Pere avoit l'inclination toute Françoiſe ; l'autre qu'ils eſperoient d'attirer par là dans leur Parti la Maiſon des Urſins. Ils eſtoient donc convenus d'une eſpece de Tranſaction, qui portoit que Nicolas Urſin ſeroit rétabli en toute maniere dans le Fief de Petillan, dont ſon Pere eſtoit déchu par ſes intrigues avec les Ennemis de l'Empe- 1552.

1552. reur; & qu'ensuite la Garnison destinée à la garde du lieu, seroit entretenuë aux dépens du mesme Empereur, à condition qu'Ursin & ses Successeurs agiroient de concert avec les Gouverneurs de Milan; & les Vice-roys de Naples. Ainsi le Comté de Petillan avoit changé de Maître: mais lors que Nicolas Ursin s'estoit adressé à Gonzague pour la solde de ses Gens de Guerre; il n'en avoit tiré que des excuses, fondées sur ce que le Trésor de l'Empereur estoit épuisé; soit que les Espagnols eussent avoir assez fait de commettre le pere avec le fils d'une maniere qui les rendist irréconciliables, ou qu'ils fussent persuadez que Nicolas Ursin, aprés ce qu'il venoit de faire, n'estoit plus en état de se détacher de leurs interests, n'y ayant plus de seureté pour luy parmy les François. Mais ils ne connoissoient point assez l'inconstance, ni la brutalité de ce scélérat; & le Duc de Castro son ami, informé de son ressentiment par luy-mesme, entreprit de le gagner par cette voye. Il luy envoya Hierôme Venturino, pour luy representer qu'il pou-

Dans le traitté de Nicolas Ursin avec Gonzague.

voit par une seule action se vanger des Espagnols ; se tirer de leur indépendance ; établir le Duc de Castro son ami dans la Souveraineté de Sienne, & se maintenir avec luy contre toutes sortes de personnes. Nicolas Ursin écouta ses propositions, & Venturino ajoûta que les François avoient une intelligence infaillible sur Sienne ; & qu'au lieu de la conserver, à cause qu'elle estoit trop éloignée de leurs Estats, ils en vouloient gratifier le Duc de Castro gendre de leur Roy, par un trait de generosité, qui noirciroit d'autant plus l'Empereur, que ce Prince bien loin de donner des Estats au Duc de Parme son gendre, frere aîné du mesme Duc de Castro, n'avoit rien oublié pour luy ôter tout ce qu'il possédoit. Nicolas Ursin répondit qu'il se tenoit obligé de la confiance que le Duc de Castro prenoit en luy ; & qu'il luy souhaittoit un heureux succez. Venturino repartit que ce succez dépendoit uniquement du passage des Exilez par le Comté de Petillan : Qu'il n'y avoit qu'à fermer les yeux durant quelques heures, pour rendre le Duc de Castro 1552.

1552. Souverain de Sienne : Que ce Duc répondroit que les Habitans de Petillan ne recevroient aucun dommage ; & qu'il se chargeroit d'en payer la Garnison. Cette derniere circonstance effaça dans l'esprit de Nicolas Ursin ce qu'il y avoit de hazardeux & de témeraire dans l'action qu'on luy proposoit : Il reçut de l'argent contant, & consentit au passage des Exilez.

Cette négociation fut suivie d'une autre pour la mesme fin, qui n'auroit pas esté si favorable aux François, si les Espagnols n'eussent contribué sans y penser à la faire réüssir. Il y avoit déja long-temps que Lansac pressoit le Pape de permettre que des Gens de Guerre qu'il disoit avoir levez dans le Duché d'Urbain, traversassent le Territoire de Viterbe ; & le Pape qui se deffioit du veritable dessein des François, l'avoit constamment refusé, tant que les Ministres d'Espagne luy avoient gardé le respect ; mais ils le perdirent dans une occasion trop remarquable pour estre dissimulée. Mendose fut rencontré la nuit dans Rome par le Chevalier du Guet à une heure indeuë,

& obligé, ſelon la Coûtume, de s'arréter & de ſouffrir que l'on foüillaſt dans ſon Caroſſe, pour ſçavoir s'il n'y avoit point d'Armes à feu. Comme il ſe voyoit le plus fort, il luy prit envie de ſe diſpenſer de la Loy, & de paſſer outre. L'Officier s'y voulut oppoſer; mais ſa réſiſtance ne ſervit qu'à luy faire donner pluſieurs coups, dont il s'alla plaindre au Pape. Sa Sainteté irritée de ce que ſon Officier avoit eſté battu, en exerçant ſa Charge, n'en fit point de bruit; mais elle ſe vangea mieux que ſi ſon reſſentiment euſt éclaté. Elle écrivit au Cardinal de Carpi Legat de Viterbe, de laiſſer paſſer les Gens de Guerre qui marchoient vers le Territoire de Sienne. Picolomini & Americi qui les conduiſoient avoient falſifié un Ordre qu'ils ſoûtenoient eſtre écrit de la propre main de Mendoſe; & cet Ordre portoit qu'on euſt à les recevoir par tout. Leur ruſe toute groſſiere qu'elle eſtoit, leur ouvrit le chemin juſqu'à Sienne, où leur intelligence ne laiſſoit pas de ſubſiſter, quoy qu'elle euſt eſté découverte. Jules Salvio, l'un des plus conſiderables Bour-

1552.

1552. geois qui avoit esté sollicité d'en estre, n'y avoit prété l'oreille, que pour connoître le nombre & la qualité des Complices, & pour les reveler aux Espagnols: mais leur multitude en avoit fait differer la punition, jusqu'à ce que Dorie qui portoit dans ses Galeres trois mil Allemands à Naples, eust relâché à Piombino ou à Livorne. Mais Dorie refusa absolument de mettre aucun de ses Gens à terre; sur un Ordre précis qu'il montra de ne s'arréter en aucun lieu, jusqu'à ce qu'il eust débarqué ses Allemands à Naples. Alava fut donc réduit à se contenter de deffendre aux Complices de sortir de leurs maisons, & à convoquer ceux de sa Faction, pour sçavoir de quelle maniere on agiroit avec les Exilez. L'avis que l'on suivit, fut de leur envoyer un Ordre signé par les principaux du Conseil, de sortir incessamment des Terres de la Republique: Les Exilez répondirent qu'ils ne connoissoient point cette Republique; & qu'ils estoient venus pour mettre en liberté leur Patrie: Qu'ils avoient assemblé pour cela jusqu'à dix mil vaillans hommes: Qu'ils atten-

doient pour les seconder la Flotte des François & celle des Turcs qui s'estoient jointes, & venoient à toutes rames à Port-Ercole ; & que si les Espagnols qui estoient dans Sienne vouloient penser à leur seureté, ils n'avoient point de temps à perdre. Ces dernieres paroles qui n'avoient esté prononcées que pour intimider Alava, eurent plus d'effet qu'on ne s'en étoit promis ; puisqu'elles persuaderent à ce Commandant qu'il falloit que les Exilez fussent asseurez de toute la Bourgeoisie de Sienne. Ils ne l'estoient pas néanmoins de toute, ni mesme de la moitié ; car avant que les Espagnols fussent entrez dans la Ville, elle estoit divisée en deux Factions ; l'une de la Noblesse, & l'autre du Peuple. La Noblesse composée des anciennes Familles, s'estoit emparée de l'authorité publique ; & Mendose qui desesperoit de la gagner, l'en avoit privée, pour introduire le menu Peuple dans les principales Charges, afin de l'engager à la deffense d'un Gouvernement où il auroit part. Son dessein avoit réüssi : de sorte que la Noblesse s'estoit elle-mesme bannie ; & la Bour-

1552.

Dans les revolution de Sienne en 1552.

1552. geoiſie eſtoit demeurée ſi ferme dans le Parti des Eſpagnols, que ſi Alava luy euſt témoigné tant ſoit peu de confiance, elle ſe ſeroit infailliblement rangée ſous ſes Enſeignes. Et de fait, elle luy offrit ſon ſervice au temps qu'il en avoit le plus de beſoin : mais la prévention dont on a déja parlé, l'empêcha de l'accepter ; & le Peuple qui n'en pouvoit ignorer la cauſe, en demeura tellement irrité, qu'il paſſa dans l'autre extrémité, & fut des plus ardens à favoriſer la Nobleſſe. Alava s'apperçut aſſez-tard de la faute qu'il avoit commiſe, & ſe mit en devoir de la réparer, en appellant à ſon ſecours les Florentins, qui eſtoient ſa derniere reſſource.

Othon de Montaguto, l'un des meilleurs Officiers du Duc de Florence luy mena auſſi-toſt quatre cent hommes choiſis, qui s'eſtant joints à autant d'Eſpagnols, dont la Garniſon de Sienne eſtoit compoſée, ſe ſaiſirent des poſtes les plus avantageux : mais les Bannis ſe preſenterent en meſme temps devant la porte de Rome qu'ils brûlerent ; & faiſant entrer par là les armes dont ils

avoient fait provision, les distribuerent 1552.
au menu peuple, qui leur aida à chasser les Espagnols & les Florentins des places publiques, & à les contraindre de s'enfermer dans la Citadelle. Ce succês n'étoit pourtant pas si grand qu'il paroissoit: car encore que toute la Ville fust soulevée, elle n'estoit pas absolument hors de la crainte de retomber dans sa premiere sujetion, si les Troupes du Duc de Florence assemblées à la Stugia eussent attaqué la Ville qui estoit ouverte du costé de la Citadelle, avant que les Bourgeois eussent eu le temps de s'y retrancher. Pour remedier à cet inconvenient, les Siennois aprês avoir rétabli l'ancienne forme de leur Gouvernement dans une assemblée qui se passa sans tumulte, dépêcherent vers le Duc de Florence Calix Cerini, pour luy remontrer que la révolution qui venoit d'arriver dans Sienne n'estoit ny contre l'Empereur, ny contre luy: Que les armes avoient esté prises seulement pour mettre un frein à la cruauté de Mendose & à l'insolence des Soldats Espagnols; & que comme la Republique de Sienne estoit resoluë de perse-

1552. verer ſous la protection de l'Empereur qui l'avoit autrefois renduë ſi floriſſante ; elle eſperoit auſſi que le Duc de Florence qui vivoit ſous la meſme protection, ne s'oppoſeroit point à l'entier recouvrement de ſa liberté. Le Duc qui ne vouloit ny contenter les Siennois, ny les réduire au deſeſpoir, répondit qu'ils pouvoient attendre de luy toutes les marques d'amitié & de bon voiſinage, pourvû qu'ils ne ſe déclaraſſent ny contre l'Empire, ny contre l'Empereur. Il nomma deux Ambaſſadeurs, Hippolite de Correge & Leon de Santi pour retourner à Sienne avec Cerini, ſous pretexte de complimenter le nouveau Senat ſur ſon établiſſement ; mais en effet pour ſçavoir d'Alava & de Montaguto renfermez dans la Citadelle dans quel temps ils ſeroient contraints de capituler. Il fit cependant couler à la Stugia de nouvelles Troupes, pour eſſayer d'envoyer du ſecours aux Aſſiegez ; mais il demeura tout déconcerté au retour de ſes Ambaſſadeurs, qui l'avertirent que la négligence de Mendoſe eſtoit inexcuſable, en ce qu'il n'y avoit dans la

Dans la Négociation de Cerini en 1552.

Citadelle ni vivres, ni poudres; & que 1552.
ceux qui la gardoient se trouvoient
également incapables de se deffendre,
& d'attendre un blocus.

Il n'y avoit donc point alors de meilleur service à leur rendre, que d'empêcher qu'ils ne fussent promptement attaquez; & le Duc de Florence pour en détourner les Siennois, leur fit entendre par Marcel Agostino leur Compatriote & son Emissaire, qu'ils retourneroient infailliblement sous le joug des Espagnols, s'ils se hâtoient de prendre la Citadelle; parce que Dorie débarqueroit aussi-tost ses quatre mil Allemands, & se joindroit avec la Cavalerie qu'Alexandre Vitelli & Ascagne de la Corne commandoient pour les Espagnols dans l'Estat de Piombino. Agostino ajoûta de luy-mesme que le Duc de Florence ne pourroit alors s'empêcher de joindre ses forces à celles des Espagnols, puisqu'il y estoit obligé par son Investiture : mais que si la République se contentoit d'un côté de bloquer la Citadelle, & de recouvrer de l'autre son Territoire, sans appeller les Estrangers dans la Toscane, on cher-

1552. cheroit les expediens de l'accommoder avec l'Empereur, à condition qu'elle demeureroit en liberté. Ce temperamment fut écouté par le Senat de Sienne ; & la seule difficulté qui s'y trouva fut que le Duc de Florence avant que de se mêler de la Négociation, demandoit des Ostages pour seureté que la Citadelle ne seroit point cependant attaquée. On estoit mesme sur le point de luy en accorder, lorsque Lansac qui avoit pris la poste, au premier bruit du soulevement de Sienne, y arriva de Rome, où il avoit laissé son ordre à tous les François de le suivre en diligence. Sa presence fit suspendre la nomination des Ostages : mais elle ne l'auroit point empêchée, sans la nouvelle qui survint à propos, que les Troupes du Duc de Florence s'estoient emparées de Luciniano & de Montefellonico, Places importantes dans l'Estat de Sienne. Ces Actes d'Hostilité qui donnoient aux François un prétexte d'accuser de perfidie ce Prince, rompirent absolument le Traitté qu'on alloit signer avec luy ; & la République de Sienne s'engagea dans les interests de la France,

sur les assurances que Lansac luy donna par écrit, que le Roy Henry Second luy fourniroit toutes les choses nécessaires pour conserver sa liberté. 1552.
La Bourgeoisie travailla avec tant de zele à creuser un Fossé qui la mist à couvert de la Citadelle, qu'il fut achevé en peu d'heures. Les François accourus de Rome & des autres lieux voisins, où ils avoient esté logez pour donner moins d'ombrage, firent en mesme-temps une Circonvallation par dehors; & Alava qui en commandoit la Garnison, perdit l'esperance de soûtenir le premier assaut qui luy seroit livré, aprês avoir observé que Mendose avoit négligé de faire abbattre les Murailles de la Ville, qui commandoient à la Place en Cavalier; & d'où il estoit aisé de voir, & par consequent de tirer les Soldats qui seroient employez à la deffense des Bastions. Le Pape ravi que Mendose eut ainsi perdu son Gouvernement, n'oublia rien de ce qui servoit à l'empêcher de le recouvrer. Il fit des Offices aussi secrets, qu'ils estoient pressants pour obliger le Duc de Florence à souffrir que les Sien-

1552. nois se remissent en liberté : Il l'assura que les François n'avoient point d'autre dessein que de procurer cette liberté, & il offrit d'en estre caution : Il le conjura de rappeller ses Troupes de la Stugia, & de tirer ses Garnisons de Luciniano & de Montefellonico. Enfin il luy remontra que s'il continuoit de se mêler à contre-temps des affaires d'autruy, il s'attireroit un Ennemi, qui n'étoit pas moins redoutable par son bonheur, que par sa puissance ; & qui ne laisseroit pas d'affranchir l'Estat de Sienne, quelques obstacles qu'il reçust de la part des Florentins : Qu'il les attaqueroit aprês à son tour, & qu'il rendroit leur Païs le Théatre d'une longue Guerre.

Ces ménaces n'estoient pas sans fondement, parce que le Cardinal de Ferrare d'un côté, & Thermes d'un autre assembloient de grandes forces autour de la Mirandole & de Parme pour entrer en Toscane par deux endroits ; & le Duc de Florence estoit d'autant plus assuré de succomber en ce cas, qu'il n'avoit aucunes Troupes à leur opposer ; puisque celles qu'il entretenoit suffiroient

suffiroient à peine pour observer de la Stugia ce qui se passeroit dans Sienne, & pour garder ses Côtes à l'approche des Turcs. Cette raison le contraignit de changer de conduite, & de se tirer d'affaire, en abandonnant pour un temps, celles de l'Empereur. Il rappella Cerini, & il convint avec les Siennois, que la Citadelle qu'ils assiégeoient leur seroit renduë; & qu'aussi-tost qu'ils l'auroient rasée, ils licentieroient tous les Soldats étrangers qui les servoient : Que leur République perséveroit dans la fidelité qu'elle devoit à l'Empire : Qu'elle n'apporteroit aucun dommage aux Estats qui en relevoient comme elle : Qu'elle ne permettroit aucune levée sur son Territoire pour les Ennemis de l'Empereur, & qu'elle ne leur accorderoit ni le séjour, ni l'entrée dans ses Ports, à condition que l'Empereur ne leur demanderoit rien pour les frais de la Citadelle & de la Guerre; dequoy le Duc se chargeoit de fournir une Quittance en bonne forme. Il y eut deux Articles secrets, qui sembloient n'avoir esté inventez que pour donner prétexte aux

1552.

Dans le Traitté de Cerini avec le Duc de Florence.

1552. deux Partis de violer le Traitté quand il leur plairoit, ſans pouvoir eſtre convaincus d'une manifeſte injuſtice. Le premier contenoit que ſi aprés la démolition de la Citadelle, il reſtoit des Gens de Guerre ſuſpects à la République de Sienne, en quelque endroit de ſon Territoire que ce fuſt, elle pourroit retenir les Soldats Etrangers, juſqu'à ce qu'elle ſe fuſt délivrée de ſa deffiance en les chaſſant ; & le ſecond que les Eſpagnols auroient pouvoir d'entrer dans l'accommodement des Siennois avec le Duc de Florence, en rendant Orbitelle ; & que s'ils le refuſoient, on ne laiſſeroit pas néanmoins de paſſer outre ſans eux.

Mendoſe informé de tant de choſes arrivées à contre-temps pour l'Empereur ; n'oſa ſortir de Rome, ni courir au lieu où la néceſſité de ſes affaires l'appelloit, de peur de tomber entre les mains des Siennois ou des Florentins, qu'il avoit preſque également offenſez. Il crut qu'il y alloit de la réputation de l'Empereur & de la ſienne, de ne pas ratifier un Traitté conclu ſans ſa participation ; & il refuſa hautement

d'envoyer à Alava l'ordre de rendre la 1552.
Citadelle de Sienne. Il donna mesme de l'argent & des Commissions à Vitelli & à Ascagne de la Corne pour lever trois mil Hommes de Pied aux environs de Perouse, & deux mil dans la Romagne, qui furent incontinent sur pied. Mais soit qu'il ne pust trouver sur son crédit ce qui estoit nécessaire pour les faire subsister, ou qu'il estimast avoir abondamment satisfait à son honneur, ou pour mieux dire à sa vanité, par cette vaine montre de puissance; les Troupes qu'il avoit levées se débanderent après leur premiere montre; & Alava reçut de Mendose le billet qu'il attendoit pour sortir de la Citadelle. Comme il estoit aisé de prévoir que l'Empereur, qui n'avoit pas coûtume de perdre, supporteroit avec beaucoup d'impatience la révolution de Sienne, il y eut une espece de combat entre Mendose & le Duc de Florence à qui rejetteroit la faute sur l'autre. Mendose prit le devant, & prévint Charles-Quint son Maître de la nécessité où il disoit avoir esté réduit de livrer la Citadelle aux Bannis, à cau-

1552. se que le Duc avoit manqué de luy fournir à point nommé le secours qu'il avoit promis.

Le Duc écrivit au contraire que le secours avoit esté prest à la Stugia avant que la sédition eust commencé : mais que les Espagnols par une deffiance à contre-temps, n'avoient voulu recevoir dans Sienne que quatre cens hommes, parce qu'ils n'estoient pas en plus grand nombre ; ce qui n'avoit pas suffi pour résister à plus de dix mil séditieux. Cette excuse toute vraye qu'elle estoit, fut si mal receuë, que l'Agent du Duc à la Cour Imperiale, avertit son Maître qu'il falloit des preuves plus évidentes pour effacer les mauvaises impressions que Mendose avoit données à son préjudice. Le Duc de Florence fut donc obligé d'envoyer à la Cour Imperiale les mesmes personnes qui avoient négocié le Traitté de Sienne. C'estoient Correge & Santi, qui rendirent un compte exact & fidele de leur procedé, & remontrerent à la décharge du Duc, que la Citadelle ayant esté tellement négligée, qu'il n'y avoit d'armes, ni de vivres, que pour trois semaines,

Dans la Relation de Santi.

suivant l'état qu'Alava en avoit luy- 1552.
mesme dressé, & signé ; la prudence humaine n'avoit pû inventer d'expedient moins désavantageux à Sa Majesté Imperiale, que d'abandonner la mesme Citadelle aux Siennois pour estre rasée ; parce que pour peu qu'elle eust resisté davantage, les François qui seroient accourus pour presser le Siége, auroient demandé que la garde leur en fust confiée ; & si la Republique s'en fust alors excusée, elle n'auroit pû s'en deffendre dans la suite de la Guerre, lors qu'elle eust eu plus de besoin de l'argent & du secours de France : au lieu que la Citadelle estant démolie, il n'estoit pas possible que Sienne qui estoit des plus grandes & mieux peuplées Villes d'Italie, tombast si absolument au pouvoir des mesmes François, qu'elle chasseroit quand il luy plairoit, puisque la Bourgeoisie y seroit toûjours plus forte que la Garnison.

L'Empereur, aprés les premiers transports de son ressentiment, fit ce qu'on devoit attendre d'un parfait politique. Il donna tout le tort à Mendose, pour deux raisons : l'une qu'il

1552. avoit esté malheureux ; l'autre parce que l'Espagne n'avoit plus besoin de luy. Sa Majesté Imperiale fit ensuite de grands remercimens au Duc de Florence, sans ratifier néanmoins l'Article secret qui regardoit la restitution d'Orbitello, dont ce Duc estoit demeuré garand. Les Ministres de la Cour Imperiale eurent de la peine à concevoir d'où procédoit une telle moderation, dont leur Maître étoit naturellement peu capable : mais ils ne sçavoient pas que l'attachement que l'Empereur avoit eu pour les affaires d'Italie n'estoit point alors sa passion dominante ; & qu'il cédoit au desir d'éprouver encore une fois s'il luy réüssiroit mieux d'accabler la France par un excez de puissance, que de l'attaquer avec des forces à peu prês égales aux siennes. Au lieu de faire réfléxion sur le deffaut des grandeurs les mieux établies, & sur le danger qu'il venoit d'éviter, si terrible, qu'il ne s'en estoit fallu qu'un demi quart d'heure qu'il n'eût esté prisonnier des Allemands. Il avoit pensé à faire tomber le Roy Henry Second dans le piége qu'on luy avoit tendu, & à faire créver

ſur ce Prince la nuée des Proteſtans, 1552.
qui s'eſtoit formée avec les deniers de la France, pour opprimer la Maiſon d'Autriche. L'Armée des Proteſtans eſtoit compoſée de plus de ſoixante mil bons Soldats, qui ne reſpiroient que la Guerre, & ſe fâchoient de la voir ſi-toſt finie. Il étoit aiſé de les attirer pour peu de choſe; mais les finances de l'Empereur avoient eſté tout à fait épuiſées par les extraordinaires levées qu'il avoit faites ſur ſes Eſtats, pour réſiſter aux Proteſtans. Perſonne ne luy pouvoit préter de l'argent que le Duc de Florence, & l'on n'avoit garde de le choquer dans une conjoncture où l'on avoit beſoin de ſa bource. Cette conſideration avoit fait changer en civilitez les plaintes qu'on avoit à luy faire: enſuite on luy avoit demandé deux cent mil écus en preſt, ſous de gros intereſts; & ce Duc qui ne vouloit pas perdre l'occaſion de joindre à ſes Eſtats la Souveraineté de Piombino, repartit qu'il eſtoit preſt de donner en pure gratification ce qu'on prétendoit ſeulement emprunter de luy; pourvu que Sa Majeſté Imperiale exe-

1552. cutast la promesse qu'elle luy avoit tant de fois renouvellée depuis huit ans de luy permettre de traiter de la Souveraineté de Piombino.

L'Empereur fut d'abord ravi que le Duc de Florence ne luy demandast autre chose que cette permission, parce qu'il pensoit avoir son excuse preste, en témoignant que la chose ne dépendoit pas tout à fait de luy. Il répondit, comme autrefois, qu'il ne pouvoit forcer les Proprietaires de Piombino, qui refusoient toûjours de consentir à la vente de leur Estat; mais il s'abusoit à ce coup, car il ne sçavoit pas que les difficultez qu'avoit apportées Appiani, Seigneur de Piombino, à l'aliénation de son Estat, estoient précédées de Clarice Salviati sa mere, genereuse Princesse, qui n'avoit pû souffrir que son fils se réduisist volontairement à la vie privée. Mais elle estoit morte, & le Duc de Florence avoit fait par ses Emissaires ménager avec tant d'adresse l'esprit d'Appiani, qu'il l'avoit disposé à se démettre de sa Principauté, pourvu que l'Empereur ne s'en formalisast pas. Il en avoit mesme donné un Acte en bonne

Dans la Relation de l'Acquisition de Piombino.

bonne forme ; & l'Empereur ne fut jamais si surpris, que lors que Pandolfini le luy mit en main de la part du Duc, & le pressa de venir à une prompte execution. L'occasion de retenir les Allemands qui s'alloient dissiper, ne permettoit pas que l'on differast un moment ; & l'Empereur épuisé de ruses, imita le Chien de la Fable, en lâchant le morceau qu'il tenoit, pour courir aprés une Conquête imaginaire. Il authorisa la démission d'Appiani, & il manda à ses Ministres d'Italie de mettre entre les mains du Duc de Florence l'Estat, les Forteresses & l'Artillerie mesme de Piombino & de l'Isle d'Elbe. On y trouva de nouveaux sujets d'accuser Mendose de négligence, ou de malignité ; parce que les Fortifications en estoient presque ruinées, faute des réparations nécessaires, & manquoient tout à fait de munitions : mais le Duc de Florence satisfait de se voir maître de la Souveraineté en l'état qu'elle estoit, y fit travailler & porter des provisions avec tant d'empressement, que les ruines estoient déja réparées, & les Places munies, lors 1552.

1552. que la Flotte des Turcs arriva sur les Côtes d'Italie. Elle estoit de deux cent Voiles, sous la conduite du fameux Pirate Dragut, qui parut à la veuë de Naples, & jetta le Viceroy Dom Pedro de Tolede dans une étrange consternation. Il venoit de découvrir un attentat à sa vie, formé par un grand nombre de personnes de qualité, dont il n'avoit osé punir que le seul Grisoni, sur lequel on avoit trouvé des Lettres du Prince de Salerne. Il avoit fait publier des deffences sur peine de la vie, de parler en aucune maniere de ce Prince, ni des François; & les Portes de Naples avoient esté fermées à la reserve de trois, qui ne suffisant pas pour le commerce d'une Ville si vaste & si peuplée, augmentoient de beaucoup le desordre. Ainsi les précautions du Viceroy auroient esté inutiles, si la Flotte de France eust joint celle des Infideles, suivant les mesures qu'Aramon avoit prises à Constantinople avec Soliman. Mais comme elle ne paroissoit point; Dragut en l'attendant, alla chercher la Flotte d'André Dorie, qui n'estoit que de quarante Galeres,

Il la surprit à la hauteur de Pontia, & il la joignit de si prés, avant qu'elle l'eust apperçu, que Dorie qui n'estoit pas en état de combattre, fut obligé de penser à la retraitte. Elle se fit avec tant de diligence, que tous les Chrestiens se seroient infailliblement sauvez, si Dragut ne se fust avisé de détacher les meilleurs voiliers de ses Vaisseaux, & de les envoyer à leurs trousses. Cette Esquadre coula deux Galeres à fond, & en prit sept des plus tardives. Dorie avec le reste se refugia dans les Ports de Sardaigne ; & ce fut là la premiere disgrace qu'il eut receuë depuis quatre-vingts ans qu'il combattoit en qualité de Pilote ou de General : comme si la Fortune eust eû dessein de l'avertir avant sa mort, qu'on ne pouvoit passer une si longue vie, sans éprouver au moins une fois son inconstance. L'avanture ne fut donc pas si extraordinaire, que l'a esté la délicatesse du Panégiriste de ce vieux Pilote, qui ne pouvant souffrir de tache dans la Vie de son Héros, a inutilement épuisé tout le fond de l'éloquence, pour la déguiser, au préjudice mesme de la verité.

1552.

Sigonius dans son Second Livre.

1552. Dragut retourna ſur les Côtes de Naples pour y recueïllir le fruit de ſa victoire : mais il y attendit en vain durant tout le mois de Juillet, la Flotte Françoiſe, compoſée de vingt-cinq Galeres, & chargée de vieux Soldats, ſous la conduite du Prince de Salerne, qui par un aveuglement inexcuſable, perdit le temps à muguetter les Iſles de Corſe, de Sardaigne & de Sicile, & n'alla point au lieu où il devoit agir contre les Turcs. Ces Infideles perſuadez qu'on ſe mocquoit d'eux, s'en retournerent ; & le meſme Prince de Salerne, qui avoit négligé de les joindre, ſe hâta de courir aprês eux, lors qu'il ſçut qu'ils eſtoient partis. Il les atteignit vers l'Iſle de Chio, & il ſe mit en devoir de leur perſuader de retourner devant Naples, en leur promettant que ſa preſence y exciteroit un ſoulevement general : mais Dragut luy repartit bruſquement que le terme de ſon Généralat approchoit, & qu'il ne pouvoit exercer plus long-temps ſa Fonction, ſans de nouveaux Ordres : Que les François avoient un tort inconcevable d'avoir laiſſé paſſer la belle

ſaiſon ſans agir, & qu'ils n'avoient point 1552.
dû appeller en Italie les Armes du Grand Seigneur, ou qu'ils avoient dû les mieux employer. Il ajoûta néanmoins que la Flotte Muſulmane reviendroit l'année prochaine, & ce fut ſur cette parole que le Prince de Salerne hyverna dans les Ports de Chio, pour le joindre au paſſage. Ainſi les Turcs ne ſervirent qu'à réünir l'Eſtat de Piombino à celuy de Florence; ce qui fut depuis la cauſe de la perte de Sienne pour les François.

Leurs affaires alloient pourtant ſi bien dans les autres endroits d'Italie, qu'il ſembloit que la Providence euſt entrepris de réparer, ou du moins de couvrir leurs deffauts, par un ſurcroît de proſperitez. Marna Secretaire de Gonzague, Gouverneur de Milan, avoit tellement irrité les Peuples par ſon avarice, que l'Empereur laſſé des continuelles plaintes qu'il en recevoit, écrivit à Pierre Gonſales, Intendant de Juſtice à Naples, d'aller à Milan, & d'avoir l'œil ſur la conduite de Gonzague. Gonzague trop fier pour endurer un Controlleur, offrit de ſe démettre de ſa Charge, & s'en acquita cependant avec tant de né-

1552. gligence, que Briſſac crut devoir profiter de l'occaſion qu'il luy faiſoit naître. Il y avoit dix-neuf ans que le fameux Ceſar Magio tenoit en ſujetion le Piémont par une forte Garniſon qu'il entretenoit dans Ulpian ; & comme il n'y avoit point de Place qu'il n'entreprît ſouvent de ſurprendre, le bruit s'eſtoit répandu qu'il ne dormoit jamais. Les François n'avoient donc rien de plus preſſant que de prendre cette Place : car outre qu'elle tiroit par des courſes & par des contributions continuelles la ſubſiſtance du Plat-Païs, ils eſtoient aſſurez d'obtenir le double de ce que le Piémont avoit accoûtumé de leur fournir, aprês qu'ils l'auroient délivré de ce fâcheux voiſinage. Briſſac aſſiégea donc Ulpian auſſi-tôt qu'il ſe fut emparé de Céve, de Saint Martin, & de Balengo, qui en favoriſoient les approches. Il reconnut bien-toſt que la Garniſon en eſtoit trop nombreuſe pour la forcer, & il ſe mit en devoir de l'affamer. Gonzague tout mécontent qu'il eſtoit, ne put ſe reſoudre à la perte de tant de braves gens qu'il avoit enfermez dans Ulpian, & ſe mit

en Campagne avec une Armée plus 1552.
forte de la moitié que celle de France.
Brissac averti que ses Ennemis se débanderoient bien-tost faute d'argent, ne voulut rien hazarder, & leva le blocus d'Ulpian. Il les amusa vingt jours entiers devant le Château de Saint Martin, qu'il avoit fortifié à la hâte; & il leur fit persuader de se mettre ensuite devant le petit Casal, pendant qu'il travailloit à surprendre l'importante Place de Verruë. L'Autheur & l'Executeur de cette entreprise estoit Jacques de Salvoison, Gentilhomme de Perigord, qui fut dans le siécle passé, ce qu'a esté le Maréchal de Gassion dans le nostre. Son Pere qui n'avoit point de bien à luy laisser, luy avoit procuré une Chanoinie de Cahors, à la faveur de laquelle il avoit longtemps étudié à Toulouse. Il avoit l'esprit si pénétrant, & si capable de toute sorte de sciences, qu'encore qu'il employast les jours entiers à battre le pavé & les nuits à la débauche, il ne laissa pas d'estre fort sçavant, & principalement en Droit; ce qui luy sauva la vie, comme on le verra bien-tost.

1552. Les poursuites de la Justice contre luy, pour une affaire criminelle, dont elle prétendoit qu'il fust Complice, l'avoient contraint de se refugier dans les Troupes qui passoient en Ecosse, & de servir sous d'Essé, dans la Compagnie des Chevaux-Legers de Negrepelisse. Il avoit pénétré si avant à la Bataille d'Edinton dans un Escadron Anglois, qu'il y avoit esté pris par un Milord, qui l'avoit reconnu si habile, & si agréable dans la conversation, qu'il en avoit parlé au jeune Roy Edoüard Six. Ce Prince qui avoit une inclination toute particuliere pour les belles Lettres, lors qu'elles estoient dégagées de la pedanterie, avoit voulu voir Salvoison, & l'avoit trouvé tellement à son gré, qu'il luy avoit offert un Parti tres-avantageux, s'il vouloit demeurer prês de luy: mais Salvoison s'estoit excusé sur l'affection qu'il avoit pour sa Patrie; & avoit demandé pour toute grace d'estre mis à rançon, avec protestation que par tout où il ne s'agiroit ni de son honneur, ni de son devoir, il serviroit autant Sa Majesté Angloise, que le plus zelé de ses Sujets.

Le Roy Edoüard quoyque fâché de son refus, l'en avoit davantage estimé, & l'avoit mis en liberté sans rançon, aprés l'avoir comblé d'honneur & chargé de Présens, qui l'aiderent à se mettre en équipage pour aller en Piémont, où la réputation de Brissac attiroit la plus hardie jeunesse de France. Comme il raisonnoit sur des principes plus élevez que ceux de la Prudence Militaire, & qu'il possedoit admirablement l'art de connoître & de gagner les hommes, il passa bien-tost dans l'estime des Soldats François presque tous ignorans pour un homme qui avoit commerce avec les démons; & la surprise de Verruë, dont on va parler, ne contribua pas peu à confirmer cette erreur. Il avoit corrompu un Soldat de la Garnison de cette Place, qui l'avertit du jour qu'il seroit en Sentinelle, & luy facilita l'approche du Corps de Garde. Les François l'égorgerent sans bruit; & dresserent si vîte & si heureusement leurs Echelles, qu'ils estoient dans la Place avant qu'on y eust donné l'alarme. Le Gouvernement en fut donné à Salvoison qui l'avoit conquise. Et 1552.

1552. il ne s'y fut pas plûtost établi, qu'il forma une entreprise sur Milan : le jour de l'execution estant arrivé, il descendit avec ses gens dans le Fossé ; & quoy qu'il y trouvast de l'eau jusqu'à plus de la moitié du corps, il ne laissa pas de gagner le pied des Murailles, & d'y jetter des Echelles de Cordes : mais elles se cramponnerent si mal, que quelque effort que l'on fist pour monter, elles se tournoient toûjours de côté. Il fut donc si absolument impossible de s'en aider, qu'on ne put guider aucun Soldat pour r'habiller & r'affermir en haut les Crampons. On perdit tant de temps à cette tentative, que la Ronde venant à passer, entendit le bruit que l'on faisoit dans l'eau. Elle en avertit la Garnison, qui y courut ; elle prit Salvoison, & le condamna à la mort : mais il appella de la Sentence du Conseil de Guerre au Tribunal de la Ville, où il plaida sa Cause avec tant d'érudition & d'éloquence, que la connoissance de l'Affaire fut renvoyée à l'Empereur. Salvoison dressa luy-mesme ses Ecritures, & prouva par un si grand nombre d'excellens passages & de rai-

Dans la surprise de Verruë en 1552.

ſons, qu'il devoit eſtre traité en Priſonnier de Guerre, nonobſtant qu'il fuſt convaincu d'avoir corrompu des Bourgeois de Milan, pour l'aider à prendre la Ville, que luy & ſes gens en furent quittes pour payer leur rançon, & toute la punition tomba ſur ſes Complices Milanois, qui furent pendus. 1552.

Le déplaiſir d'avoir manqué de ſurpendre le principal azyle des Eſpagnols en Lombardie, n'empêcha pas Briſſac de penſer à leur enlever Albe. Jean Baptiſte Furnari qui en eſtoit Gouverneur, traitoit les Bourgeois avec tant de dureté, qu'ils s'en eſtoient plaints à la Cour Imperiale. On l'avoit averti de s'adoucir: mais il s'eſtoit ſi peu corrigé, que le Conſeil de l'Empereur laſſé des avis qu'il recevoit de ſes malverſations, avoit mandé à Gonzague de le dépoſer, & d'en mettre un autre en ſa place. Furnari informé de cet ordre, eſtoit allé à Milan, où il avoit corrompu les Miniſtres Subalternes de Gonzague, & s'eſtoit ainſi maintenu dans ſon Gouvernement. A ſon retour dans Albe il avoit redoublé ſa tirannie, &

1552. donné tant de marques de vengeance ; que la Bourgeoisie réduite au desespoir, avoit appellé les François, & gagné Rossini, Capitaine de la Garnison, qui livra la Porte qu'il gardoit à Bonnivet & à la Mothe-Gondrin. Gonzague en eut d'autant plus de dépit, que la perte d'Albe estoit plus importante, que n'avoit esté la conservation d'Ulpian ; & pour réparer par sa vigilance la faute que ses Ministres luy avoient fait commettre ; il y accourut le troisiéme jour avec toutes ses forces. Mais il y trouva Bonnivet en si bonne posture, qu'il se retira contre le sentiment de Magio son Lieutenant, qui vouloit tout hazarder pour le recouvrement d'Albe.

L'Armée Imperiale fut alors renforcée de deux mil hommes ; & Gonzague n'osant la mettre en Quartier d'Hyver, sans avoir rien entrepris, forma le siége de Saint Damien avec une entiere confiance de l'emporter. Briquemaut & le Roy-Chavigni qui la deffendoient, manquoient de poudre, de plomb & de méche ; & Brissac donna la commission à Monluc de s'avancer

jusqu'à la Cisterne, qui n'estoit qu'à 1552
trois lieuës de Saint Damien, pour y en jetter. Monluc qui n'avoit pas moins d'esprit, que d'experience, jugea que s'il entreprenoit d'envoyer aux Assiégez ce qui leur manquoit, en le faisant accompagner par une puissante Escorte, elle seroit infailliblement apperceuë, & par consequent deffaite; au lieu qu'un petit nombre de gens choisis pourroit se couler plus aisément à la faveur des tenebres, & tromper la vigilance des Corps de Gardes Ennemis. Sur ce principe il prit le jeune Charri, le plus sage & le plus intrepide des Avanturiers François. Il luy donna cinquante Soldats de valeur éprouvée; il luy montra cent ou six vingt Païsans chargez de munitions de Guerre, & luy commanda de les introduire dans Saint Damien, en essayant d'éviter les Corps de Garde Imperiaux qu'il trouveroit, ou en les attaquant si brusquement, qu'avant qu'ils eussent le loisir de se reconnoistre, les Païsans fussent passez. On n'avoit point encore vû dans les Guerres du Piémont d'action si hazardeuse que celle dont il s'agissoit alors:

1552. car la Place aſſiégée eſtoit ſi petite, & les Troupes qui l'environnoient ſi nombreuſes, qu'il n'y avoit point d'accez qui ne fuſt ſaiſi, ni de Place à l'entour ſans eſtre occupée. Les Biragues & les autres Italiens qui ſervoient la France venoient d'eſtre deffaits en voulant executer un ordre ſemblable; mais il n'y eut point d'obſtacle capable d'arréter Charri. Il ſe démêla avec adreſſe de quelques Partis qu'il rencontra: Il battit les autres: Il prévint par ſa diligence ceux qui prétendoient luy couper chemin; il introduiſit ainſi à trois diverſes fois, du ſecours dans la Place; & pour marque de ſon bonheur ſingulier, tous ceux qui voulurent aprés luy tenter la meſme choſe, bien loin de réüſſir, furent entierement deffaits. Gonzague ne laiſſa pas néanmoins de dreſſer trois Batteries de vingt-quatre Canons, & de faire en ſept jours pluſieures bréches raiſonnables; il fit meſme travailler à deux mines: mais la réſiſtance qu'il trouva par tout, le contraignit de lever le Siége de S. Damien le dix-huitiéme jour, aprés l'avoir entrepris. Ces malheurs redoublez auroient infaillible-

ment achevé de le faire disgracier, 1552.
si l'Empereur n'eust eû l'imagination
remplie d'un si vaste projet, qu'en comparaison
de cette idée, tout ce qui pouvoit
arriver en Piémont ne devoit passer
que pour une bagatelle. Il prétendoit
tourner contre la France les forces qui
l'avoient chassé d'Allemagne, & se
venger de l'insulte que le Roy Henry
Second luy avoit faite, par une autre
plus grande, & dont il seroit moins
aisé à la France de se garentir. Il avoit
fait venir de ses Etats Hereditaires,
tout ce que l'on y avoit pû lever de
Soldats; & il avoit de plus, attiré sous
ses Enseignes par ses Emissaires deux
puissantes Armées. L'une étoit la même
qui l'avoit fait fuir d'Insprue avec tant
de précipitation: l'autre estoit celle que
le Roy des Romains avoit obtenuë de
l'Empire pour deffendre les restes de la
Hongrie, menacez par quatre-vingt
mil Turcs qu'elle avoit obligez à se retirer.
Mais l'importance du dessein de
l'Empereur consistoit en ce qu'il ne
pouvoit avoir de prétexte plus plausible,
que celuy qu'on va rapporter pour
accabler la France, sans qu'elle s'en

1552. apperçuſt ; & pour en juſtifier la ſurpriſe aprés qu'elle auroit eſté faite. Le Marquis Albert de Brandebourg avoit reçu de l'argent du Roy Henry Second, comme les autres Princes Proteſtans d'Allemagne, & n'avoit pas voulu traiter à leur exemple avec l'Empereur : ce n'eſt pas qu'il euſt plus d'inclination qu'eux pour la France, ou plus d'égard à ſon ſerment ; mais c'eſt qu'il avoit deſſein de piller les Electeurs Eccleſiaſtiques ; & qu'il ne le pouvoit, ſans paſſer du moins pour Soldat du Roy ; & de fait, il les avoit rançonnez l'un aprés l'autre, & s'eſtoit enſuite retiré dans Sirque, Ville ſcituée entre Mets & Tréves, d'où il ſollicitoit le Conneſtable de Montmorency de luy faire rehauſſer ſes Appointemens, parce qu'il eſtoit alors le ſeul Prince d'Allemagne qui n'avoit point abandonné la France. Le préjudice qu'il apportoit aux affaires de France eſtoit d'autant plus grand, qu'avec des Enſeignes chargées de Fleurs de Lys, ſes Troupes commettoient plus de ſacriléges, que ſi elles n'avoient eſté compoſées que de Turcs. Ces ravages avoient

obligé

obligé les Ecclesiastiques d'implorer le secours du bras Séculier contre cette peste publique. L'Empereur pouvoit, sous couleur de l'exterminer, s'avancer jusques sur la Frontiere de France, sans donner de soupçon; & lors qu'il y seroit arrivé, déclarer qu'il estoit venu pour recouvrer les Villes que le Roy avoit usurpées sur l'Empire, les prendre au dépourvu, & s'accommoder avec Albert par l'esperance qu'il luy donneroit de le mener piller des Provinces plus fertiles que n'estoient celles d'Allemagne. 1552.

Celles de Châpagne & de Bourgogne.

On ajoûte que le même Empereur pensoit déja à la retraite qu'il fit depuis; & que ne voulant pas qu'elle pust estre imputée à l'affront qu'il avoit reçu à Inspruc, il cherchoit à finir sa vie civile par une action aussi glorieuse que seroit la reprise de Mets. Enfin son interest y estoit mêlé, comme par tout ailleurs: car il avoit apperçu que le Luxembourg estoit la plus foible de ses Provinces, & que les François l'avoient conquise autant de fois qu'ils y estoient entrez. Il prétendoit donc les empêcher d'y remet-

1552. tre le pied, en retenant les Villes de Mets, de Toul & de Verdun, aprês qu'il les auroit recouvrées, & en les fortifiant de ſorte, qu'elles fuſſent devenuës imprenables.

Dans les cauſes ſecrettes du Siége de Mets.

Mais ſon deſſein eſtoit trop vaſte pour demeurer long-temps ſecret; & les Eſpions de la France en Allemagne le découvrirent auſſi-toſt que l'on commença à préparer les choſes néceſſaires pour l'executer. On prévoyoit aſſez que Mets ſeroit le premier attaqué : car outre que cette Ville eſtoit plus avancée que Toul & que Verdun, on eſtoit perſuadé que celles-cy ſuivroient ſa fortune. Il y falloit donc envoyer un Chef de naiſſance, de valeur, de merite, & de réputation ; & quoy qu'il n'y euſt alors perſonne à la Cour qui poſſedaſt ces quatre qualitez dans une proportion ſi convenable à l'Employ dont il s'agiſſoit, que le Duc de Guiſe, il ne l'auroit pourtant jamais obtenu, ſi la Providence Divine qui cherchoit à le rendre le plus illuſtre Prince de ſon ſiécle, afin de l'oppoſer enſuite avec plus de fruit à l'Hereſie naiſſante n'euſt écarté par une a-

dreſſe admirable les quatre perſonnes 1552.
qui vray-ſemblablement luy devoient eſtre préferées, ſçavoir le Duc d'Aumale ſon frere, le Marêchal Duc de Boüillon, l'Amiral de Châtillon, & Villars. La Ducheſſe de Valentinois n'auroit pas manqué d'obtenir le Gouvernement de Mets pour le Duc d'Aumale ſon gendre, ſi elle l'euſt moins aimé : mais la crainte qu'il ne périſt dans une occaſion ſi dangereuſe, la réduiſit à négliger les ſollicitations qu'il luy fit pour avoir la permiſſion de s'enfermer dans Mets. Elle ſe rendit auſſi d'elle-même capable de concevoir que le Duc de Boüillon ſon autre gendre aimoit trop les feſtins, & n'eſtoit pas aſſez vigilant pour s'expoſer au hazard de paſſer les ſemaines entieres ſans ſe coucher, & de ſupporter une longue famine ; & le Conneſtable tout paſſionné qu'il eſtoit pour la gloire de l'Amiral ſon neveu, & de Villars ſon beau-frere, ſuſpendit le deſſein qu'il avoit formé de demander en même-temps la Commiſſion de Mets pour l'Amiral, & le Commandement du Camp-Volant deſtiné pour y conduire

1552. des munitions, lors qu'il apprit que ſept Princes ſe vouloient jetter dans la Place, & qu'un Champ-Volant ne ſuffiroit pas pour la ravitailler. Il prévit ſagement que le Duc d'Enguien & le Prince de Condé qui eſtoient au nombre des ſept, n'obéïroient pas volontiers à l'Amiral, & il conſentit au choix du Duc de Guiſe, par la néceſſité abſoluë où il ſe vit réduit de prendre en Lorraine la plûpart des choſes dont on avoit beſoin. Ce qui ne ſeroit pas ſi facilement accordé, ſi l'on n'y mettoit pour Chef un Prince Lorrain.

La Ville de Mets ſcituée ſur les bords de la Moſelle & de la Seille eſtoit alors plus grande des deux tiers qu'elle n'eſt preſentement : car outre qu'elle avoit cinq vaſtes Fauxbourgs enfermez de murailles, dont l'étenduë égaloit du moins celle de la Ville, il y avoit encore un Quartier que l'on fut obligé d'abattre, parce qu'il eſtoit entierement commandé par des éminences voiſines. Le Duc de Guiſe y arriva en poſte au commencement d'Aouſt, afin de le viſiter, & d'en reconnoiſtre les

deffauts. Il ne dédaigna pas de porter 1552.
la hotte pour les reparer ; & son exemple joint à celuy des Princes de Bourbon, de Nemours, d'Elbeuf & de Martigues, des Comtes de la Roche-Foucault, & de Randan, des Seigneurs Strozzi, Biron, Gonor, Saint Remy & d'Antragues, qui l'imiterent, excita si puissamment le menu Peuple & la Garnison, que personne ne se dispensa de mettre la main à l'œuvre, non pas mesme les Dames. Les Païsans de Lorraine gagnez par les Amis du Cardinal de mesme Nom, porterent à l'envi leurs provisions dans Mets, qui furent exactement payées ; & Camille Marini se chargea de refondre l'Artillerie. Ensuite il fallut exercer aux Armes la Soldatesque presque toute levée de nouveau ; & pendant que le Duc de Guise s'occupoit à l'agguerir, il dépêcha Strozzi à la Cour pour rendre compte de l'état de Mets ; & pour sçavoir ce qu'il y auroit à faire avec le Marquis Albert de Brandebourg, qui témoignoit de vouloir camper sous le Canon de la Place. Le Roy répondit qu'encore que ce Marquis fust à ses

1552. gages, il n'avoit que trop de ſujets de s'en deffier; & qu'il falloit par conſequent le tenir le plus que l'on pourroit éloigné de Mets, ſous pretexte de l'occuper à faire le dégaſt ſur les lieux où l'Armée Imperiale devoit paſſer: mais en effet pour empêcher qu'il ne diminuaſt les proviſions que l'on amaſſoit avec tant de peine. Cette deffiance n'eſtoit pas vaine: car encore que l'Empereur pour marque de reſſentiment euſt proſcrit ce Marquis, & qu'il euſt animé toute l'Allemagne contre luy par de ſanglans Edits affichez dans tous les Cercles de l'Empire; il ne laiſſoit pas de temps en temps de luy envoyer des Emiſſaires ſecrets, qui l'avoient enfin diſpoſé non ſeulement à rentrer dans le Parti de la Maiſon d'Autriche; mais encore à promettre de trahir la France, en faiſant accroire qu'il la ſervoit encore; & en s'approchant de Mets, afin de ſurprendre cette Ville à la premiere occaſion que ſon adreſſe, ou la négligence prétenduë des François luy en feroient naiſtre; ou du moins l'épuiſer de ſorte par les vivres qu'il demanderoit au Duc de Guiſe pour la ſub-

Dans la Lettre du Roy au Duc de Guiſe du 15. Avril.

ſiſtance de ſes vingt mil hommes, qu'il 1552.
ne luy en reſtaſt plus lors que l'Empereur ſe ſeroit approché pour en former le Siége.

Pour favoriſer cette ruſe, l'Empereur aprês avoir paſſé par Auſbourg & traverſé le Duché de Virtemberg & le Palatinat, feignit de prendre le chemin de Spire; & ſon Armée commettoit par tout de ſi grands deſordres, qu'il n'auroit pû s'empêcher d'y remedier, ſi le Duc d'Alve ſon Lieutenant General, n'euſt donné des ordres ſecrets pour éloigner de ſa préſence ceux qui luy en pouvoient faire des plaintes. En meſme-temps le Marquis Albert averti qu'il venoit d'entrer dans Mets deux cent cinquante Hommes d'Armes, autant de Chevaux-Legers, & huit Enſeignes de Gens de Pied, ſe ſaiſit de Roranger, ſous pretexte d'eſtre plus proche du Duc de Guiſe en tout évenement; mais en effet pour executer ſon infâme projet, ou du moins pour enlever ce que l'on voudroit introduire dans Mets. Le Compliment qu'il envoya faire à ce Duc, fut ſuivi de la demande des vivres néceſſaires pour la

1552. ſubſiſtance de ſes Troupes. Le Duc de Guiſe luy envoya du Pain & quelques Tonneaux de Vin, & le pria cavalierement de l'excuſer s'il ne le regaloit mieux; parce qu'il n'eſtoit pas en lieu d'exercer ſa magnificence; & que le peu dont il luy faiſoit preſent, eſtoit pris de ce que ſon Intendant avoit mis à part pour l'entretien de ſa Maiſon durant le Siége qu'il attendoit. Le Marquis Albert feignit de ne pas entendre l'honneſte refus, pour l'avenir, caché ſous ces paroles; & redoubla ſon importunité le jour ſuivant. Le Duc de Guiſe au lieu d'envoyer des vivres, luy dépêcha Strozzi, pour luy remontrer qu'il faiſoit tort à la réputation que ſa longue experience à la Guerre luy avoit acquiſe, de prétendre tirer des munitions de bouche d'une Place menacée de Siége. Le Marquis Albert n'oſa nier la propoſition generale de Strozzi: mais il ſoûtint que ce n'eſtoit point à Mets qu'en vouloit l'Empereur, & le prouva par la fauſſe marche de ce Prince: mais il demeura muet aprês qu'on luy eut montré des avis authentiques d'Allemagne, qui portoient que Maurice

Dans la Négociation de Strozzi avec Albert de Brandebourg.

Maurice de Saxe & les autres Princes 1552.
Proteſtans n'avoient accordé leurs Troupes, que ſur la parole qu'on leur avoit donnée de ne les employer qu'à recouvrer les trois Villes Imperialles de Mets, de Toul & de Verdun. Il demanda ſeulement à quoy la France trouvoit bon qu'il s'occupaſt, en attendant qu'il ſe puſt rendre à l'Armée Royale que le Conneſtable devoit bien-toſt mener ſur la Frontiere de Champagne; & Strozzi luy repartit qu'il luy conſeilloit de donner cependant la Franche-Comté pour Quartier de rafraîchiſſement à ſes Gens de Guerre; & qu'il y trouveroit des gens qui depuis prês de cent ans n'avoient pas ſouffert les incommoditez de la Guerre: Que ſon Armée s'engraiſſeroit de leur ſubſtance: Qu'en conſumant leurs vivres, il leur ôteroit le moyen de les porter au Camp Imperial devant Mets; & que lors qu'il ſeroit preſſé, il trouveroit toûjours une retraite aſſurée auprês du Conneſtable de Montmorency. Le Marquis témoigna d'agréer cette ouverture; & demanda des Guides pour le conduire: mais à peine eut-il fait deux journées

1552. de chemin, qu'il retourna sur ses pas, sur la nouvelle qu'il disoit avoir receuë que les Comtes de Rœux & de Bures marchoient avec les forces des Païs-Bas pour l'envelopper d'un costé, pendant que l'Empereur qui s'approchoit à grandes journées, l'attaqueroit de l'autre. Il l'écrivit au Duc de Guise; & voyant qu'on n'y ajoûtoit point de foy, il voulut détourner de leurs Ouvrages les Travailleurs du mesme Duc, en le conjurant de leur faire dresser un Pont de Bateaux sur lequel ses Allemands pussent passer la Moselle. Le Duc de Guise repartit que ses Ouvriers estoient trop pressez d'achever les Fortifications de Mets, pour les discontinuer : mais il luy envoya tout ce que l'on put trouver de Barques au Pont à Mousson, & il l'exhorta de s'en servir en la maniere qu'il estimeroit la meilleure. Le Marquis Albert se plaignit de l'incivilité du Duc de Guise, & cherchant pretexte de rompre avec luy, demanda qu'il luy renvoyast les Soldats qui s'estoient débandez de son Armée pour renforcer la Garnison de Mets. Le Duc de Guise répondit qu'il n'y en avoit aucun; &

le Marquis Albert se radoucissant tout 1552. d'un coup, fit semblant de vouloir camper au lieu que le Duc de Guise & luy jugeroient plus avantageux pour la seureté de Mets. Il luy manda qu'il choisist l'endroit le plus commode pour une entreveuë ; & cette proposition estoit d'autant plus dangereuse, que le Marquis Albert avoit dessein d'arréter le Duc de Guise, & d'ôter ainsi à la Garnison de Mets le Chef dont elle avoit besoin pour une vigoureuse deffense. Mais cet artifice estoit trop grossier pour réüssir, & le Duc de Guise trop adroit pour ne se pas tirer d'affaire, sans sortir des termes de la civilité. Il écrivit au Marquis qu'il estoit bien fâché que les Loix trop rigoureuses de la Discipline Militaire deffendissent aux Gouverneurs des Places d'en sortir pour quelque cause ou pretexte que ce fust, lorsqu'elles estoient menacées d'un Siége prochain; mais que s'il plaisoit au Marquis de faire une course à Mets, il y recevroit tout l'honneur que l'on pouvoit rendre à sa qualité & à son merite.

Dans la Relation des ruses du Marquis Albert.

Ce n'estoit pas là ce que souhaittoit

1552. le Marquis Albert : car outre qu'il prévoyoit qu'on ne le laisseroit pas entrer le plus fort dans Mets, il appréhendoit que lors qu'il y seroit, on ne luy fist rendre un compte exact des deniers du Roy qu'il avoit touchez sans rien entreprendre pour le service de Sa Majesté. Il accepta néanmoins en apparence le Rendez-vous qui luy estoit offert, & il fit toutes les démarches qui servoient à persuader qu'il iroit visiter le Duc de Guise. Il envoya plusieurs fois des personnes qui feignoient d'estre de sa suitte, afin d'introduire dans Mets, sous cette couleur, un plus grand nombre de Soldats affidez. Mais il survenoit toûjours des obstacles qui l'arrestoient nécessairement dans son Camp, & qui durerent jusqu'à ce qu'il eut inventé cette nouvelle ruse. Il fit representer au Duc de Guise qu'il seroit bien aise de donner au Roy de France des gages de sa foy : & il le conjura de recevoir dans Mets quatre de ses plus gros canons, & le plus pesant du bagage de son Armée, sous prétexte des pluyes continüelles, qui avoient détrempé les chemins, de sorte qu'il estoit

impoſſible de les traîner. Le Duc de 1552.
Guiſe y conſentit ; mais en meſme temps
il fit ſortir de Mets les Soldats choiſis
du Marquis , qui s'y eſtoient déja gliſ-
ſez , au nombre de quatre cent. Le
Marquis Albert en envoya d'autres,
ſous pretexte d'achepter ce qui leur
eſtoit néceſſaire , & le Duc de Guiſe
trouva cet expedient pour le ſatisfaire
ſans courir de riſque. Il fit étaler un
Marché pour eux hors des murailles,
& néanmoins ſous le Canon de la Pla-
ce ; & il pourveut de telle ſorte à la
ſeureté des Vendeurs , qu'on ne leur
pouvoit faire de violence. Ainſi le
Marquis aprês avoir épuiſé ſes fineſſes,
fut contraint de redemander encore
une fois ſes Soldats débandez : à quoy
le Duc ne fit point d'autre replique,
ſinon qu'il y avoit déja répondu.

L'Empereur irrité de ce que la mé-
chanceté du Marquis Albert ne réüſſiſ-
ſoit point, leva le maſque : publia net-
tement ſon deſſein : s'avança juſqu'à la
Ville de deux ponts ; & commanda
quinze cent chevaux, pour empêcher
le dégaſt des François dans le Païs
Meſſin. Mais ils le trouverent achevé ;

1552. & le Marquis Albert, avant que de se declarer contre le Duc de Guise, redemanda son canon & son bagage, qui luy furent rendus. Il alla camper ensuitte au Pont à Mousson, d'où il empêcha de passer le renfort que le Connestable envoyoit au Duc de Guise, & commença ses actes d'hostilité par cette effroyable ingratitude. Le Duc de Guise ainsi réduit à ménager ce qu'il avoit de gens, manda la Garnison de Roque-de-mare, place trop foible, pour attendre l'Armée Imperiale, & la fit passer sans perte à la veuë de Thionville avec son Artillerie, qu'elle avoit brisée & chargée sur des bestes de somme. Le stratagême dont on usa pour y parvenir, fut d'envoyer le Duc de Nemours & le Comte de la Roche-foucauld, qui s'avancerent jusqu'à un Village si proche de Thionville, que la Garnison de cette Place fut obligée de sortir pour les repousser; & pendant qu'on l'amusoit par de legeres escarmouches, ceux de Roque-de-mare filerent le long des murailles, sans estre poursuivis. On achevoit cependant la Vendange dans le Païs Messin; & le

Duc de Guise, après l'avoir achetée 1552.
des particuliers, & fait toute conduire dans Mets, employa les Vignerons à ajoûter ce qui manquoit aux Fortifications. Pour en hâter la perfection, il en distribüa le soin & la garde aux Officiers subalternes: le Duc d'Enguyen & le Prince de Condé eurent depuis la porte de Thionville jusqu'à la Seille: le Duc de Nemours depuis la Seille jusqu'à la Moselle: le Prince de la Roche-sur-Yon le Pont sur la Moselle: le Marquis d'Elbeuf & le Grand Prieur, freres du Duc de Guise les moulins de la Seille: Strozzi & les fils aînez du Conneſtable, Montmorency & d'Anville la porte de la Seille: Gonnort le retranchement au dedans qui la deffendoit: le Duc de Castro, l'espace qui s'étendoit entre la porte de Saint Thibaut & celle de Champagne: les Comtes de la Roche-Foucauld & de Randan son frere, les Boulevars de la Porte-Moselle; & le Vidâme de Chartres, depuis la porte de Bar, jusqu'à celle du Conflant. Il seroit inutile de nommer les Commandans des autres lieux, parce qu'ils furent souvent changez.

1552. La prévoyance du Duc de Guise ne s'arréta point aux précautions ordinaires ; & elle alla si loing, que l'Histoire ne marque point de Siége soûtenu avec moins d'incommoditez pour les Assiegez, que celuy de Mets. Les Fauxbourgs furent entierement démolis ; & les cinq fameuses Eglises des Monasteres qu'ils contenoient, sapées de sorte qu'il estoit aisé de les faire choir à l'approche des Ennemis. On chercha des Moulins à bras, pour s'en servir, au cas que les deux riviéres fussent renduës inutiles : Il y eut des Hôpitaux séparez pour les Pionniers & pour les Soldats. On ne permit aux hommes d'armes de garder que deux chevaux & autant de valets : & aux Chevaux-legers qu'un valet & un cheval, & le reste fut renvoyé dans les Garnisons voisines. Dix Fantassins avoient un goujat ; & chaque Enseigne six chevaux. Les bouches inutiles sortirent volontairement, aprês qu'on leur eut accordé d'emporter tout ce qu'elles possedoient, excepté le bled. La Ville fut nettoyée avec une prodigieuse exactitude, & l'on destina des hommes &

es chariots, pour enterrer les personnes 1552.
mesure qu'elles mourroient. Enfin les ecclesiastiques eurent l'entiere liberté e leurs fonctions, à la réserve des loches, dont le son fut interdit, à noins que le Duc de Guise n'en ordonnast d'une autre maniere.

Dês que l'Empereur fut arrivé à Thionville, le Duc d'Alve, & le Marquis de Marignan s'avancerent, pour reconnoistre Mets, avec trois mil Espagnols, dix mil Allemands, & deux mil chevaux, jusqu'à la belle Croix, où se fit la plus belle Escarmouche du siécle passé. Elle fut commencée par huit cent hommes de pied François, soûtenus de la Compagnie de Lorraine sous la Brosse le pere, & de deux cent Chevaux-legers commandez par Randan. L'inégalité des forces ne l'empêcha pas de durer presque tout le jour; & les Assiegez prirent si bien leurs mesures, qu'ils n'y perdirent que le brave Maligny,* & peu de Soldats. Le Duc d'Alve demeuré Maistre de ce poste, s'y logea, & dressa une batterie contre le quartier scitué entre la Moselle & la Seille. Mais il avança si peu, qu'il fut

Dans la Relation de l'attaque de la Belle Croix.

* Il estoit neveu du Vidâme de Chartres.

1552. obligé d'attendre l'Armée des Païs-bas, que menoient le Prince de Barbançon, & les Comtes d'Egmont, de Bossu, de Nassau & de Brederode, afin qu'elle l'escortât, au passage du Pont de Magni. Sa prévoyance ne fut pas inutile : car il y trouva les Ducs de Nemours & de Castro, le Vidâme de Chartres & la Roche-Foucauld, qui ne luy laisserent passer la Seille, qu'aprês qu'ils luy eurent tué force braves gens. Il campa dans les ruïnes des Faux-bourgs de Saint Arnou & de Saint Clement. L'Armée de Flandre occupa par son ordre la coline de Châtillon : & celle du Marquis Albert, le poste de Pontifrano, aprês qu'elle eut deffait une partie de l'Armée Françoise, commandée par le Duc d'Aumale.

Ce Prince, troisiéme frere du Duc de Guise, avoit de la vigueur & du courage ; mais non pas assez de retenuë pour resister à l'excês de la prosperité. La Duchesse de Valentinois sa belle-mere luy avoit procuré le Généralat de la Cavalerie, & fait inserer dans ses Provisions, qu'il pourroit mesme commander toute l'Armée en l'absence

du Conneſtable de Montmorency. Il 1552.
n'en fallut pas davantage pour luy inſpirer le deſſein de ſe ſignaler par une tentative extraordinairement hardie. L'Ambaſſadeur du Fraizet luy avoit appris que l'Infanterie du Marquis Albert eſtoit ſur le point de ſe revolter faute de ſolde : d'où il conclut qu'elle ne combattroit point, & il ſe mit auſſitoſt aux trouſſes des Allemands avec ſa Compagnie d'ordonnance, celles de Vendôme, de Sancerre & d'Annebaut ; ſept Eſcadrons de Cavalerie legere, & les plus aguerris Fantaſſins de l'Armée Françoiſe. Il atteignit le Marquis Albert auprès de Saint Nicolas, le vingt-neuf d'Octobre mil cinq cent cinquante-deux : mais il ne le trouva pas en l'eſtat qu'on luy avoit repreſenté.

Rabutin dans la relation de ce combat.

Ce Marquis, dont la preſence d'eſprit eſtoit admirable, quoy qu'il fuſt d'ailleurs le plus brutal des hommes ; obſerva que le Duc d'Aumale n'avoit pas dix mil hommes. Et pour profiter de cette inégalité, il ſe tourna vers ſes Officiers. Il ne s'amuſa point à les faire ſouvenir de l'ancienne vertu Germanique, comme racontent les Hiſto-

1552. riens Allemands & François : Il leur representa seulement qu'il y auroit de la honte de ceder à un Ennemy plus foible de la moitié qu'eux, & leur montrant les beaux Manteaux d'écarlatte de la Noblesse de France ; il les assura qu'il les alloit tous enrichir, pourvû qu'ils eussent le cœur de soûtenir seulement la premiere charge. Et de fait, il détacha la moitié de son Armée sous le Langrave de Lichtemberg, qui faisant le circuit d'une colline sans estre aperçu, investit le Duc d'Aumale, & l'attaqua par derriere, pendant que le Marquis Albert se deffendoit avec une vigueur extraordinaire par devant. Ainsi les François surpris dans le temps qu'ils pensoient surprendre, rendirent peu de combat ; & furent tuez ou prisonniers, excepté du Fraizet & quelques autres qui se trouverent assez-bien montez pour éluder la poursuitte des Vainqueurs. Il y mourut cent cinquante Gentilhommes, & les autres furent mis à rançon. Le Vicomte de Rohan tomba entre les mains de deux Allemands, qui disputerent à qui il demeureroit. Il leur

disoit assez que sa rançon seroit suffisan- 1552.
te pour les mettre tous deux à leur ai-
se : mais comme il ne sçavoit point le
Latin, & qu'on n'entendoit pas son
François ; ceux qui le tenoient ne pou-
vant s'accorder, le plus foible des deux
qui apprehendoit de le perdre, s'il fal-
loit l'emporter à la pointe de l'épée,
luy déchargea son pistolet dans la tête,
& le renversa mort. Le Seigneur d'O
courut le mesme risque : mais il s'en
tira par de magnifiques promesses qu'il
fit en Latin à deux Capitaines de Ca-
valerie, qui le sauverent à peine de la
fureur de leurs Soldats. Le Duc d'Au-
male blessé en divers lieux, fut trouvé
parmy les morts, & porté dans la tente
du Marquis, qui le fit penser avec
d'autant plus de soin qu'il estoit assuré
d'en tirer une grande somme d'argent.
Six jours aprés les Vainqueurs arrive-
rent devant Mets, & prirent le poste
de Saint Martin qui leur avoit esté
reservé ; d'où ils s'estendirent du costé
d'Occident, & sur le bord de la Mo-
selle ; & dresserent une batterie de vingt
Canons, qui ne cessa de foudroyer du-
rant huit jours les remparts des Assiegez.

1552. Le préjudice qu'avoit apporté à leurs affaires l'imprudence du Duc d'Aumale, n'empêcha pas le Duc de Guise d'agir avec autant de generosité, que s'il n'eust rien sçu de la disgrace de son frere ; ny de traitter ses Ennemis aussi civilement que s'ils fussent demeurez à son égard dans les voyes autorisées par les Loix de la bonne Guerre. Un Esclave Maure de Loüis d'Avila, Grand Escuyer de l'Empereur, déroba à son Maistre un três-beau Cheval d'Espagne, & se sauva dessus dans Mets : mais il ne le put faire si secrettement que d'Avila ne le sçust. Il envoya un Trompette au Duc de Guise, pour le prier de luy renvoyer le Maure qui l'avoit volé, afin qu'il le punist ; avec ordre de ne faire aucune mention du Cheval. Le Duc de Guise fit chercher l'Esclave qui se trouva facilement ; mais il avoit déja vendu le Cheval. On se contenta de sçavoir qui l'avoit acheté, & le Duc en ayant rendu l'argent le mit entre les mains du Trompette, pour le rendre à d'Avila.

Dans le Journal du Siege de Mets.

Il s'excusa de ne pouvoir faire de mesme de l'Esclave, par la plus ancien-

ne & la plus indiſpenſable des Loix 1552.
Françoiſes, qui accordoient la liberté à ceux qui mettoient le pied dans le Royaume, quelque fut la cauſe qui les y menât.

L'Empereur que la goutte avoit obligé de demeurer à Thionville, en partit le vingt de Novembre, & ſe logea au quartier du Duc d'Alve, dans une eſpece de maiſon qu'on luy avoit bâtie à la hâte des ruines des Faux-bourgs. Il fit changer à ſon arrivée les batteries que les Aſſiegeans continuoient en divers lieux; & il les reduiſit à celle de la Porte de Champagne, qu'il renforça de trente-ſix groſſes pieces, outre les quinze qui y eſtoient déja, ſur le rapport d'un Ingenieur Italien qui eſtoit entré dans Mets, à la faveur de la langue Françoiſe qu'il parloit admirablement, & en avoit reconnu tous les défauts. On n'avoit point encore vû de fracas ſi terrible que fut celuy-là. Et Jean Manriquez, General de l'Artillerie Imperiale, ſe piqua de faire voir au Conneſtable de Montmorency, que l'on pouvoit ajoûter quelque choſe à ce qu'il avoit fait devant

1552. Ivoy. Le bruit de la sienne s'entendoit non seulement de Strasbourg, mais encore de quâtre lieües d'Allemagne au delà du Rhin : & la Cime de la grosse Tour qui deffendoit la Porte de Champagne du costé de la Moselle, fut enfin abatuë. La joïe des Assiegeans se fit alors entendre par des cris extraordinaires ; mais elle ne fut pas de longue durée. Comme le bruit qu'elle faisoit dans l'obscurité l'avoit excitée, elle cessa aussi-tôt que la poussiere eut esté dissipée ; lors qu'on eut observé qu'il y avoit derriere un Terre-plein solide, plus haut de huit pieds que la bréche. La longueur des nuits favorisoit également les approches d'une part, & les réparations de l'autre ; & le Duc de Guise averti par un Espion que les Ennemis se préparoient à livrer un assaut à la Tour d'Enfer, en donna la garde au fameux Armand de Biron, en qui l'on remarquoit déja des talens extraordinaires pour toutes les fonctions Politiques & Militaires. Les braves de la Garnison passerent la nuit dans une maison voisine, & l'Infanterie Espagnole s'estant presentée pour l'attaque, fut

fut saluée d'un si beau feu, qu'elle 1552.
suspendit son ardeur pour quelqu'autre plus favorable occasion.

Le Duc de Guise encouragé par ces heureux commencemens, écrivit au Roy que l'Empereur estoit desormais tellement engagé devant Mets, qu'il ne s'en pouvoit retirer sans perdre sa réputation ; & que comme la Place estoit cependant en estat de mépriser tous ses efforts, & de luy faire recevoir l'affront qu'il appréhendoit plus que la mort ; le Connestable de Montmorency pouvoit employer l'Armée Françoise à recouvrer Hedin, que le Comte de Rœux avoit surpris par la faute de Saint Simon qui en estoit Gouverneur. Cet avis estoit de trop grande importance pour estre négligé ; & l'Amiral de Châtillon qui conservoit sa Charge de Colonel de l'Infanterie Françoise, en attendant que d'Andelot son frere, à qui elle estoit destinée, sortist de prison, mena du Renfort au Duc de Vendôme, qui avoit investi Hesdin. La Batterie fut dressée du mesme côté que les Espagnols venoient de foudroyer ; & les réparations qu'on venoit

Salegua dans le Siége de Mets.

1552. de faire estant trop fraîches pour résister à une longue impetuosité, le Fils du Comte de Rœux qui commandoit dans Hesdin capitula ; quoy que son Pere en l'y laissant l'eust menacé de le poignarder luy-mesme, s'il en sortoit par aucune composition.

Le recouvrement de cette Place rétablit la réputation des François décheuë depuis la prise du Duc d'Aumale ; & leur donna lieu de mieux esperer à l'avenir. François de Cleves, Duc de Nevers, s'estoit campé à Vaucouleurs, où il avoit assemblé des Troupes considerables du débris de celle de l'Empereur. Comme il estoit toûjours à l'erte, il enlevoit la meilleure partie des Convois qui passoient des Païs-bas, au Camp de l'Empereur ; & il le reduisit ainsi à de telles nécessitez, que les Soldats Italiens & Allemands désertoient à tous momens, & se sauvoient à Vaucouleurs. Le Duc de Nevers les y recevoit civilement, & leur faisant parler par des Capitaines de leur Nation, qu'il avoit attitrez pour cet effet, les obligeoit à prendre parti sous ses Enseignes. A mesure que leur nom-

bre croiſſoit, les Imperiaux eſtoient 1552.
reſſerrez; & de là vinrent principalement les maladies qui rendirent inutiles les meilleurs Soldats qui reſtoient devant Mets. L'Empereur pour ſe décharger de les entretenir, envoya l'Amoral, Comte d'Egmont, avec deux mil Chevaux, & dix mil Hommes de Pied devant la Ville de Toul, que les François n'avoient pû fortifier à cauſe de la peſte dont elle eſtoit affligée: mais le Duc de Nevers qui avoit preſſenti le deſſein de ce Comte, ſe jetta dans la Place avec un Renfort qui luy fit perdre l'envie de l'attaquer. Les Ecrivains d'Eſpagne pour favoriſer l'honneur de l'Empereur, publierent que ce n'avoit pas eſté tout de bon que l'ordre de recouvrer Toul avoit eſté donné; & que Sa Majeſté Imperiale n'auroit eu garde de commettre cette faute; puiſqu'elle ſçavoit qu'en prenant Mets, Toul ſe rendroit de luy-meſme; & qu'au contraire Toul ſans Mets, luy ſeroit abſolument inutile. Ils ajoûterent que le meſme Empereur n'avoit détaché le Comte d'Egmont, qu'aprês avoir perdu l'eſperance de réüſſir au

1552. Siége de Mets ; & ne l'avoit envoyé du côté de Toul, que pour mettre en ſeureté une partie de ſes Canons, ſous pretexte de les occuper à battre cette Place. Mais il eſtoit aiſé de juſtifier que l'Empereur n'eſtoit point encore hors d'eſperance du ſuccêz, puis qu'il commençoit ſeulement alors de prendre ſes meſures pour l'aſſaut general dont on parlera bien-toſt ; & que s'il euſt eu un détachement à faire, ſans deſſein ſur Toul, ç'auroit infailliblement eſté pour renforcer le Quartier du Marquis Albert de Brandebourg, qui en avoit d'autant plus de beſoin, que la mortalité y eſtoit ſans comparaiſon plus grande que dans les autres. Comme les François luy en vouloient particulierement, à cauſe de ſa perfidie à leur égard, ils n'oublioient rien de ce qui ſervoit à l'incommoder davantage ; & la difficulté qu'il faiſoit de laiſſer approcher de ſon Camp les Trompettes du Duc de Guiſe, envoyez pour s'enquerir de la ſanté du Duc d'Aumale ſon frere, augmentoient les viſites qu'on luy rendoit. La plus conſiderable fut une ſortie de Biron, de la

Roche-Foucauld & de Randan, qui penetrerent jusqu'à son Artillerie, & emmenerent Prisonniers ceux qui en avoient le soin. Ils reconnurent que le Camp de ce Marquis n'estoit plus qu'un Cimetiere, & que ce qu'il y restoit de sain pouvoit à peine suffire pour assister les Malades. La Brosse & Saint Luc, trouverent presqu'en mesme estat le quartier de l'Empereur, où ils donnerent : Ils s'estoient proposez de pousser jusqu'à la maison qu'on luy avoit bâtie à la hâte, si la Cavalerie de Bourgogne ne les eust contraints de tourner bride, aprés leur avoir tué Roquefeüille & Fontrailles.

1552.

Dans le Commentaire du Maréchal de Biron.

Le quinze de Decembre la brêche fut jugée raisonnable ; & l'Empereur crût qu'il valloit mieux livrer à la Place un assaut general, que d'attendre que la rigueur de l'hyver & les maladies eussent achevé de consumer ce qui luy restoit de vaillans hommes. Il le mit en déliberation dans un Conseil extraordinaire ; & il ne laissa pas de le faire resoudre, quoy qu'aucun de ses Officiers Generaux n'eust esté de son avis ; & qu'au contraire ils luy eussent

1552. remontré qu'il n'y avoit pas d'apparence d'exposer des Troupes à demy ruïnées ; & par consequent découragées, à l'élite de la Nation Françoise enfermée dans Mets, à dessein d'y perir ou de la deffendre. L'Empereur n'oublia rien de ce qui regardoit l'ordre de l'attaque ; & l'on remarqua qu'il avoit rangé les Allemands à la droite, les Italiens à la gauche & les Espagnols au milieu, afin d'inspirer de l'émulation à l'une de ces trois Nations, par la veuë de ce que feroient les deux autres. Mais lors qu'elles eurent assez approché de la bréche pour distinguer les Objets, leur ardeur fut universellement suspenduë : tant la presence d'une mort inévitable, étonne les courages les mieux disposez par la nature, ou par l'habitude à la mépriser. Ils aperçurent le Duc de Guise, & les sept autres Princes assiegez, à la tête d'un Corps de huit mil hommes qui les attendoient, avec une resolution qui paroissoit assez sur leurs visages, quoy qu'ils gardassent un profond silence. Le feu de vingt Canons chargez de cartouche qu'il falloit essuyer avant que d'en venir

aux mains, avec les François, arresta 1552.
les Soldats Imperiaux, & leurs Officiers n'oserent les presser, lors qu'ils firent reflexion que des premiers bataillons, qui monteroient à l'assaut, apparamment il ne s'en sauveroit personne : Et que si ce grand carnage jettoit la consternation parmy les Assiegeans, elle deviendroit en un moment si generale, que l'Empereur seroit abandonné ; & courroit risque d'estre pris par la Cavalerie du Duc de Guise, qui ne manqueroit pas de sortir ny de se mettre à ses trousses : Ainsi les deux Partis demeurerent sans action, comme si ç'eust esté d'un consentement mutuel ; parce que le Duc de Guise avoit deffendu à ses Gens de tirer avant qu'il leur en eust donné le signal : Et l'Empereur qui s'estoit mis en un lieu propre à considerer l'attaque, remarquant que ses Troupes faisoient alte à contretemps, en devina la cause. Il se fit porter vers les premiers rangs, pour leur redonner par sa presence la hardiesse qui leur manquoit. Mais ses prieres & ses menaces furent également impuissantes ; la bréche luy parut si

1552. vaste qu'il ne put comprendre la raison pour laquelle tant de vieux Soldats refusoient d'y monter. Elle estoit de quatre-vingt dix pas, & de plus aux deux costez il y en avoit une de vingt, & l'autre de trente.

Cependant il y avoit à craindre un soûlévement de leur part, en les obligeant par force d'y monter; & l'Empereur qui en prévoyoit la terrible suite, les fit retirer. Il se contenta de leur dire pour tout reproche, qu'il avoit autrefois esté suivy dans les Combats; mais qu'il ne voyoit plus maintenant d'hommes à l'entour de luy. Ce peu de mots qui luy échapperent suffit pour montrer quelle foy on doit ajoûter aux Historiens d'Espagne, lors qu'ils supposent que l'assaut n'avoit point esté commandé, dans l'intention qu'il fust en effet livré; mais seulement pour faire une montre des forces Imperiales aux Assiegez, qui fust capable de les intimider, & de les exciter à se rendre par le desespoir de resister à tant de gens, où l'on croyoit qu'ils entreroient. Il sembla neanmoins, peu de jours aprés, que la fortune voulût faire reparation

reparation à l'Empereur, de l'injure 1552.
qu'elle venoit de luy faire. Le Comte de Charny, la Faye ou Arty, Crequy, Riberac, Vitry, Torſy, & la Rochalais, ſortirent ſur le quartier des Flamands, qu'ils trouverent ſi bien preparez à les recevoir, que la Faye & Vitry demeurerent priſonniers ; & la Rochalais fut bleſſé à mort.

Cet avantage inſpira le deſſein à la Cavalerie Imperiale de s'approcher de Mets, à la portée du piſtolet ; mais elle y trouva des Mouſquetaires cachez, qui la contraignirent de ſe retirer à toute bride. Henry Manriqués qui en eſtoit Lieutenant, envoya le lendemain un Cartel au Duc de Guiſe, pour demander un homme qui rompiſt contre luy une Lance en faveur des Dames, & le Duc de Guiſe permit à Randan de ſortir. Les deux Champions eſtoient convenus, que celuy qui bleſſeroit le Cheval de l'autre ſeroit vaincu ; la précaution qu'ils apporterent pour s'en empêcher, rendit leurs trois premieres courſes inutiles : A la quatriéme, Randan fit tomber la Lance de Manriqués, & la remporta dans la Ville pour marque de ſa victoire.

1553. Le Vidâme de Chartres, le Prince de Condé, le Duc de Castro, Entragues & la Brosse, entrerent en mesme-temps dans le quartier du Marquis Albert, & renverserent force Tentes, avant qu'on pût estre en estat de les repousser. L'Empereur ne continuoit plus le Siége depuis quinze jours, que pour montrer que ce n'estoit point la lâcheté de ses Gens qui le contraignoit de le lever; & ses ouvrages sous terre estoient avancez, de sorte qu'il y avoit une mine preste à joüer sous la Tour d'Enfer. Il estoit neanmoins si peu persuadé de l'effet qu'il en devoit attendre, qu'il leva le Siége sans y faire mettre le feu, & il se retira dans Thionville, le quinze de Janvier mil cinq cent cinquante-trois, laissant trente mille Soldats enterrez aux environs de Mets.

Son départ ne put estre si secret, que les Assiegez ne se missent à ses trousses: Et le Prince de la Roche-sur-Yon, Noailles & Strozzi, deffirent à sa veuë l'Escadron de quatre cent Chevaux, destiné pour favoriser sa retraitte. Le Duc d'Alve, le suivit le lendemain

en si bon ordre, qu'il ne reçut aucun 1553.
échec : Mais ceux qui l'avoient inutilement poursuivi, trouverent dans les quartiers qu'il venoit de quitter un spectacle si déplorable, qu'il changea leur haine en pitié. On n'y voyoit que des Gens à demy morts, qui n'avoient pû se retirer de la boüe, où ils estoient comme ensevelis, & des restes de Cadavres qu'on n'avoit pas eû le loisir de mettre assés avant en terre.

Ceux qu'on avoit ensevelis ne laissoient pas de montrer une partie de leurs membres ; parce que la pluye avoit détrempé & rendu mouvante l'argile dont on s'estoit contenté de leur mettre, un demy pied dessus ; & l'on ne trouvoit point de Tente qui ne retentît des plaintes de quelques malades. Il n'en falloit pas tant pour toucher un cœur veritablement genereux, comme estoit celuy du Duc de Guise ; ny pour luy faire ajoûter à ses trophées tout ce que l humanité la plus tendre y pouvoit contribüer. Il fit enterrer les morts & secourir tous les malades : Il donna charitablement des Barques pour conduire à Thionville, ceux qui se trou-

1552. verent en eſtat d'eſtre tranſportez ſans danger : Et les autres furent portez dans les Hôpitaux de Mets ; où ils furent bien traittez, & envoyez ſans payer de rançon, après qu'ils eurent recouvré leur ſanté.

Ainſi ſe termina le Siége le plus illuſtre de ceux qui ont eſté formez dans les derniers Siécles, ſans qu'il y ait eu d'aſſaut : Et les Officiers du Duc de Guiſe n'uſerent pas moins civilement que luy, de leur avantage. On a déja remarqué que Jacques de Savoye Duc de Nemours, & François de Vendôme Vidâme de Chartres, s'eſtoient renfermez dans la Place, & perſonne ne ſera ſurpris de ce qui ſuit ; quand on ſçaura que c'eſtoient les deux plus Galans Cavaliers de l'Armée Françoiſe. Ils eſtoient ſi ſemblables en toutes choſes, excepté la naiſſance ; que ceux qui les obſervoient tous les jours, avoient de la peine à leur aſſigner un different caractere. Ils eſtoient tout deux parfaitement beaux : Et cependant leur bonne mine, faiſoit qu'on avoit peu d'égard à leur beauté ; ils avoient une égale paſſion pour la Guerre. Ils eſtoient propres à

Sandoval, vers le milieu du Tome Second.

toutes ſortes de Combats ; leur valeur 1553.
penchoit tant ſoit peu vers la temerité ; rien n'eſtoit plus terrible qu'eux, lors qu'ils avoient les Armes à la main contre l'Ennemy ; & rien n'eſtoit plus agreable, lors qu'ils portoient les mêmes Armes pour divertir les Dames, dans les courſes de Bague, à la Barriere, aux Tournois & dans tous les autres exercices où la Nobleſſe de leur temps s'occupoit. Leur abord eſtoit facile, & leur entretien charmant ; ils écrivoient avec toute la délicateſſe dont eſtoit capable leurs langues, qui ne commençoient alors qu'à ſe polir. Ils réüſſiſſoient dans l'invention des modes, & s'habilloient toûjours avec plus de magnificence & de propreté que les autres Courtiſans. On ſe façonnoit ſur leur geſtes, & ſur leurs actions : Il y avoit autant de plaiſir à les entendre raiſonner dans un Conſeil de Guerre, qu'à les oüir dans la converſation ; parce que leur eſprit s'élevoit auſſi facilement dans les grandes affaires, qu'il s'abaiſſoit dans les bagatelles ; & quoy que leurs mouvemens ne paruſſent en aucune maniere contraints, il eſtoit ſi

Dans leur comparaiſon.

1553. difficile de les imiter, que ceux qui tâchoient de le faire, passoient pour ridicules : Enfin ils avoient ce rapport qui ne s'est point trouvé dans les Heros les plus semblables de l'antiquité, sans en excepter mesme les fabuleux, que l'un & l'autre aimoit au dessus de luy : Qu'ils soûpiroient pour une mesme Dame, que leurs flâmes estoient sans jalousie, & sans refroidissement de leur amitié, & qu'autant que la conjecture peut s'estendre, ils estoient reciproquement aimez. La retraite des Imperiaux fit dresser à chacun d'eux sa partie pour les deffaire : & la brigade du Duc de Nemours, atteignit au deça de Thionville une troupe de Cavalerie Espagnole, qui se retiroit à petit-pas. Il se disposoit à la charger, lors que celuy qui la commandoit fit signe qu'il vouloit parler ; & il dit, que ses Gens estoient si foibles faute de nourriture, & leurs Chevaux si recrus, que les François n'auroient point de gloire à les vaincre : d'où il prit occasion de prier qu'on leur laissast continuer leur marche ; & promit qu'en d'autres rencontres la Nation Espagnole ne seroit

Les têtes Couronnées,

point ingratte d'une grace si particuliere. 1553.
Ces paroles prononcées d'un ton qui témoignoit de la confiance sans aucune crainte, toucherent le Duc de Nemours, & réveillerent sa generosité. Il permit aux Espagnols d'aller en paix jusqu'à Thionville : & cette grace que les formalitez ordinaires de l'art militaire blâmoient, sauva la vie la Campagne suivante, à plus de six mille François enfermez dans Teroüenne.

Le Vidâme de Chartres se mit aux trousses du Marquis Albert, qui par une obstination dont on ne peut deviner la cause, estoit demeuré dans son Quartier jusqu'au huitiéme jour, aprés que l'Armée Imperiale avoit délogé. Comme les Allemands marchoient avec peu de discipline, il fut aisé de leur enlever quelques Escadrons détachez; & le Vidâme se lassant de tuer & de faire des prisonniers, inventa cette ruse; Il fit descendre des Barques sur la Moselle, & se déguisant en Batelier, il invita les Allemands dont il parloit la langue, comme la Françoise, à mesure qu'ils se presentoient, d'entrer dans ses petits Bâtimens, afin de passer l'eau;

1553. & d'ôter aux François le moyen de les poursuivre, & il ajoûta que le Duc d'Alve l'avoit envoyé pour ce sujet. Les Alemands harassez & credules, s'embarquerent sur sa foy, & il les mena au nombre de quatre cent, à diverses reprises, en un lieu où ses gens estoient cachez, qui se découvrirent au signal qu'il leur fit, & investirent les Alemands. Ceux-cy se crurent alors perdus; mais le Vidâme se contenta de la peur qu'il leur avoit inspirée: Il leur fit grace de la vie & de la liberté; & il leur permit mesme de reprendre toutes leurs armes qui leur estoient tombées des mains, excepté l'Arquebuse. Cette civilité plut tellement à l'Empereur, qu'il envoya un Trompette pour remercier le Vidâme, qui avoit déja reçu la récompense de son honnêteté: Car un jeune Soldat de ceux qui avoient esté pris, redemandant une belle Prisonniere qu'il disoit estre sa femme, & le Vidâme ayant aussi-tost commandé qu'elle luy fust renduë, un des Prisonniers Imperiaux qui estoit present fut si touché de la courtoisie du Vidâme, qu'il l'avertit de se sauver en

diligence d'un Parti de deux mil Chevaux, qui l'accableroient infailliblement, s'il ne se retiroit à l'instant. Il se servit de l'avis qu'on luy donnoit, & l'évenement justifia qu'il avoit esté veritable. 1553. Monsieur de Tou dans son huitiéme Livre.

L'échec que l'Empereur avoit reçu devant Mets fut si bien récompensé par une suite de prosperitez, par tout où ses Armes furent occupées, excepté l'Italie, qu'on ne demeura pas longtemps sans reconnoître que les François avoient tort de croire que la Fortune l'eust abandonné : sa réconciliation avec le Duc Maurice de Saxe & avec le Marquis Albert de Brandebourg n'avoit pas esté si sincere, qu'il n'eust sujet de se deffier de ces deux Princes, qu'il voyoit à la tête de deux puissantes Armées ; & quoy que ses Emissaires eussent esté assez adroits pour rompre l'amitié qui estoit entre-eux, & mesme pour leur faire tourner l'un contre l'autre les forces qu'ils avoient levées contre luy ; il ne laissoit pas néanmoins d'appréhender qu'ils ne se réünissent, ou du moins que celuy qui surmonteroit l'autre, ne poussast ensuite hors d'Alemagne la

1553. Maison d'Autriche. Il falloit donc pour maintenir cette Maison, que la Providence Divine fist un de ces coups miraculeux qui l'avoient déja tant de fois tiré du bord du précipice, en disposant les évenemens de sorte, que ses deux fameux Ennemis se ruinassent mutuellement; & que celuy qui resteroit vainqueur demeurast si foible, qu'il luy fust impossible de remettre une Armée sur pied. C'estoit là la seule ressource de l'Empereur, & elle arriva précisément en la maniere qu'il la souhaittoit.

Les Princes de l'Empire s'estoient mêlez d'accommoder Albert avec Maurice, & avoient terminé leurs differends, quoy que leurs Armées fussent en presence l'une de l'autre. Il ne restoit qu'à signer le Traitté, & la Ceremonie avoit esté remise au lendemain pour la rendre plus solemnelle. Albert avoit bû plus qu'à l'ordinaire pour s'en réjoüir avec ses Colonnels; & le vin leur ayant inspiré l'ardeur de combattre, ils sortirent de leur Camp avec leurs Soldats, sans se donner le loisir de se ranger en bataille pour se couper la gorge avec les gens de Maurice, qui ne s'attendant

Sleidan à la fin de son Histoire.

à rien moins que de combattre, furent 1553.
aussi contraints de se deffendre en tumulte. Comme ce choc tenoit plûtost d'une boucherie, que d'une bataille reglée, il fut si sanglant, que Maurice ne vainquit qu'en perdant la vie; & Albert se sauva à la verité, mais seul, & tellement méprisé, qu'il ne trouva plus personne qui voulust s'enrôler sous ses Enseignes. Le bonheur de l'Empereur en ce point fut d'autant plus incompréhensible, qu'outre qu'il n'y avoit rien contribué, l'on trouva parmi les Papiers de Maurice un Traité fait avec la France, pour la Conqueste des Païs-bas; & le Duc de Brunsvic en avertit la Maison d'Autriche. De plus, le Duc Auguste, frere & heritier des biens, & non pas de la valeur de Maurice, au lieu de poursuivre ses desseins, se dévoüa au service de l'Empereur, à condition d'estre maintenu dans l'Electorat de Saxe, que Maurice avoit usurpé. Ainsi l'Empereur devenu plus puissant qu'il ne l'avoit encore esté, & n'ayant plus d'autres ennemis que les François, voulut éprouver pour la derniere fois s'il luy

1553. réüssiroit de réduire leur Monarchie en Province. Les Païs-Bas l'importunoient extraordinairement de chasser cette Nation inquiétee de Teroüenne, d'où elle estoit tous les jours aux Portes des principales Villes de l'Artois & de la Flandre. S'il leur donnoit cette satisfaction, il seroit assuré de ne manquer ni d'argent, ni de vivres, ni de Gens de Guerre; mais la Place estoit forte de situation; & la nécessité d'en faire un Rempart contre les courses de la Garnison Angloise de Calais, avoit obligé les Rois de France d'y ajoûter tout ce que l'Art pouvoit contribuer à la rendre imprenable. Ces deux raisons qui l'avoient depuis si long-temps exemptée de Siége, auroient encore détourné l'Empereur de l'attaquer, s'il n'eust esté averti qu'elle manquoit de vivres & de suffisante Garnison; & que Estouteville Villebon, qui en avoit quitté le Gouvernement à Losses, n'y avoit laissé que peu de blé, & quelques Cornettes de Cavalerie Legére. L'importance donc estoit de l'investir, avant que l'on y pust rien introduire, & l'Armée Imperiale s'assembla avec

tant de silence, qu'elle parut sur les 1551.
Frontieres de Picardie, avant que l'on sçût qu'elle estoit sortie de ses Quartiers d'Hyver. Jamais la France n'avoit esté si prévenuë de sa bonne fortune qu'elle l'estoit alors, ni si obsédée de cette vaine léthargie, ou pour mieux dire, de cette vaine confiance qui l'avoit toûjours saisie quand elle avoit eu le vent en pouppe. La Cour estoit plongée aussi avant dans les divertissemens publics & secrets, que si elle n'eust plus eu d'ennemis à craindre; & rien ne manquoit à la magnificence des Nôces de Diane, fille naturelle du Roy Henry Second avec le Duc de Castro, ausquelles on avoit invité tout ce qui se trouvoit de jeune Noblesse sous les armes. Quoy que le Cardinal de Ferrare eust écrit d'Italie que le Duc de Parme, frere de celuy de Castro, estoit sollicité par les Ministres d'Espagne qui luy offroient des conditions si avantageuses pour le réünir avec l'Empereur son beau-pere, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il les refusast. Les Courtisans de France publioient que l'Empereur estoit mort, bien loin de s'imaginer

1553. qu'il s'apprêtast pour un Siége de consequence ; & le Roy, au premier avis que Teroüenne estoit menacée, ne sçachant qui choisir pour la deffendre, se souvint d'Essé qui languissoit dans sa Maison d'Epanvilliers en Poitou, d'une jaunisse causée par les fatigues de la Guerre d'Ecosse, & si incommode, qu'il teignoit son linge en couleur de saffrant. Son plus grand déplaisir estoit de se voir mourir de cette maladie, après s'estre rencontré dans la plûpart des occasions hazardeuses qui s'estoient presentées depuis soixante & un an, & il s'en plaignoit à ses amis, lors que l'ordre luy fut apporté de s'aller jetter dans Teroüenne. Il le reçut avec tant de joye, qu'il ne put la dissimuler ; & lors qu'il baisa les mains à Sa Majesté en passant pour la remercier de cette grace, il la pria de croire que si Teroüenne estoit prise, Essé seroit mort, & par consequent gueri de la jaunisse. Comme il sçavoit admirablement prendre son temps, il entra dans la Place avec Baudino, Piemes, Ferriere, la Rochepofay, & quelques autres Gentilshommes qui l'avoient suivi ; & l'on ne

pouvoit travailler avec plus de diligence qu'il fit pour remedier à la négligence des Gouverneurs qui l'avoient précédé : mais ses efforts n'égaloient ni l'obstination des Assiégeans, ni les promesses que les principales Villes des Païs-Bas leur faisoient de les récompenser largement, s'ils les délivroient du voisinage de Teroüenne, dont on leur faisoit esperer la démolition aussitost qu'elle seroit prise. Ainsi le Siége fut poussé avec une vigueur inconcevable, à dessein de fatiguer les Assiégez, dont le nombre estoit si petit, qu'il suffisoit à peine aux fonctions ordinaires de la Guerre. La Batterie fit en peu de jours une bréche de soixante pas, & Callain de Benicour, qui commandoit l'Armée Espagnole, choisit les meilleures Troupes dont elle estoit composée, pour donner l'assaut. Un Alfier * Espagnol, grand homme & de bonne mine, s'avança avec son Enseigne Colonnelle, & se mit en devoir de la planter sur la bréche. D'Essé qui estoit sur le Rempart la Pique à la main, luy cria, *à moy Enseigne, je suis le Gouverneur.* L'Alfier se tournant

1553.

* C'est à dire Sergent.

1553. vers luy, repartit ; *c'eſt toy que je cherche pour ma gloire :* mais dans le moment qu'il meſuroit des yeux d'Eſſé pour mieux aſſurer ſon coup, un Arquebuſier François qui le miroit, luy donna dans la tête & le renverſa mort. Ce coup ne fût pas plûtoſt fait, que le plus proche des Soldats Eſpagnols qui ſuivoient leur Enſeigne tira à d'Eſſé & le tua de meſme. Montmorency fils aîné du Conneſtable, prit, aprês la mort de ce vieux Officier, le Commandement qu'il avoit refuſé par une rare modeſtie, durant qu'il vivoit, & montra que la prudence eſt quelquefois le partage des jeunes gens. Rien apparemment n'eſtoit ſi difficile que de ſoûtenir l'aſſaut : car outre le feu que l'on eſſuye d'ordinaire par devant, en de ſemblables conjonctures, les Deffenſeurs eſtoient incommodez par derriere d'une Batterie de Coulevrines que les Aſſiégeans avoient diſpoſée ſur une éminence directement oppoſée à la bréche : de là vint que preſque tous les Volontaires y perirent ; & l'aſſaut ayant recommencé trois fois, & perſonne ne s'eſtant laſſé de le livrer, ni de le ſoûtenir

Eſto quiero io por my gloria.

pendant

pendant les dix heures entieres qu'il dura. Enfin l'Empereur fit ſonner la Retraitte, & les Aſſiégez reçurent un ſecours de trois cent Hommes de Pied, conduits par le Marquis de Bauge & par les Seigneurs de Bruël & de Saint Romain, qui profitans du tumulte, avoient heureuſement paſſé à travers l'Armée Imperiale. Les Aſſiégeans rebutez de leur perte, eurent recours à la Sappe, & ſe logerent aux pieds de la muraille. Montmorency ne les en pouvant chaſſer, parla de capituler; mais il ne commença pas comme il devoit par la propoſition d'une Tréve, juſqu'à ce que les Articles euſſent eſté arrêtez, d'où il arriva que les Députez de part & d'autre demeurans trop long-temps au gré des Aſſiégeans à débattre les Articles de la Reddition, l'Infanterie Eſpagnole s'approcha de la bréche. Elle n'y trouva pas la meſme réſiſtance qu'auparavant, à cauſe que les Aſſiégez, perſuadez que l'accord eſtoit ſigné, ne ſe tenoient point aſſez ſur leurs gardes. Elle s'en empara avec peu de perte; & cinq ou ſix mil perſonnes enfermées dans Teroüenne euſ- 1553.

1553. sent passé par le fil de l'épée, si les François ne se fussent avisez de crier aux Espagnols *bonne-guerre, Compagnons, souvenez-vous de la civilité de Mets.* On ne sçait point si ces paroles seules appaiserent la fureur de l'Infanterie Espagnole, ou si elle se piqua de generosité, pour contre-quarrer les Flamands, qui témoignoient avec trop d'empressement de vouloir égorger les François : mais il est constant qu'elle donna quartier à quiconque le demanda, & que la clemence dont avoit usé le Duc de Guise eut un effet plus étendu que ce Duc n'avoit esperé. Teroüenne fut abandonné aux Flamands, qui la démolirent avec tant d'ardeur, qu'on avoit peine un mois aprês, à découvrir le lieu où elle avoit esté. La difficulté qu'avoient faite les Espagnols de l'Armée Imperiale d'obéïr à Benicour, parce qu'il estoit d'une Nation qu'ils méprisoient, & les Soldats Flamands de le reconnoître pour Chef, à cause qu'estant de même Païs, ils luy portoient envie ; obligea l'Empereur de le déposer, & de mettre en sa place le Prince de Piémont, que les Espagnols respecte-

Dans la Relation du Capitaine Grille.

roient comme Neveu de Sa Majesté 1553.
Imperiale, & Fils d'une Infante Espagnole, & à qui les Flamands ne pourroient refuser d'obéïr, puis qu'il estoit Fils unique d'un Souverain. On ne chercha point d'autre raison pour élever ce jeune Prince à la diginité de General, & celles que rapporte Tonso, son Panegyriste sont si peu conformes au genie de l'Empereur, & à la maniere plus que jamais interessée, avec laquelle Granvelle le fils, son principal Ministre, conduisoit alors les affaires, qu'il est aisé d'apercevoir qu'elles sont inventées.

La perte de Teroüenne interrompit les divertissemens de la Cour de France, à l'occasion des Nopces de Diane, Fille naturelle du Roy; & le Duc de Castro convia les plus hardis à s'aller jetter dans Hesdin, que l'on prévoyoit devoir estre ensuite attaqué. Le Duc de Castro mesme voulut estre de la partie, & ny les remonstrances du Roy son Beau-pere, ny les larmes de la belle Diane sa nouvelle Espouse, ne purent le résoudre à profiter de la suspension d'Armes pour un an, accordée

1553. par la Loy divine, en faveur du Mariage. Le Marêchal de Boüillon, digne fils du Marêchal de Fleuranges, n'eut pas plus d'égard aux prieres de la Duchesse de Valentinois sa Belle-mere, ny aux caresses de sa Femme, qui l'aimoit avec une tendresse qui passoit en proverbe. On luy represénta inutilement, pour l'arrester; que la haine de l'Empereur pour la Maison de la Marc estoit irreconciliable, & qu'elle se déborderoit à la premiere occasion, avec d'autant plus de rapidité, qu'elle avoit esté rétenuë durant la vie du Cardinal de Liege, à qui le mesme Empereur avoit obligation de sa préference à François Premier: D'où l'on concluoit que si le Marêchal de Boüillon tomboit vif entre les mains des Ennemis, ny sa qualité, ny la rançon qu'ils pourroient esperer, ne les empêcheroient point de venger sur luy l'injure que la Maison d'Autriche prétendoit avoir reçuë de Robert de la Marc son Ayeul. Les plus Sages s'estonnoient que l'on permist si facilement à tant de personnes de qualité, de s'enfermer dans une Place intimidée par la ruine de Teroüenne,

dont elle n'avoit esté éloignée que d'u- 1553.
ne lieüe ; & que le Roy ne fust pas devenu meilleur ménagé de la vie de tant de jeunes Seigneurs François, aprês en avoir perdu mal-à-propos un nombre si considerable dans Teroüenne. Et de fait, le Prince de Piémont reduit à une extrême indigence, & frustré de tous les autres moyens de la soulager que par le gain qu'il feroit, prenant tant d'illustres & de riches Personnes qui venoient de s'enfermer dans Hesdin, l'investit.

Il s'empara d'abord de la Ville, que les Habitans avoient quittée ; quelques efforts qu'on eût fait pour les rassurer ; & la Citadelle fut ensuite attaquée avec tant de violence, que l'on ne perdit pas un moment à la miner, pendant que l'Artillerie en foudroyoit les Bastions. Les Assiegez aprês avoir fait tout ce que l'on devoit attendre de leur courage, parlerent de composition. Et le Prince de Piémont les y reçut, pour les amuser, comme disent les Relations Estrangeres : ou selon les Françoises, parce qu'ayant trouvé la Garnison plus nombreuse qu'il ne pen-

1553. soit, il doutoit de l'évenement de l'Assaut s'il le hazardoit. Les conditions en estoient de part & d'autre arrestées, & l'on alloit faire l'échange des ostages; lors qu'un Prêtre des Assiegez par une imprudence ou une malice qui n'avoit point encore eu d'exemple, mit le feu à des traînées de poudre disposées sur la bréche, qui firent sauter en l'air quelques Espagnols venus sur la bonne-foy, pour contenter leur curiosité; & beaucoup plus de François qui s'étoient avancez pour leur faire civilité. Alors les Imperiaux irritez d'une contravention si manifeste, mirent le feu à leurs mines, dont l'effet surpassa leur attente; puis qu'elles acheverent de renverser dans le Fossé, ce qui restoit d'entier aux Ramparts des Assiegez, & faciliter ainsi leur entrée dans la Citadelle, le dix-sept Juillet mil cinq cent cinquante trois. Ceux qui se trouverent exposez à la premiere furie des Vainqueurs furent tuez, & le Duc de Castro fut de ce nombre. Le regret de sa perte fut égal en France & en Italie; parce qu'on admiroit dans ces deux Contrées une

extrême valeur, jointe en sa personne, à une extrême civilité; & l'on attendoit de luy que possedant toutes les qualitez éminentes des Heros de l'ancienne Rome, il feroit voir par experience, qu'elle n'avoit point cessé de former des Conquerans. Et de fait, ceux qui le connoissoient particulierement, avoüoient de n'avoir jamais vû d'homme plus accomply en toute maniere, & s'imaginoient que la nature s'estoit joüée de la Philosophie humaine, qui partage les inclinations suivant la naissance, en le faisant sortir du pere le plus infame qui fut jamais. Les larmes que l'on versa sur son Tombeau, diminuërent celles que l'on devoit à la memoire de l'Illustre Dampierre, frere & successeur d'un favory de mesme nom, qui se voyant disgracié, estoit allé quelques années auparavant chercher la mort devant Calais. Le Cadet ne fut pas plus heureux qu'avoit esté l'Aîné : car il ne s'estoit finement tiré des mains de celuy qui l'avoit fait prisonnier à Teroüenne, que pour avoir ensuite la tête emportée dans Hesdin.

1553.

Pierre Loüis Farnese, premier Duc de Parme.

1553. Martigues Prince de la Maison de Luxembourg, mourut depuis des blessures qu'il y avoit reçûes ; & le Duc de Montmorency, Villars, Prie, Culant, d'Anvel, Rion & Colbes ; demeurerent Prisonniers de Guerre. Hesdin fut rasée ju'ques aux fondemens, & l'année suivante on bâtit une autre de mesme à une lieuë de là.

Dans la relation de la prise de Hesdin.

Le dessein de l'Empereur estoit d'attaquer Dourlens, en troisiéme lieu ; si la disgrace qui survint à sa Cavalerie ne l'en eust détourné : Elle se promettoit d'enlever quatre Cornettes Françoises, qui l'estoient allé reconnoistre sous la conduite du Vidâme de Chartres & de Lansac ; lors que ces deux Officiers feignant de se retirer, l'attirerent insensiblement dans une embuche, où s'estoit caché le Marêchal de Saint André, avec cinq cent Lances. Le Combat dura jusqu'à ce que le Prince de Condé survenant avec trois autres Cornettes de Cavalerie Legere, & donnant dans le flanc des Imperiaux, les ouvrit & les mit en fuitte. Ils laisserent sur la Place treize cent morts, avec le Prince d'Epinoy qui les commandoit ;

&

& l'on compta le Duc d'Arſcot entre sept cent Priſonniers que l'on y fit. 1553.
Cette défaite contraignit les Impetiaux d'abandonner la Campagne, & le Roy qui avoit eû le loiſir d'aſſembler un grand corps d'Armée, ſe mit à ſon tour à leurs trouſſes. Son Avant-garde eſtoit de mille Lances, de quinze mil Fantaſſins François, de dix mil Allemands, de quatre Enſeignes Angloiſes & d'autant d'Ecoſſoiſes, ſous les ordres du Duc de Vendôme, premier Prince du Sang. Sa Majeſté commandoit le corps de Bataille avec mille Lances, & ſix mille Suiſſes : Elle avoit pour Officiers Generaux le Prince de Ferrare, le Duc de Guiſe, le Marêchal de Saint André, le Grand Maître de Boiſy & Canaples. L'Arriere-garde eſtoit compoſée de deux mil Chevaux-Legers, & de leurs Arquebuſiers à Cheval, & de l'élite des Legionnaires du Royaume : Elle obeïſſoit au Fameux Sanſac, qui de ſimple Gentilhomme d'Angoumois, s'eſtoit élevé par ſon merite à ce degré le plus proche du Baſton de Marêchal de France. Le deſſein du Roy eſtoit de ſuivre l'exemple

1553. des Imperiaux, & de s'emparer de Bapaume, qui ne tenoit pas moins en sujettion la Frontiere de Picardie; que Teroüenne avoit incommodé le Comté d'Artois. On avoit preparé tout ce qui paroissoit necessaire à cette prétenduë Conqueste : mais on ne s'estoit point précautionné contre un défaut, qui rendit inutile la prévoyance du Connestable. Il ne se trouva point d'eau aux environs de cette Place, & tous les Chariots & les Animaux que l'on pouvoit assembler n'eussent pas suffi pour en fournir à tant de Gens de Guerre. Il n'y avoit aucune apparence de separer l'Armée Françoise, celle des Ennemis se trouvant si proche d'elle, sans l'exposer au peril évident d'estre défaite ; & les soins que prit le Connestable de faire creuser des Puits furent inutils, aucun signe d'humidité n'ayant paru dans les veines de terre que l'on suivit exactement dans une extrême profondeur. Il fallut donc s'attacher à une autre entreprise, & celle qu'on avoit formée l'année précedente sur Cambray, parut la plus digne d'une aussi grande Armée qu'estoit

la Françoise, & la plus aisée de toutes celles qui pouvoient tomber dans l'imagination; parce que le Connestable supposoit que la Bourgeoisie de cette grande Ville irritée d'avoir perdu sa liberté, & de voir achever la Citadelle qui l'assujettiroit pour toûjours à la domination Estrangere d'Espagne, préfereroit celle de France, qui estoit plus voisine; quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir de se venger de l'Empereur, en changeant de Maître. Et de fait, ce dessein quelque grand qu'il fust auroit réüssi, si l'on se fust mis en devoir de l'executer avec toute la diligence possible. Mais le Connestable se piquoit trop d'imiter le Fabius des Romains, en sa lenteur pour faire un coup hazardeux, & qui ne pouvoit estre approuvé que par le succez. Il prit à la verité la route de Cambray, & fit sommer les Habitans d'ouvrir leurs portes. Mais il accorda la demande de deux jours qu'ils luy firent pour s'assembler, & pour se mettre en estat d'accomplir leur resolution aussi-tôt qu'elle seroit prise, tant il estoit persuadé qu'elle luy seroit favorable. 1553.

1553. Ceux de la Faction de l'Empereur qui estoit alors à Bruxelles, profiterent de ce délay pour l'avertir de ce qui se passoit ; & ce Prince estonné de la condescendance & des égards du Connestable de Montmorency, eut le temps d'écrire à son Armée, qui costoyoit celle de France, de s'approcher de Cambray, & d'y jetter autant de Soldats par la Citadelle qu'il y en seroit necessaire, sans s'amuser à en demander le congé à la Bourgeoisie.

Dans les fautes du Connêtable en 1553.

Cet ordre fut presque aussi-tôt executé que reçu, & les deux jours estant expirez, ceux de Cambray pour toute réponse au Connestable l'informerent de l'impossibilité où ils estoient de le recevoir, causée par une brusque irruption des Espagnols dans leur Ville par la Citadelle, qui bien loin de leur permettre d'achever leur déliberation, leur tenoient le pied sur la gorge, & menaçoient de les saccager, s'ils parloient de la continuer.

Le dépit du Connestable d'avoir esté surpris, ne fut pas assez grand pour le porter à l'attaque de Cambray, qui estoit une grande Ville, à laquelle il

ne pouvoit déſormais oſter la communication avec l'Armée Imperiale ; mais la honte de retourner ſur ſes pas, ſans avoir rien fait, l'obligea de s'avancer du coſté de Valenciennes, où les ennemis furent pluſtoſt que luy ; & ſe camperent ſi avantageuſement, qu'ils ne pouvoient eſtre contraints de venir au Combat. Le Conneſtable abuſé par un Transfuge, propoſa de les y attirer, & ſe logea prês d'eux : mais ils rallentirent ſon ardeur par de frequentes eſcarmouches, qui leur furent plus utiles qu'ils ne penſoient. Car la jalouſie de ce premier Officier de la Couronne qui vouloit tout faire, & donner luy-meſme ſes ordres de vive voix, & ſon humeur ſi rude & ſi facile à ſe mettre en colere, luy fourniſſant toûjours de nouveaux ſujets de ſe fâcher lors qu'il viſitoit les Rangs, il s'enruma de telle ſorte à force de crier, que cette fluxion deſcendant dans l'eſtomac & ſur les poûmons, le mit en danger de la vie, & le contraignit de ſe faire porter hors du Camp. Sa maladie fut longue, & le Roy qui l'aimoit au dela de l'imagination, ne ſe contenta pas 1555.

1553. de le ſuivre. Sa Majeſté s'imagina de plus, par une pitoyable prévention, que tout ce qui luy reſtoit d'Officiers & de Soldats n'eſtoit capable de rien en l'abſence du Conneſtable ; & ſur ce mauvais principe elle licentia la plus belle Armée que la France euſt miſe ſur pied depuis plus de cent ans, ſans en avoir tiré aucun avantage. Les ſommes immenſes qu'elle avoit coûtée à lever, noircirent d'autant plus la réputation de Henry Second chez les Eſtrangers, qu'ils ne pouvoient concevoir, ſans témoigner de l'indignation, que ſi la Cour de France euſt aſſemblé ſes Troupes deux mois plûtoſt ou ſi elle ne ſe fuſt trop long-temps amuſée aux Nôces du Duc de Caſtro, elle auroit infailliblement ſauvé Teroüenne, & Heſdin, avec l'élite de ſa Nobleſſe & de ſes vieilles Troupes qui y eſtoient péries.

L'Empereur ainſi délivré, contre toute apparence, de la juſte crainte que luy donnoient tant de forces Ennemies, entrées dans la plus jalouſe portion de ſes Eſtats qui eſtoit celle des Provinces Valonnes, tourna toute

son application aux affaires d'Italie, & 1553.
principalement à celle de Sienne, d'où il avoit interest de chasser les François, avant qu'ils y fussent tout à fait établis. Il prévoyoit assez que la chose estoit difficile d'elle-mesme, & qu'elle seroit impossible, à moins que le Duc de Florence ne s'en mélast; & sur cette présupposition, il avoit envoyé François de Tolede en Toscane, à dessein d'exciter ce Prince à joindre ses Armes avec celles de l'Empire, pour une si nécessaire entreprise. Le Duc de Florence s'en estoit long-temps excusé, sur la nécessité où estoit réduit un nouveau Souverain comme luy, d'éviter la Guerre en toutes les rencontres qui ne le ménaçoient point directement de son entiere ruine. Mais ce n'avoit esté que pour obliger l'Empereur à luy proposer de plus avantageuses conditions. Et de fait, Tolede ne s'estoit pas plûtost relâché sur tous les Articles contestez, que ce Duc avoit feint de céder à la force des raisons que ce Ministre d'Espagne luy avoit representées. Elles consistoient en ce qu'il avoit plus d'interest que l'Empe-

1553. reur à chasser de Toscane les François ; puis qu'il couroit risque de perdre absolument tout ce qu'il possedoit : au lieu que Sa Majesté Imperiale en toute extremité ne seroit privée que de ce qu'elle tenoit en Italie. On ajoûtoit que l'Estat de Florence couroit d'autant plus de risque que tous ceux qui en avoient esté bannis trouvoient en France un assuré refuge, & tiroient une double paye lors qu'ils vouloient s'enrôler sous les Enseignes de Henry Second : & l'on concluoit par l'exageration d'une injure prétenduë faite au mesme Duc ; en ce que non seulement on n'avoit point daigné le comprendre dans la Capitulation du Roy de France avec la Republique de Sienne. Mais de plus, il sembloit qu'elle fust autant contre luy que contre l'Empereur ; puisque la Republique n'avoit point excepté ses Estats, non plus que ceux de Naples, & de Milan ; lors qu'elle s'estoit engagée à donner passage aux François, à leur fournir toute sorte de munitions, à recevoir leurs Vaisseaux dans ses Ports, & à ne chercher point à l'avenir d'autre protection que la leur.

Dans l'instruction de François de Tolede.

Mais ce n'estoit pas là les motifs qui 1553.
remüoient avec plus de force le Duc de Florence. Il y en avoit deux autres plus cachez & plus importans, qu'il ne publia point dans son manifeste. Le premier, estoit qu'il esperoit en cas de succez d'obliger les Espagnols à luy ceder l'Estat de Sienne, aprês qu'il leur auroit aidé à le recouvrer; lors qu'ils auroient reconnu que l'utilité qu'ils en pouvoient tirer, n'égaleroit en aucune maniere l'extrême dépense qu'ils seroient obligez de faire pour le conserver; & l'experience justifia depuis, que ce sage Prince ne s'estoit point trompé dans sa conjecture. Cependant il n'y avoit point lieu d'esperer, en semblable cas, la mesme grace des François: car outre qu'ils n'eussent osé commettre une si lâche trahison à l'égard des Siennois, que de les mettre sous le joug des Florentins, leurs irreconciliables Ennemis, aprês les avoir poussez à secoüer celuy de l'Empereur, la France plus abondante alors que l'Espagne en toute sorte de richesses, pourroit plus facilement qu'elle survenir à la dépense necessaire pour la con-

1553. ſervation de Sienne. Elle avoit d'ailleurs en toute maniere beſoin de cet Eſtat : ſoit qu'elle penſaſt efficacement à recouvrer Naples & Milan, en empêchant par mer & par terre la communication des Imperiaux, de l'un à l'autre ; ou qu'elle s'en ſerviſt ſeulement pour faire diverſion, en attendant qu'elle euſt achevé de conquerir le Piémont. Le ſecond motif de l'averſion du Duc de Florence pour les François, conſiſtoit en ce que le Roy Henry Second s'eſtoit ſouvent expliqué de vive voix, & par écrit ; que l'Eſtat de Florence appartenoit legitimement à la Reyne ſa Femme comme fille unique ; & par conſequent heritiere de la branche aînée des Medicis qui l'avoient poſſedé, & que le Duc qui venoit d'une autre branche ne pouvoit eſtre que uſurpateur ; ce qui donnoit lieu de ſoupçonner, que Sa Majeſté qui avoit déja quatre Enfans mâles, prenoit ſes meſures pour eſtablir un de ſes Cadets en Toſcane, où il pouvoit eſtre fort avantageuſement partagé ; ſi avec la Seigneurie de Sienne, on luy donnoit une Armée capable de recouvrer l'heritage de ſa mere.

1553.

Le Conseil de France avoit assez prévû le mal qui luy pouvoit arriver de la liaison du Duc de Florence avec l'Empereur, & pour le prévenir il avoit fait offrir au mesme Duc la veuve du Duc de Castro, pour son fils aîné : mais le Cardinal de Ferrare, qui avoit esté chargé de cette negociation, n'avoit point aperçu qu'elle estoit sujette à deux inconveniens, qui l'empêcheroient infailliblement de réüssir : l'un que le Duc de Florence n'avoit garde de préferer la Bâtarde du Roy de France, à une fille legitime du Roy des Romains, que luy promettoit l'Empereur. L'autre que ce prétendu Mariage n'empêcheroit pas les Enfans legitimes du Roy, de poursuivre leurs prétentions en Toscane, lors qu'ils en trouveroient l'occasion. Mais comme il estoit important au Duc de ne découvrir sa pensée que le plus tard qu'il pourroit, il feignit de ne refuser l'Alliance dont on luy parloit, que parce que la Duchesse de Castro n'étoit veuve que d'un Cadet de la Maison Farnese, qui ne devoit entrer en aucune comparaison avec son fils aîné : & pour

Dans la negociation du Cardinal de Ferrare en Toscane.

1553. achever d'endormir les François, il se chargea d'accommoder les affaires de Sienne, à condition qu'elle demeureroit libre, & que les François renonceroient à sa protection. Il prévoyoit assez que sa negociation échoüeroit du costé de l'Empereur ou de la part du Roy: mais il ne luy estoit point venu dans l'esprit qu'elle dût estre traversée par le Saint Siége, comme il arriva. Car le Pape qui n'avoit plus qu'un Neveu nommé Fabien de Monté: s'estoit proposé de le rendre Souverain de Sienne: & sollicitoit le Duc de Florence de luy donner sa fille aînée en Mariage. Le Duc de Florence differoit en attendant la mort de ce Pontife, que les Medecins assuroient estre proche: mais le Pape interessé par cette mesme raison à haster autant qu'il pourroit l'establissement de son Neveu, intervint dans la negociation de Sienne, & demanda que pendant qu'elle dureroit cet Estat luy fust donné en dépost. Il offrit d'y envoyer des Troupes, & d'y mettre pour Gouverneur le Cardinal Marcel Cervin. Cette prétention qui choquoit également les interests de la

France, de l'Espagne & de la Republique de Sienne, fut universellement rejettée, & le Pape s'estant obstiné à ne rien relâcher, les Conferences se rompirent. 1553.

L'Empereur après avoir fait si heureusement sa partie avec le Duc de Florence, ne manquoit plus que d'un Géneral capable de l'executer; & comme il rafinoit de plus en plus en politique, à mesure qu'il avançoit en âge, il fit semblant d'estre réduit à la nécessité de jetter les yeux sur Pierre de Tolede, Vice-Roy de Naples : parce que les trois quarts de l'Armée destinée contre ceux de Sienne devant estre tirez de ce Royaume, personne ne les pouvoit lever plus commodement, ny à moins de frais que le Vice-Roy, qui devant les commander, seroit plus particulierement obligé de faire passer de temps en temps du mesme Royaume en Toscane ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance : outre qu'estant beau-pere du Duc de Florence, ce Prince auroit apparemment pour luy des considerations, dont l'Espagne tireroit plus d'avantage, que si elle mettoit ses forces

1553. entre les mains d'un autre General plus habile que luy. Mais au fond, l'Empereur agissoit par des principes tout à fait éloignez de ces deux motifs. Il y avoit dix ans que Tolede le servoit à Naples en qualité de Vice-Roy : & ce Ministre trop attaché à l utilité de son Maistre, n'avoit rien oublié durant un si long-temps, pour abaisser la Noblesse de Naples, qui avoit esté en possession sous les Regnes précedens, de donner la Loy à ses Souverains. Il avoit violé pour cela toutes les Loix Divines & Humaines. Il avoit employé les charmes de sa propre fille, pour détruire plus aisément le Prince de Salerne, qui estoit le plus riche & le plus considerable Seigneur de ce Royaume. Il s'estoit exposé à des périls si évidens, qu'il admiroit luy-mesme son bon-heur de les avoir évitez ; & enfin il estoit venu à bout de son dessein contre toute apparence : & il ne pensoit plus qu'à se divertir. L'Empereur qui l'avoit laissé faire, lors qu'il travailloit à le rendre absolu, ne le put, ou ne le voulut plus souffrir, aussi-tost qu'il luy fut inutile ; & par un trait d'ingratitude,

que la politique a travesti en vertu, 1553.
Sa Majesté chercha les voyes de tirer de Naples Tolede, sans scandale. Il n'étoit neanmoins ny facile de les trouver, ny seur de les mettre en pratique, parce qu'il falloit éviter sur tout de corrompre, en le perdant, le fruit de ses Travaux : ce qui seroit infailliblement arrivé, si on eust fait à contretemps rentrer la Noblesse de Naples, dans la bonne opinion qu'elle avoit euë d'elle mesme, en luy donnant lieu de croire qu'on eust accordé la déposition du Vice-Roy aux plaintes de sa conduitte, qu'elle renouvelloit de temps en temps. L'expedient qu'il y avoit à prendre, estoit d'attendre qu'il se presentast un Employ si considerable, qu'en le luy donnant, il semblast qu'on le recompensoit de ses Services ; & le Generalat pour la Guerre de Sienne y estoit d'autant plus propre, qu'on n'osteroit Tolede de Naples, que pour le mettre auprês de la Duchesse de Florence, sa fille, & de ses petits enfans. Ainsi la commission fut expediée, qui luy donnoit pouvoir d'aller commander les Troupes Imperiales en Tosca-

1553\. ne, d'y conduire toutes les Levées qu'il pourroit faire dans son ressort, & qui luy seroient envoyez par les Vice-Rois de Sicile & de Sardaigne; de les envoyer joindre aux quatre mille vieux Soldats, détachez de l'Armée de Gonzague, & de laisser à Naples Loüis de Tolede son fils aîné, pour y commander durant son absence. On ne sçait si Tolede penetra le veritable dessein de son Maître, par le moyen des amis qu'il avoit à la Cour Imperiale; ou s'il prévit sagement qu'en témoignant de la répugnance à sortir de Naples, il s'attireroit le mesme affront qu'avoit autrefois reçu pour une semblable cause le Grand Capitaine Gonsalve son prédecesseur en la mesme Vice-Royauté, qu'on avoit relegué dans sa maison, sans luy jamais donner aucune Charge publique: ou s'il crût qu'il manquoit à sa gloire, de n'avoir pas assez longtemps commandé les Armées, & s'il se piqua par une ambition hors de saison, de montrer qu'il n'entendoit pas moins l'art-militaire que l'intrigue du cabinet. André Dorie son amy particulier, plus éclairé ou moins prévenu que luy, se mit

Dans la commission de Pierre de Tolede en 1553.

mit inutilement en peine de luy remontrer la faute qu'il faisoit, en concourant avec ses ennemis au dessein de sa propre ruine ; & en acceptant une commission, dont il luy seroit impossible de s'acquiter avec honneur. Il ajoûta que la Flotte de l'Empereur avoit esté si mal-traittée de l'orage, qu'elle seroit long-temps à se refaire, avant que de s'opposer à celle de France : Que la saison estoit trop avancée, & l'année trop sterile pour faire subsister vingt mil hommes, en païs ennemy : Que les montagnes & les forests, dont il estoit plein, rendroient infailliblement la Guerre de plus longue durée que sa vie, contre des Gens obstinez qui se deffendroient par tout jusqu'au dernier soupir ; & qu'un vieillard comme luy, accoûtumé aux delices de Naples, n'estoit pas en estat de faire la Guerre en hiver, dans les recoins de l'Apennin. Mais on a peu d'égard aux conseils de ses amis, quand on s'imagine qu'ils peuvent avoir quelque interest à les donner. 1553.

Dorie estoit né dans une Republique, & cherissoit avec une ardeur si

1553. peu commune cette forme de gouvernement, qu'il avoit mieux aimé rendre une entiere liberté à sa Patrie, que d'en accepter la Souveraineté que l'Empereur luy avoit tant de fois offerte. Mais la Republique de Genes estoit environnée de tous costez d'Estats, dont le Gouvernement estoit Monarchique; c'est à dire, que ses voisins luy estoient également suspects : il n'y avoit que Sienne où elle pust recourir en cas de besoin; & cette derniere ressource luy seroit ostée, si les Espagnols y rentroient. Personne ne le sçavoit mieux que Tolede, & il n'en fallut pas davantage pour l'empêcher de déferer aux sentimens de Dorie. Il s'embarqua donc avec son Infanterie sur les Galeres du mesme Dorie, qui les porta à Livorne. Garsie son fils aîné, qui conduisoit par terre la Cavalerie, n'arriva pas sitost, & ce fut en l'attendant qu'il s'arresta à Florence, où le Duc son Gendre le reçut magnifiquement. Car encore que ce Prince n'eust pas sujet de l'aimer, pour les raisons que l'on a déja raportées; il croyoit neanmoins devoir cet accüeil à son Alliance avec

Tolede : outre que ç'auroit esté donner 1553.
au commencement de la Guerre, trop d'avantage aux Sienois, s'il eût paru que les Chefs qui la leur declaroient eussent esté de mauvaise intelligence : mais le Duc de Florence ne fut pas long-temps obligé de déguiser ses veritables sentimens. Car Tolede transporté de l'amour d'une jeune Femme, qu'il avoit épousée pour sa beauté en sortant de Naples, passa en six semaines du lit de Nôces au cercüeil, & tous les Medecins de Florence, ne le purent garantir d'une Fiévre lente qui consuma insensiblement, ce qui luy restoit de forces.

Son Armée ne laissa pas d'agir sous la conduite de son fils Garsie, & d'Alexandre Vitelli : mais elle trouva tant de resistance à Montalcino, où elle avoit formé un Siége regulier, qu'elle fut reduite à discontinuer son attaque ; pour éprouver si la ruse luy réüssiroit mieux que la force. Vitelli essaya de corrompre le Capitaine Mors de Calabre, qui commandoit cent hommes dans la Place : & cet Officier conclut le marché, du consentement de Jordan

1553. Urſin, Gouverneur de Montalcin. Les Eſpagnols qui ſe preſenterent, afin de prendre poſſeſſion de la Porte, qu'on avoit promis de leur livrer, eurent preſque tous le loiſir de ſe retirer; parce que la ſupercherie fut trop-toſt découverte : mais le Siége fut ſi long, que les progrez de Briſſac contraignirent enfin les Eſpagnols de le lever, pour envoyer la meilleure partie de leur Armée de Toſcane au ſecours de ce qui leur reſtoit de Place en Piémont.

Le Comte de la Trinité eſtoit irreconciliable ennemy du Comte de Bene ſon Frere, à cauſe que celuy-cy ſuivoit le party de France : il avoit ſçu que la Bourgeoiſie de Bene manquoit de vivres, & qu'elle s'en eſtoit dégarnie, ſous l'eſperance de la prochaine recolte. Il en avoit averty Gonzague, & l'avoit obligé d'inveſtir la Place, ſur la ſuppoſition qu'il ſuffiroit d'en empêcher la communication avec les Villes voiſines pour l'affamer en huit jours : mais au premier bruit de la marche des Imperiaux, Briſſac jetta dans Bene Monluc, qui la ſauva par deux ruſes de

Guerre. L'une fut de faire percer à diverses reprises les digues, dont Gonzague s'estoit servy pour détouner l'eau des Moulins, & de faire moudre en diligence, pendant qu'on travailloit à les refaire. L'autre d'amuser l'Ennemy par des Escarmouches durant les nuits, & d'envoyer, cependant les Habitans couper du bled, avec des récompenses proportionnées à ceux qui en apporteroient davantage. Brissac estoit campé devant Courtemille, & avoit pris cette Ville, où Monluc le rejoignit au retour de Bene. Il le trouva dans la peine de faire passer son Artillerie delà la riviere; & il s'en chargea avec tant de succez contre l'avis des autres Officiers, qu'il y eut le lendemain une Batterie en estat d'agir. Les Assiegez qui ne fondoient leur resistance que sur l'impossibilité prétenduë de ce trajet, n'eurent pas plutôt aperçu les Canons braquez qu'ils capitulerent, & frustrerent ainsi la diligence d'Alvaro de Sandé, qui marchoit en toute diligence avec l'Armée Imperiale à leur secours.

1553.

Monluc, dans son second Livre.

Serneval que les François assiege-

1553. rent enſuite fut emportée de vive for-
ce, dans le temps que l'on convenoit des Articles de ſa Capitulation : & ſon malheur haſta la reddition des Places de Montferrat, qui ſervoient aux Imperiaux pour former une eſpece de Blocus autour de la Ville d'Albe. Il ne reſtoit plus rien à conquerir du coſté des Langues que la Ville de Ceve : mais elle étoit ſi forte que Briſſac n'eſperoit pas de la forcer autrement que par un Siége regulier. Il s'y eſtoit preparé : & Vimercat & Monluc Marêchaux de Camp, avoient ordre de diſtribuer les quartiers à l'Armée Françoiſe. Comme ils y travailloient, une partie de la Garniſon fit ſur eux une ſi bruſque ſortie, qu'ils en oublierent le commandement de leur General. Ils ne penſerent plus qu'à ſe deffendre ; & Bonnivet s'eſtant avancé pour les ſoûtenir, ils repouſſerent les Imperiaux avec tant de furie, qu'ils entrerent avec eux dans le Foſſé. L'importance de cet avantage conſiſtoit en ce que le Foſſé empêchoit la communication de la Ville avec le Boulevart, ſcitué ſur un rocher eſcarpé. Et de fait, les cent Corſes

qui le gardoient ayant perdu leur Chef, 1553.
qui venoit d'estre tué dans la sortie, & se voyant environnez de toutes parts, écouterent le Capitaine Sampetre de Bastelica de leur Nation, Officier dans l'Armée Françoise, qui leur persuada de prendre party avec Brissac. La Ville ainsi privée de sa principale deffense, se rendit sans attendre d'y estre contrainte : & Gonzague en fut tellement étonné, qu'il marcha avec toutes ses forces pour la recouvrer, sur l'opinion que Brissac n'auroit pas eu le loisir de la munir. Mais il ne sçavoit pas que ce Géneral n'avoit pas voulu y entrer de peur d'en consumer les provisions, & qu'il y avoit seulement laissé autant de François qu'il en estoit sorty d'Imperiaux. Ce qui ayant empêché la diminution des grains, ruina le projet de recouvrer Ceve.

Le déplaisir de tant de pertes, l'impossibilité d'y remedier, & la crainte d'en recevoir de nouvelles, avancerent la mort de Charles Duc de Savoye, Prince de bonnes mœurs, & qui n'avoit merité les maux, dont il fut accablé, que par une trop grande & trop longue

1553. condeſcendance aux inclinations de ſa femme. L'abſence de ſon fils, & le peu d'intelligence entre les Habitans de Verceil, ville de Piémont, où il avoit depuis vingt ans fait ſa reſidence, & la Garniſon de la Citadelle du meſme Verceil, toute compoſée d'Eſpagnols naturels, mal payez, & par conſequent vivans avec peu de diſcipline, inſpirerent à Salvoiſon Gouverneur de Verue, le deſſein de la ſurprendre. Le projet qu'il en dreſſa eſtoit ſi regulier, qu'il ne pouvoit manquer à moins que d'eſtre traverſé par ces coups de hazard, que la prudence humaine ne ſçauroit prévoir. Il y avoit des Gens attitrez pour ouvrir les Portes, & l'on eſtoit aſſuré de ne trouver aucune reſiſtance de la part de la Bourgeoiſie, qui ſouhaittoit avec impatience de changer de Maître. La ſeule oppoſition que l'on attendoit conſiſtoit en la Citadelle: mais Salvoiſon y avoit pourvû par deux expediens qui paroiſſoient infaillibles, & qui étoient de telle nature que l'un pouvoit aiſément ſuppléer au deffaut de l'autre. Car en premier lieu, ſes Eſpions l'avoient averty qu'il y avoit

Dans le projet de Salvoiſon ſur Verceil.

au

au Palais de l'Evêque des Canons ca- 1553.
chez, qui suffiroient pour battre la Citadelle, sans se donner la peine d'y en mener; & sans courir risque d'éventer par là le dessein sur Verceil: Et en second lieu, Montestruc par l'ordre de Salvoison, avoit communiqué le Plan de son entreprise à Brissac son Géneral, qui n'y avoit trouvé que la difficulté de l'Artillerie & celle de la réputation, qu'il hazarderoit en marchant sans estre en estat d'emporter la Citadelle de force, en cas que la ruse ne reüssist point. Mais trois raisons indispensables l'obligerent de se commettre à la fortune, le temps de l'execution qui ne pouvoit être differé, la proximité de l'Armée Imperiale qui se seroit mise aux trousses des François au premier bruit de leur marche; & le loisir qu'elle eust eu de les attendre, par le rétardement de l'Artillerie dans les chemins bourbeux. Ainsi Brissac & Salvoison partirent de Carmagnole, à la tête de quatre cent Chevaux, & de dix-huit cent hommes de pied, & furent introduits dans la Ville de Verceil. Les Canons se trouverent en effet dans

1553. le Palais de l'Evêque, mais ſans affuſts, & ſans les autres choſes neceſſaires pour les mettre en batterie ; & par un malheur ſans exemple, Monteſtruc fut renverſé d'un coup d'arquebuſe. Le Soldat François qui le tua, ne le connoiſſant pas s'eſtoit imaginé qu'il alloit percer de ſa pique Charry, Lieutenant de Monluc ſon amy, qu'il avoit aperçu dans les premiers rangs, & ne prétendoit que luy ſauver la vie. Il eſtoit donc impoſſible de forcer la Citadelle ſans Canons, & de conſerver la Ville ſans elle : & Briſſac auroit eſté perdu ſans reſſource, s'il euſt attendu l'Armée Imperiale dans un poſte ſi deſavantageux. Il le quitta donc, mais ce ne fut point ſans emmener Priſonniers les principaux Domeſtiques, & les Conſeillers du feu Duc, ny ſans avoir pillé tous les meubles précieux de la Maiſon de Savoye, qui avoient eſté laiſſez dans la Ville. Il eut pour ſa part cette admirable corne de Rhinoceros, ſi rare pour ſa longueur & pour ſa groſſeur, dont il fit preſent au Roy : & Salvoiſon s'accommoda de l'Eſcoffion de la Ducheſſe, & de quelques autres paru-

res de cette Dame, eſtimées cinquante 1553.
mille écus. Les Soldats butinerent à proportion, & ſortirent de Verceil chargez de dépoüilles. L'Armée Imperiale, qui les atteignit, n'oublia rien de ce que l'artifice pouvoit inventer, & la force ouverte entreprendre pour les reduire à lâcher priſe. Il n'y eut point de défilé où Gonzague ne les arreſtât, ny d'obſtacle dont il ne ſe prévaluſt pour embarraſſer leur marche. Mais Briſſac fit alors des choſes qui ne ſe peuvent concevoir que par l'exacte connoiſſance qu'il avoit des chemins, & de la valeur de ſes Troupes. Il évita la rencontre de la Cavalerie Legere de François d'Eſté : Il battit les Lanciers Albanois & les Neapolitains : Il traverſa, ſans perdre ſes rangs, la riviere de Dorias, & il fit enfin la plus glorieuſe retraitte du ſiécle paſſé.

Fin du Livre troiſiéme.



ARGUMENT
DU
LIVRE QUATRIE'ME.

ON raconte icy les voyes, par lesquelles Sanpietro de Bastelica s'éleva par sa témerité aux principales Charges de l'Armée Françoise, & épousa l'Héritiere de la Maison d'Ornano. Il persuade les François d'entreprendre sur l'Isle de Corse où il estoit né; & il les y met en possession de plusieurs Places. Mais l'interest que Dragut, Général de la Flotte des Turcs, jointe à celle de France, croit avoir de piller seul la Ville de Boniface, jette entre ces deux Nations une telle confusion, que Dragut abandonne ses Alliez, & retourne vers Constantinople. Dorie oblige l'Empereur

à l'assister de toutes ses forces, pour recouvrer l'Isle de Corse, & met le Siege devant Saint Florent. Termes la défend avec une incomparable valeur, & le mauvais temps le favorise; mais l'obstination de Dorie le contraint enfin de capituler. La France prend mal ses mesures du côté de l'Angleterre, en favorisant les prétentions de Ieanne de Suffolck. Les Historiens en imputent la faute au Connestable de Montmorency; mais on prouve icy qu'il estoit en cela plus malheureux que coupable. Marie Reine d'Angleterre monte sur le Thrône, nonobstant les efforts des François, pour maintenir contre elle Ieanne de Suffolck. Toutes les raisons de la politique luy persuadent de ne se pas marier; mais Iean Michely Emissaire secret de l'Empereur profite si bien du temps qui s'écoula entre le rappel de Bois-Dauphin, Ambassadeur de France en Angleterre, & l'arrivée du Seigneur de Noailles, envoyé pour luy succeder, que l'Alliance avec le Prince d'Espagne est résoluë. L'Empereur trompe là-dessus toutes les Puissances de l'Europe, excepté le Pape, qui travaille inutilement à élever sur le Thrône d'An-

gleterre le Cardinal Polus. Les Anglois souffrent que leur Reine se marie avec le Prince d'Espagne, aprés que Michely les a persuadez, que s'ils ne joignent inseparablement leurs forces par mer à celles des Païs-bas, celles de la France jointes à celle d'Ecosse, leur osteront toute sorte de commerce. L'Armée Françoise prend Bovines & Dinan. Romero, qui s'estoit enfermé dans cette derniere Place, par un excez de vanité, sort pour parlementer avec le Connestable. On l'amuse par de belles paroles; & on fait cependant accroire à sa Garnison, qu'il avoit traité sans elle: elle traitte sans luy, & il demeure prisonnier de Guerre. Un broüillard empesche l'Armée Françoise de voir l'Imperiale, qui s'approchoit d'elle; mais la valeur & l'expérience du Mareschal de Saint André ostent à Charles-Quint l'occasion de remporter une Victoire aussi complette, qu'avoit esté celle de Pavie. Le Connestable de Montmorency assiege Renty: & l'Empereur marche avec toutes ses forces pour le dégager. On donne la Bataille; & le Connestable de Montmorency court risque de la perdre, pour avoir

négligé de s'assurer de la Forest-Guillaume. Le Duc de Guise combat néanmoins avec tant de prudence & de valeur, que le Champ de Bataille, & l'Artillerie Imperiale, qui sont les deux principales marques de la Victoire luy demeurent. L'Amiral de Chastillon va le soir au petit coucher du Roy pour excuser le Connestable son oncle, supposé qu'on y parlât à son desavantage. Le Duc de Guise & luy se disent des mots qui rompent leur étroite amitié, & qui sont depuis une des principales causes des Guerres civiles de la France. La prosperité des affaires de France fait tourner la teste à Henry Second. Il avoit confié le soin des affaires de Sienne au Cardinal de Ferrare, qui avoit obtenu du Duc de Florence qu'il demeurast neutre; mais Strozzi gagne la Reine Catherine de Medicis, en luy promettant: que si elle luy peut obtenir l'employ de Sienne, il la rendra Duchesse de Toscane. Catherine gagne son mary: de maniere que ny la Duchesse de Valentinois, ny le Connestable de Montmorency ne le peut détourner de confier le Généralat à Strozzi; & le Duc de Florence n'est

pas plustost informé, que la France luy veut opposer son plus mortel ennemy, qu'il se jette entre les bras des Espagnols, & leur fournit tous les moyens qu'ils n'eussent jamais eus sans luy, pour chasser les François de Sienne. Les Ursins estoient jusques-là demeurez fermes dans les intérests de Henry Second; mais l'aisné de la Maison des Colonnes devient amoureux de la sœur de l'aisné des Ursins, & l'obtient à condition qu'il l'épousera sans aucune Dot. Il propose aprés les Nôces à son nouveau beau-frere, que s'il veut renoncer au Parti de France, le Duc de Florence luy donnera sa Fille en mariage, avec autant d'argent qu'il en faudra pour acquitter ses dettes. Iordan Ursin y consent; & les François dans Sienne perdent ainsi toute l'esperance qui leur restoit de tirer des vivres & des Troupes de l'Estat Ecclesiastique. Le Marquis de Marignan forme une entreprise sur le Boulevard de la Porte de Camolia, qui luy réüssit. Bentivole offre de l'en chasser; & le Cardinal de Ferrare l'en empesche par un ridicule raisonnement. Strozzi ne sçait pas pro-

fiter de plusieurs occasions de vaincre, qui luy sont offertes, & devient ensuite assez malheureux pour perdre les deux personnes, dont il avoit le plus de besoin, qui estoient son Fils naturel, & le Prieur de Capoüe son frere legitime. Il engage ce qui luy restoit de bien : & il ne peut néanmoins lever qu'une Armée plus foible de la moitié que l'Imperiale, qui le contraint enfin de hazarder la Bataille à Marciano, où le terrain luy estoit desavantageux. Il ne commet aucune faute contre l'experience ny contre la valeur ; mais ses Italiens ne le secondent pas. Il est deffait, & il trouve néanmoins un amy qui luy sauve la vie. Les Vainqueurs essayent d'emporter la ville de Sienne par escalade ; mais ils sont repoussez avec tant de perte, que si l'Armée Françoise eust encore esté sur pied, elle les auroit battus à son tour. Codincton, Ambassadeur de France en Turquie obtient de Solyman, que le Commerce qui se faisoit à Venise, soit transporté à Marseille & à Toulon ; mais Henry Second desaprouve cette Négociation, quoy qu'elle luy fust d'ailleurs

d'une extréme utilité par le ſeul motif, qu'elle auroit ruiné la République de Veniſe.





HISTOIRE DE HENRY II.

LIVRE QUATRIE'ME.

Où l'on voit les choses les plus remarquables, arrivées sous son Régne, durant l'année 1554.



LE rétablissement de Sienne en République ; & les progrez du Maréchal de Brissac en Piémont, furent autant d'objets à l'avarice des Turcs, pour attirer encore une fois leur Flotte en Italie ; & le Baron de la Garde, qui avoit hyverné dans l'Isle de Chio avec vingt-six Galeres de France, pour l'at- 1554.

1554. tendre au paſſage, ſe joignit avec elle. Dragut qui la commandoit, viſita fort exactement à ſon ordinaire les Coſtes de Naples, & n'oublia rien de ce qui ſervoit à y ſurprendre un Port; mais il les trouva ſi bien gardez par l'Armée Imperiale, que Dorie y avoit ramenée à propos de Toſcane, qu'il fut oblige de ſe réduire à faire des Eſclaves. L'eſperance de trouver dégarnie l'Iſle d'Elbe, luy fit tourner les voiles de ce coſté là : Et de fait, les Imperiaux l'avoient preſque entierement abandonnée, ſoit que la conſervation de Naples leur importaſt davantage, ou que n'ayant point aſſez de Troupes pour en garder toutes les Places, ils en euſſent abandonné les plus foibles; ou qu'enfin ils euſſent ſuppoſé que le Duc de Florence, qui avoit encore plus d'intereſt qu'eux à la deffenſe de l'Iſle d'Elbe, feroit des efforts extraordinaires pour l'empêcher de tomber au pouvoir des Infideles. Ils ne ſe tromperent pas dans leur conjecture; & ce Duc aſſuré que les Turcs n'entreprendroient pas de longs ſieges, s'eſtoit contenté de jetter une forte Garniſon dans Por-

toferrato, principale Place de l'Isle, & 1554.
de donner ordre à Chiapin Vitelli de se tenir prest de Piombino, & d'y entrer au premier signe que feroit Dragut de l'attaquer. Ce Corsaire pilla donc sans obstacle le reste de l'Isle; mais lors que le Baron de la Garde le pressa de s'attacher à Portoferrato: Il repartit que cette Place ne meritoit pas d'occuper les armes du Grand Seigneur, & luy dit de proposer quelque entreprise plus importante. L'instruction de la Garde le chargeoit d'engager, s'il pouvoit, les Turcs à la conqueste de l'Isle de Corse sur la Republique de Gênes, en cas qu'ils ne voulussent entreprendre aucun siege regulier en Italie.

Dans le second Tome de Ribier.

Le pretexte de la Garde fut, que cette Isle appartenoit au Roy de France, comme ayant esté cedée par la même Republique à Charles Six son Predecesseur en mil quatre cent deux, & qu'elle estoit absolument necessaire aux François pour se garantir des tempestes qui les surprendroient, en allant de Provence en Toscane, puisque les Ports de la riviere de Gênes leur étoient

1554. interdits ; mais la veritable cause, fut le desir de vengeance qui regnoit depuis vingt ans dans le cœur du plus déterminé soldat de l'Europe. Sanpietro de Bastelica devenu si celebre sous le nom du Colonnel d'Ornano, étoit Corse, & de si bas lieu, que l'Histoire a vray-semblablement ignoré son origine, s'il en faut juger par les contradictions dont elle est remplie à cet égard. Mais son humeur toute guerriere, & son courage qui bravoit impunément les plus grands perils, le rendirent en peu de temps si considerable, qu'il osa prétendre au plus riche Parti de son Païs ; c'estoit l'Heritiere de l'illustre Maison d'Ornano, qui luy fut disputée avec d'autant plus d'obstination, que les principaux Senateurs de Gênes estoient ses Rivaux ; & que la raison d'Estat ne permettoit pas qu'un Corse de naissance épousast une Heritiere qui le rendroit si puissant, qu'il penseroit peut-estre à devenir Maistre de l'Isle : neanmoins les Corses s'estoient maintenus dans une telle liberté, pour ce qui regardoit leurs Alliances, nonobstant leur assu-

jettissement aux Genois, que le Gouverneur de l'Isle fut obligé de laisser à l'Heritiere d'Ornano le choix de celuy qu'elle épouseroit. Elle préfera Sanpetro à tous les autres, quoy qu'il n'eust aucune qualité aimable ; & l'aveuglement de cette fille fut d'autant plus déplorable, qu'elle se jetta volontairement entre les bras de celuy qui devoit estre son Bourreau. Peu de temps aprés les Nôces, la jalousie que les Genois eurent de l'agrandissement de Sanpetro les porta à luy faire tant d'outrages, que cet homme impatient, qui ne s'estoit pas encore assez bien mis dans l'esprit des Feudataires de sa femme, pour commencer une revolte, fut contraint de quitter sa patrie, & de se condamner luy-même à un exil que les Genois tâcherent de rendre aussi long que sa vie, en n'oubliant rien de ce qui tendoit à empêcher son retour. Les poursuites en Justice qui se firent contre luy pour des crimes qui n'estoient pas trop averez, le jetterent dans le Parti des François, qu'il servit avec d'autant plus de succês, que son genie approchoit davantage du leur. 1554.

1554. Il se fit connoistre en la mémorable deffense de Fossan. Il détourna toutes les fâcheuses suites qu'auroit eu la défaite de Montejan, sans la résolution déterminée qu'il executa d'arrester avec trois cent Arquebusiers toute la Cavalerie-legere de l'Empereur. Il découragea ce grand Prince d'assieger Marseille par la furieuse sortie qu'il fit sur luy dans le temps qu'il reconnoissoit la Place. Il sauva le bagage de l'Armée du Dauphin, à la levée du siege de Perpignan ; & l'on attribuoit à son infatigable conduite le bonheur de François Premier d'avoir ravitaillé Landrecy. Ces actions qui tenoient plus de la témerité que de la véritable valeur, n'avoient pas laissé de luy acquerir la reputation du meilleur Officier de l'Infanterie Françoise ; & le desir de retourner dans sa patrie, en y portant la Guerre, puisqu'il ne le pouvoit autrement, luy fit proposer au Conseil du Roy la conqueste de l'Isle de Corse, tellement facile, qu'elle y fut résoluë. Thermes eut la commission d'y mener les Troupes que la retraite des Imperiaux rendoit inutiles

en

en Toſcane ; & Sanpietro & le Duc de Somme furent ſes Marêchaux de Camp. La deſcente ſe fit à la Baſtie, qui fut ſurpriſe avec d'autant plus de facilité que les plus conſiderables Bourgeois s'eſtoient retirez dans la Citadelle ; mais ils n'y demeurerent que le reſte de la nuit : car les Vaiſſeaux de France s'en eſtant approchez à la faveur du calme, & la foudroyoient ſans relâche, intimiderent la Garniſon de ſorte, qu'elle capitula le lendemain. La Ville de Saint Florent ſe rendit enſuite ; & Thermes réſolu de la fortifier à cauſe de ſa ſcituation, ſe retrancha à Saint Pol par où ſeulement les Genois pouvoient incommoder ſes Travailleurs, pendant que Sanpietro avec un Corps détaché s'avançoit au dedans de l'Iſle, & animoit les Corſes à la revolte, par le pillage qu'il leur abandonna avec les biens des Genois qui ſe trouverent dans la Ville de Layaſſo. Les Turcs s'eſtoient attachez à Boniface qui eſtoit la plus forte Place de l'Iſle, & l'avoient trouvée ſi bien munie, qu'ils deſeſperoient de la forcer, aprés avoir eſté repouſſez au

1554.

Dans le Journal de l'expedition de Corſe.

1554. dernier assaut avec perte de six cens hommes, lors que Denas, Capitaine Provençal, qui se tenoit auprés de Dragut par l'ordre de Thermes, supplea par son éloquence au deffaut de vigueur qu'il remarquoit dans les Infideles. Il demanda à parler à un homme de sa connoissance qui estoit dans Boniface; & quelques-uns des principaux de la Ville s'estant trouvez presens à l'entretien, il leur representa si fortement qu'il n'y auroit point de quartier pour eux, s'ils tomboient entre les mains des Turcs, parce que les Infideles ne laisseroient point de venger la mort de leurs Compagnons, quelques articles qu'on les obligeast de signer, qu'ils envoyerent des Deputez à Thermes pour se rendre aux François. Dragut irrité de perdre sa proye; & n'osant neanmoins s'opposer ouvertement à la capitulation de Boniface, l'éluda par un artifice trop grossier pour un homme d'esprit tel qu'il estoit. Il attira un Janissaire, qui voyant une arquebuse extraordinairement belle entre les mains d'un Soldat de la Garnison, lors qu'elle sortoit, se mit en

devoir de l'arracher. Le Soldat qui 1554.
se faisoit un point d'honneur de conserver ses armes, ne pouvant garantir son arquebuse par une autre voye, la tourna contre le Janissaire, & luy en donna dans la teste. Il n'en falut pas davantage aux Turcs pour prétendre que l'accord avoit esté violé, ny pour tailler en pieces la Garnison, nonobstant les prieres & les reproches de Denas qui courut plusieurs fois risque d'estre tué, en voulant arrester ces furieux, qui ne s'estant mutinez que pour piller la Place, ne s'arresterent qu'aprés avoir accompli leur dessein. Dragut au lieu de faire des excuses à Thermes, sur ce qui venoit d'arriver, soûtint que c'estoit luy-même qui étoit l'offensé. Il publia pour le prouver que Denas avoit violé par imprudence, ou de mauvaise foy, l'alliance des François avec la Porte: Il prétendit que la faute de cet Officier François n'avoit pas esté suffisamment expiée par le sang de la Garnison & de la Bourgeoisie de Boniface; & il ne chercha point d'autre prétexte que celuy-la, pour abandonner les François au commen-

Dans la Relation de la prise de Boniface.

1554. cement de leur entreprise, en retournant à Constantinople.

La Republique de Genes informée du départ de ce Corsaire, reprit courage, & fit des efforts extraordinaires pour recouvrer l'Isle de Corse, avant que les François eussent achevé de s'en saisir par la réduction de Calvi, seule Place qui leur restoit à prendre. Ils remirent toute l'autorité entre les mains de Dorie, comme ils avoient accoûtumé de faire dans les temps les plus difficiles; & ce genereux vieillard ne refusa pas d'employer pour sa patrie les derniers momens d'une vie qui sembloit n'estre prolongée au delà du cours ordinaire, qu'afin qu'il eust le loisir d'affermir ses Concitoyens dans la liberté qu'il leur avoit procurée. Il engagea l'Empereur à l'assister de toutes ses forces, en luy representant que comme Gênes seroit obligée à la longue de recevoir la loy de quiconque seroit Maistre de l'Isle de Corse, aussi les Estats que l'Espagne possedoit en Italie ne demeureroient sous sa domination que jusqu'à ce qu'on l'eust privée de la commodité de Gênes.

L'Empereur qui n'estoit que trop persuadé de cette verité, luy permit de se servir de ses Gens de Guerre & de ses Vaisseaux; & Dorie après avoir choisi ce qu'il y avoit de meilleures Troupes en Sicile, à Naples & à Milan, les débarqua heureusement dans l'Isle de Corse, & mit le siege devant Saint Florent qu'il prit après une longue résistance, sans en avoir pû estre diverti, ny par la tempeste qui dissipa sa Flotte, ny par la saison de l'Hyver plus rigoureuse qu'à l'ordinaire, ny par les pluyes qui luy succederent, si grandes & si frequentes, que ses lignes de circonvalation estoient pleines d'eau, ny par l'obstination des Assiegez qui ne parlerent de se rendre qu'à l'extremité. Les difficultez de les secourir s'estoient tellement augmentées par la révolution qui survint en Angleterre à l'avantage des Imperiaux, que la France, obligée à tourner ses plus importantes pensées vers cette Isle, avoit presque négligé d'envoyer à Thermes le renfort dont il avoit besoin. 1554.

Le Duc de Nortombelland averti par les Medecins que le jeune Roy

1554. Edoüard ſon pupille mourroit bien-toſt, s'eſtoit imaginé qu'il luy ſeroit facile de mettre la Couronne dans ſa maiſon, en faiſant épouſer à ſon fils la petite fille de la Ducheſſe de Suffolck, ſœur puînée de Henry Huit pere d'Edoüard Six, ſous pretexte que Marie & Eliſabeth filles de ce Prince eſtoient incapables de ſucceder à la Couronne: Marie pour eſtre née d'un Mariage que le Parlement d'Angleterre avoit déclaré inceſtueux; & Eliſabeth, pour eſtre ſortie d'une femme qui avoit eu la teſte tranchée pour cauſe d'adultere; & que la ſœur aînée du même Henry avoit eſté mariée hors du Royaume. Edoüard preſt d'expirer, avoit fait un Teſtament tel qu'il avoit plû au Duc de Nortombelland de luy ſuggerer; c'eſt à dire qu'il avoit exclu ſes deux ſœurs & ſa tante aînée de ſa ſucceſſion. Mais ſa derniere volonté avoit paru trop injuſte pour eſtre executée; & la Princeſſe Marie ſe mit, contre toute eſperance, en poſſeſſion de la Couronne, que ſa naiſſance luy avoit acquiſe. La France ne réüſſit pas dans le party qu'elle prit dans cette délicate conjon-

Ribadeneira dans le Schiſme d'Angleterre.

ćture ; & le Conneſtable de Montmo- 1554.
rency fut blâmé d'avoir attiré ſur ſon Maiſtre les inconveniens qui vinrent de cette révolution. Mais il faut avoüer à ſa décharge qu'il fut en cela malheureux, ſans eſtre coupable, & qu'il ne ſe trompa qu'en ſuivant les voyes de la prudence ordinaire. Le Roy Henry Second ſon Maiſtre eſtoit redevable au Duc de Nortombelland de la reſtitution de Boulogne ; & l'on ſçavoit que cet Anglois avoit levé les obſtacles que la plûpart des autres Seigneurs de ſa Nation apportoient à l'execution du Traité fait pour la rendre, fondées ſur ce que la minorité de leur Roy n'eſtoit pas un temps commode pour remettre aux François une ſi importante Place. Cette raiſon de reconnoiſſance eſtoit fortifiée par une raiſon d'intereſt, qui ſembloit perſuader que le Duc de Nortombelland maintiendroit infailliblement ſa belle-fille ſur le Trône, où ſes intrigues l'avoient élevée. Car Laval Bois-Daufin, Ambaſſadeur de France en Angleterre, écrivoit au Conneſtable de Montmorency, qu'il eſtoit le Maiſtre de toutes

1554. les Places de ce Royaume : Qu'il s'estoit emparé du Thrésor Royal : Que ses creatures commandoient la Flotte ; & que ceux qui tenoient les plus considerables Places de l'Estat, estoient d'autant plus obligez d'appuyer la derniere volonté d'Edoüard Six, qu'ils estoient assurez de les perdre en cas qu'elle fust violée.

Ce Connestable estoit donc apparemment excusable d'avoir écrit à Bois-Daufin, de favoriser les desseins de Nortombelland, & d'employer tout le crédit du Roy ; pour rendre efficace le Testament d'Edoüard. Cependant cette fausse démarche fut la premiere & la principale cause de l'Alliance entre l'Espagne & l'Angleterre. Nortombelland celoit la mort de son pupille, à dessein de se saisir de la Princesse Marie, qui estoit la plus forte & la plus interressée de ses parties. Il avoit envoyé des Troupes pour l'arrester dans la Province d'Excestre, qui luy avoit esté donnée pour retraite ; & la Flotte d'Angleterre s'estoit avancée en mesme temps entre Douvre & Calais, pour empêcher la mesme Princesse de

passer

passer en France, si elle se mettoit en 1554.
devoir d'y chercher un azile ; mais il
fut impossible de prevenir la diligence
du Secretaire Pitre, qui n'eut pas plûtost
vû fermer les yeux au jeune Roy,
qu'il courut en poste avertir Marie de
la succession qui luy estoit échûë, &
des embûches qu'on luy tendoit. Il
arriva chez cette Princesse à l'entrée
de la nuit : Il la fit résoudre de monter
incontinent à cheval : Il la conduisit
dans la Province de Norfolc, & il
l'y fit reconnoistre en qualité de Reine
par la Noblesse du Pays qu'il avoit
pratiqué long-temps auparavant. Cette
Noblesse promit d'armer, en sa faveur,
quinze mil hommes, à condition
que Marie s'obligeroit de vive
voix, & par écrit à deux choses : l'une
de n'épouser aucun Estranger, de quelque
qualité qu'il fust ; l'autre de laisser
la Religion d'Angleterre en l'estat
qu'elle estoit. Marie avoit beaucoup
d'aversion pour le premier de ces engagemens,
comme il parut peu de
temps aprés ; & d'ailleurs elle estoit
persuadée que le second estoit contraire
à sa conscience : cependant soit qu'elle

1554. le estimast assez la Couronne pour l'acheter par un parjure, ou que les Catholiques qui s'estoient rangez auprês d'elle, eussent levé tous les scrupules qu'elle pouvoit avoir sur une si rare matiere, elle accorda à la Noblesse d'Angleterre ce qu'elle demandoit : Elle se fit ainsi conduire à Londres, où elle entra comme en triomphe. Les trois premiers mois de son Régne furent tragiques, puisqu'elle ne pardonna à personne de ceux qui avoient voulu l'empêcher de monter sur le Thrône; mais elle s'abandonna depuis à de plus douces pensées, sous couleur d'avoir soin d'elle-mesme. Ses Amis & ses Domestiques l'excitoient à se marier; & son inclination estoit assez conforme au desir des uns & des autres : mais il y avoit des raisons pour l'en détourner, si puissantes qu'elle auroit infailliblement achevé sa vie dans la continence qui luy estoit devenuë comme nécessaire, si elle les eust pénétrées dans toute leur étenduë. Elle estoit âgée de quarante & un an; & elle n'avoit point de beauté pour suppléer à ce défaut. Sa conversation estoit

languissante ; & les trente-cinq années 1554.
de sa vie qu'elle avoit passé dans l'affliction, luy avoient ôté tout ce qu'elle auroit pû avoir de charmant dans l'esprit. Il n'y avoit donc pas d'apparence qu'elle fust autrement considerée par celuy qui l'épouseroit, qu'à cause de sa dignité, ny qu'elle en fust bien traitée, si elle ne se déterminoit à partager la Royauté avec luy. Si elle se resolvoit à un si délicat & si difficile partage, son mary ne manqueroit pas de la dépoüiller, dans la suite du temps, de la portion qu'elle se seroit réservée ; & si elle ne luy donnoit que la moitié de son lit, elle le rendroit si méprisable aux Anglois, qu'il seroit contraint de se bannir du pays, pour ne pas supporter les injures qu'il y recevroit, si le dépit ne le portoit à de plus dangereuses extrémitez. De plus si elle choisissoit un Anglois, outre la honte de se soûmettre à un de ses sujets, elle irriteroit encore tous ceux qu'elle auroit exclus de l'esperance de la posseder ; & elle se prépareroit ainsi plus d'affaires qu'elle n'en pourroit vuider durant son regne. Si elle pré-

1554. feroit un Etranger aux plus grands Seigneurs d'Angleterre, elle contreviendroit à la promesse sur laquelle on l'avoit élevée au Thrône ; & elle fourniroit à la Nation Angloise, qui estoit en ce point plus délicate que toutes les autres de l'Europe, le sujet & le prétexte tout ensemble de rentrer, quand il luy plairoit, dans les sanglantes divisions qui l'avoient si souvent agitée. Mais outre l'ennemy secret que la Reine avoit à combattre dans le fond de son cœur, elle ne s'estoit pas maintenuë au dehors dans toute l'indifférence qui luy auroit esté nécessaire pour garder sa Virginité jusqu'au tombeau ; car encore qu'elle n'eust de l'amour pour aucun en particulier, elle avoit neanmoins une liaison d'amitié avec l'Empereur son cousin germain, qui ne luy permettoit pas de suivre ses veritables interests. La seule nécessité avoit d'abord formé cette liaison, lors que Marie s'estoit vûë abandonnée de tout le monde aprês le divorce de son pere avec sa mere ; & l'interest de la Religion qui s'y estoit depuis mêlé, l'avoit beaucoup accruë. L'Empereur, sous

prétexte d'insinuer dans la maison de 1554.
sa cousine des personnes zelées pour la Foy Catholique, y avoit subtilement introduit des gens dévoüez à l'agrandissement de sa Maison, qui ne parlant à leur Maistresse que de la haine des Princes de la Maison d'Autriche pour les Hérétiques, l'avoient persuadée que le capital de la Religion Catholique consistoit en ce point. De ce nombre estoit un Italien, nommé Jean Michéli, personnage artificieux & caché, qui de peur d'estre découvert, & de passer pour ce qu'il estoit en effet, c'est à dire pour un Emissaire de l'Empereur, ne paroissoit en Angleterre qu'en qualité d'Agent du Duc de Savoye. Il eut, sous ce titre, l'occasion de féliciter la Reine sur son avenement à la Couronne, & d'obtenir ensuite deux Audiances secrettes, dans lesquelles il luy persuada d'épouser le Prince d'Espagne par autant de considerations. La premiere estoit, qu'il luy seroit impossible de rétablir la Religion Catholique en Angleterre, autrement que par cette Alliance, les Hérétiques y estant assez puissans pour

1554. résister, & pour entretenir la guerre civile, si la crainte d'attirer sur leurs bras les mesmes forces qui venoient d'accabler leurs freres en Alemagne, ne les retenoit. La seconde, que les mesmes François qu'elle avoit vûs appuyer le party de ses rebelles, & reconnoistre Jeanne de Suffolc pour Reine d'Angleterre, continuëroient de proteger les mécontens Anglois, & de les rendre irréconciliables avec leur Souveraine, en leur accordant un azyle en Ecosse, d'où il arriveroit que les troubles ne cesseroient jamais en Angleterre; & que la Reine n'auroit pas plûtost découvert une Conspiration, qu'il s'en formeroit une autre contre son Régne, si elle ne se faisoit également respecter de ses Sujets & de ses voisins, en entrant dans une communauté d'interests avec la Maison d'Autriche. Ces raisons n'estoient pas sans replique; & l'Ambassadeur de France Bois-Dauphin, leur auroit aisément répondu, si la Reine, irritée de l'opposition qu'il luy avoit faite, n'eust pressé le Roy son Maistre de le rappeller.

Le Sieur Antoine de Noailles, qu'on 1554.
mit en sa place, n'estoit ni moins adroit que luy, ni moins capable de desabuser la Reine : mais dans le temps qui s'écoula entre le rapel de Bois-Dauphin & l'arrivée de Noailles à Londres le feint Ministre de Savoye Micheli, avança de sorte sa Négociation, qu'il fut impossible ensuite de la traverser : vû principalement que l'Empereur n'oublia rien de ce qui servoit à prévenir les autres obstacles, & à écarter les Princes de l'Europe qui pourroient prétendre aussi-bien que son fils à l'Alliance d'Angleterre. Il commença par son Neveu, l'Archiduc Charles dernier fils du Roy des Romains ; & il promit de l'investir du Duché de Milan, en le mariant avec l'Infante de Portugal. Il leurra le Duc de Savoye son autre Neveu de l'investiture du mesme Duché, sans autre condition que d'épouser la Doüairiere de Lorraine : & il suspendit tous les offices que l'Ambassadeur de Venise en Angleterre auroit faits contre luy, en assurant cette République, qu'il estoit resolu de se deffaire du Duché de Milan en faveur du

Dans l'Ambassade de Selve à Venise.

1554. Duc de Savoye, ou de l'Archiduc Charles, & en remettant au choix du Senat, lequel de ces deux Princes il aimeroit le mieux pour son voisin. Il n'y eut que le Pape Paul IV. qui ne se trouva pas d'humeur à prendre le change qu'on luy vouloit donner. Il prévoyoit la sujettion dont tous les Chrétiens estoient menacez, si l'Espagne ajoûtoit à ses Couronnes celles d'Angleterre & d'Irlande; & que l'Angleterre au contraire recouvreroit son ancien éclat, en exterminant l'Hérefie, si la Reine Marie épousoit le Cardinal Polus, Prince de son Sang, Fils d'une Sœur de Henry Huit, & si parfait en toute maniere, que sa naissance estoit la moindre de ses admirables qualitez. Sur ce principe Sa Sainteté persuada à ce Cardinal d'aspirer aux Nôces de sa cousine, & l'envoya pour ce sujet en Angleterre. Mais afin que les Espagnols ne pénétrassent pas le veritable sujet de son voyage, & ne se missent point en devoir de le traverser; on le couvrit d'une Legation vers l'Empereur & le Roy de France, à dessein de les reconcilier; & le Cardi-

nal Polus en reçut l'ordre & le pouvoir en plein Consistoire. Il alla droit à l'Empereur : mais en traversant le Palatinat, il reconnut que son dessein estoit éventé, parce que Diegue de Mendose l'y vint trouver de la part de Sa Majesté Imperiale, & le contraignit de le suivre à Dilinguen, Ville sur le Danube, & d'y demeurer jusques à ce que le Mariage du Prince d'Espagne avec la Reine d'Angleterre fust achevé. Cette violence si manifeste contre le droit des gens, fut dissimulée, parce que ceux qu'elle touchoit n'estoient pas en estat de s'en ressentir; & le feint Agent de Savoye ne trouvant personne qui le contredist à la Cour d'Angleterre, disposa la Reine à parler aux Anglois de l'Alliance qu'elle avoit résoluë. Il y avoit apparence qu'ils n'y consentiroient jamais; & qu'ils sommeroient leur Souveraine de garder son serment; mais on les intimida par une voye, qui toute grossiere qu'elle estoit, ne laissa pas d'estre efficace. On leur representa que l'Empereur estoit dans une necessité indispensable d'abandonner les Païs- 1554.

1554. bas aux François, à moins que l'Angleterre ne luy facilitast les moyens de les conserver, parce qu'il ne pourroit plus desormais équiper une Flotte sur la mer Oceane capable de resister à celles de France & d'Ecosse. On ajoûta que les dehors de l'Angleterre étant ainsi fermez, elle seroit bien-tost réduite à se mettre sous la domination des mêmes François, qu'elle avoit regentez durant tant de siecles, ou à demeurer privée des commoditez qu'elle tiroit de sa situation avantageuse au milieu de la mer, puisque toute sorte de commerce luy seroit alors interdit, à cause que celuy dont elle se mêloit ne s'étendoit pas encore plus loin que l'Ecosse & la Flandre. L'impression que reçurent les Anglois de cette terreur panique fut d'autant plus violente, que la plus insupportable des révolutions humaines, est celle qui contraint d'obéir à ceux que l'on a commandez. Le dépit la honte, le mépris & la jalousie rallumerent la haine qui n'étoit pas encore éteinte dans le cœur des Anglois contre les François; & la Reine d'Angleterre fit agréer à ses Su-

jets, que le Prince d'Eſpagne envoyaſt une magnifique Ambaſſade pour la demander en mariage. Le Comte d'Egmont en fut Chef; & la ſeule inſtruction qu'on luy donna, fut de ſigner aveuglement tous les articles qu'on luy preſenteroit, pourvû que l'execution en puſt eſtre differée juſqu'aprês les Nôces: c'eſt à dire, que l'Eſpagne vouloit en toute maniere établir ſon autorité ſur les Anglois, & qu'enſuite elle examineroit à loiſir ce qu'elle leur auroit promis. Ainſi le Comte d'Egmont accorda que le Prince d'Eſpagne ne ſe mêleroit point du Gouvernement d'Angleterre: Que les Charges & les Benefices demeureroient aux Anglois: Que ces peuples n'entreroient en aucune rupture à ſa conſideration, avec qui que ce fuſt: Que bien loin de tirer de l'argent du Royaume de ſa femme, il y feroit paſſer tous les ans de notables ſommes d'or & d'argent; & que les enfans qui naîtroient de ce Mariage, ſuccederoient à leur Pere aux dix-ſept Provinces des Païs-bas, à l'excluſion du fils du premier lit, & nonobſtant ſon droit d'aîneſſe. Le 1554.

1554. seul article secret du même Traité, regardoit la France, & portoit en terme exprés, qu'encore que les Anglois n'entrassent en aucune rupture avec elle, l'Empereur & le Prince son fils ne laisseroient pas de continuer la Guerre, jusqu'à ce qu'ils eussent conquis la Normandie & la Guyenne, & que ces deux Provinces seroient incontinent aprés réünies à l'Angleterre. Il sembloit que le Roy de France, aprés la conclusion d'une Alliance si préjudiciable, qu'il ne s'estoit pas mis assez-tost en devoir d'empêcher, dust perdre courage, & se relâcher en quelque point pour obtenir la paix que le Cardinal Polus, ne pouvant passer en Angleterre, négocioit avec ardeur; ou du moins que Sa Majesté ne doutant point d'avoir bien-tost sur les bras presque toutes les forces de l'Europe, se mettroit seulement sur la deffensive, & attendroit à faire des actes d'hostilité qu'elle fust attaquée. Cependant elle se mit la premiere en campagne; & l'on ne verra guéres dans l'Histoire de conduite plus hardie que celle-là. Le Cardinal de Lor-

Dans le second Contrat de Mariage de Philippe Second.

taine fit trouver de l'argent au Roy par la multiplication des Greffes & des Officiers du Domaine ; & le Connestable pour tenir en échec les Imperiaux dans les Païs-bas ; détacha deux Brigades de son Armée : l'une sous le Prince de la Roche-sur-Yon, entra dans le Païs d'Artois ; & l'autre sous le Duc de Nevers, feignit de vouloir penetrer par le Liege dans le Brabant. Le gros alla droit à Mariembourg, où il y avoit peu de Troupes ; parce qu'on ne croyoit pas qu'elle dust soûtenir le premier effort des armes Françoises. Le Marêchal de Saint André l'investit si promptement avec quatre cent Lances, & sept cent Chevaux-Legers, que le Colonnel Espagnol Julien Romero, commandé pour s'y jetter avec des Soldats choisis, en trouva les avenuës fermées, & fut obligé de s'en retourner sans avoir pu introduire un seul homme dans cette Place. Elle ne tint ainsi que trois jours ; & le Connestable ne permit à la Garnison de sortir qu'avec le bâton blanc, & à condition de laisser tous les Officiers en prison. Le Roy joignit son Armée 1554

1554. immediatement aprés la conqueſte de Mariembourg, & la mena entre les Villes de Bovines & de Dinan, qui n'avoient pas laiſſé de recevoir les Imperiaux, quoy qu'elles fuſſent de l'Evêché de Liege, & que la neutralité eût eſté accordée à ce Dioceſe. Bovines fut emportée d'aſſaut; & Dinan répondit à la ſommation de ſe rendre, en des termes ſi injurieux contre la perſonne du Roy, qu'on ne penſa plus qu'à l'en punir. L'Artillerie des Aſſiegeans y fit une bréche, que la Bourgeoiſie deffendit juſqu'à l'extremité: les plus braves des Avanturiers François y furent bleſſez, & les autres ſe rebuterent. L'Amiral de Châtillon exerçoit toûjours la Charge de Colonnel de l'Infanterie Françoiſe, en attendant qu'il plust à l'Empereur de mettre à rançon d'Andelot ſon frere; & c'eſtoit par ſes ordres que l'aſſaut avoit commencé. Le dépit de voir lâcher le pied à ſes Troupes, le porta juſques ſur la bréche, ſans eſtre ſuivi que de Montpeſat qui planta deſſus le drapeau qu'il avoit arraché à un Porte-Enſeigne des Ennemis. Les Aſſiegez

ne tirerent point sur ces deux Chefs, quoy qu'ils les entendissent exhorter leurs Soldats à les imiter; & cette moderation fut depuis attribuée aux Bourgeois, qui craignant d'estre emportez, avoient déja fait sortir des Deputez qui obtinrent seulement qu'on sauveroit la vie aux personnes; & que les maisons ne seroient point brûlées. Duras & Bœce-Pardaillan entrerent dans Dinan avec leurs Compagnies, pour faire executer ces deux articles; & les Alemands de l'Armée Françoise s'imaginant que ces deux Capitaines alloient profiter seuls du pillage, les prévinrent en entrant par la bréche, & passerent tous les Assiegez au fil de l'épée. 1554.

Dans la Relation du Siege de Dinant.

Floyon qui commandoit dans le Château de Dinan y avoit introduit Hamer avec sa Compagnie d'Alemands, & depuis Julien Romero s'y estoit réfugié avec les Troupes qu'il n'avoit pû jetter dans Mariembourg. Floyon & Hamer accepterent le party que le Connestable leur offrit, de sortir avec l'épée & le poignard seulement: mais Romero s'imagina qu'il obtiendroit par son éloquence quelque chose de plus.

1554. Il demanda la permission d'aller trouvêr le Connestable, & elle luy fut accordée, parce qu'il estoit connu de l'Armée Françoise, pour s'estre battu en duël devant le Roy François Premier à Fontainebleau., & pour avoir eu l'avantage sur son ennemy dans les formes qui estoient alors en usage parmi les Chevaliers reçus à vuider leurs querelles dans les Cours Etrangeres. Il exagera la valeur des Espagnols, & il prétendit qu'en cette consideration, il luy devoit estre permis de sortir tambour battant & enseignes déployées. Il ajoûta même la flatterie à la vanité; & comme il sçavoit que le foible du Connestable estoit d'aimer à estre loüé sur l'exercice de sa Charge, il luy dit, en plusieurs façons, qu'il estoit le plus grand personnage à qui les Rois de France eussent jamais confié leur épée. On ne sçait si le Connestable n'estoit point alors assez bien disposé pour recevoir de l'encens, ou s'il se rebuta de la maniere trop grossiere dont on le luy donnoit : mais il repartit à Romero, qu'il s'étonnoit de le voir si peu instruit de la discipline militaire, que

que d'ignorer les capitulations qui s'ac- 1554.
cordoient à ceux dont l'obstination avoit esté excessive dans une Place non tenable. Romero ne manqua pas de repliquer ; & le Connestable ayant remarqué qu'il s'échauffoit à soûtenir sa proposition, contre des Capitaines François presens à l'entreveuë, qui s'estoient mêlez dans la conversation, il le laissa débattre à son aise, & fit avertir les Espagnols demeurez dans la Citadelle, que le même Romero n'ayant pû obtenir la grace qu'il demandoit pour tous, mais seulement pour soy, & pour ceux qui l'avoient accompagné dans le Camp des François, il n'avoit osé rentrer dans la Citadelle, & s'estoit fait escorter avec eux jusqu'à Namur. Ce mensonge n'estoit pas beaucoup vray-semblable ; mais l'autorité de Bourdillon & de Rabaudange qui le débitoient, suffit pour le persuader aux Soldats de Romero. Ils crurent que leur Chef les avoit abandonnez, & capitulerent sans luy. Les articles luy en furent apportez, lors qu'il commençoit à s'enroüer, à force de contester ; & la honte d'a-

1554. voir esté pris pour dupe, ne rallentit rien de sa fierté. Il demanda de rentrer avec sa suite dans la Citadelle, & le Conneſtable repartit que la choſe eſtoit juſte, mais qu'il aviſaſt bien ſi elle luy ſeroit commode; car s'il eſtoit pris luy huitiéme ou dixiéme ſeulement dans une Place de conſéquence, comme eſtoit la Citadelle de Dinan; les Loix de la bonne Guerre qu'il ſçavoit ſi peu, ordonnoient qu'il fuſt irremiſſiblement pendu. La conſtance de Romero ne fut point à l'épreuve de ce dernier mot; & la terreur dont il fut ſaiſi, abattit tout d'un coup ce qui luy reſtoit d'éloquence & de fierté. Il conſentit de demeurer priſonnier de Guerre, & il reçut des fers au lieu des enſeignes déployées qu'il demandoit à contre-temps. L'impoſſibilité de garder Bovines & Dinan les fit raſer; & l'Armée Françoiſe marcha pour entrer par la Province de Namur dans le Duché de Brabant. Celle de l'Empereur eſtoit réduite à quinze mil hommes; & les levées qu'on faiſoit de toutes pars, à deſſein de la renforcer, n'eſtant point encore

arrivées ; ce Prince qui estoit à Bruxelles, délibera, s'il en sortiroit, pour se refugier à Anvers, & s'il quitteroit la Campagne à ses Ennemis. 1554.

Jean Baptiste Castaldo, qui venoit de commander les Armées du Roy des Romains en Hongrie, fut d'avis de ceder au torrent, & d'attendre que le manquement de vivres chassast les François des Païs-bas. Son opinion alloit estre suivie, si Ferrand Gonzague n'eust ouvert un avis contraire. L'Empereur ennuyé des plaintes qu'on luy faisoit de ce Gouverneur de Milan, l'avoit enfin déposé, sous pretexte de se vouloir servir de luy dans ses Conseils : & c'estoit la premiere question importante qu'on y avoit agitée depuis qu'il y estoit entré. Il soûtint contre Castaldo, qu'il y alloit de la gloire de Sa Majesté Imperiale de tourner visage à l'ennemy ; & qu'elle obscurciroit sa réputation, en faisant le moindre pas en arriere. Il ajoûta que la seule voye de sauver les Païs-bas consistoit à deffendre Namur ; & qu'encore que cette Place ne fust point assez fortifiée, il n'y avoit aucune ap-

Gosselin dans sa troisiéme partie.

1554. parence que les François la prissent ; si l'Armée Imperiale campoit sous son Artillerie : Qu'ils n'oseroient l'attaquer, s'ils voyoient ainsi l'Ennemy posté ; & qu'ils changeroient par consequent le dessein qu ils avoient formé d'entrer dans le Brabant, en celuy de se jetter dans le Hainault : Qu'en ce cas l'Armée Imperiale pourroit marcher seurement à côté des Ennemis, en mettant une Riviere entre-deux, & conduire les secours necessaires dans les Places qui seroient menacées d'insulte, pendant qu'elle recevroit tous les jours de nouvelles Troupes ; & que devenant enfin aussi forte que la Françoise, elle la réduiroit, à son tour, aux mesmes inconveniens, dont elle estoit incommodée. Castaldo repliqua avec des termes, dont l'aigreur auroit donné occasion à une querelle, si l'Empereur ne se fust hautement déclaré pour le sentiment de Gonzague ; & n'eust protesté qu'il vouloit aller à Namur, pour en rassurer la Bourgeoisie par sa présence. Sa hardiesse luy réüssit ; & le Roy Henry II. ne s'attendant pas de l'y forcer, entra dans le Hainault,

comme Gonzague l'avoit préveu. Il 1554.
déchargea sa colere sur Bins, Maison de plaisance de la Reine de Hongrie, qui fut brûlée ; & le sujet en fut expliqué par ces mots gravez sur un poteau : *Folle Reine, souviens-toy de Folembray*. Ce Château estoit les délices de François Premier, où elle avoit commandé de mettre le feu ; & le Comte de Rœux executeur de ce cruel ordre, eut ensuitte sujet de s'en repentir par l'embrasement du lieu dont il portoit le nom. Les pluyes continuelles, qui tomberent depuis, embarrasserent de sorte la marche des François, qu'ils ne purent rien executer de considerable ; & l'Armée Imperiale s'estant cependant acruë jusqu'au nombre de trente mil hommes, cottoya de plus près celle des ennemis. Les deux Camps se trouverent en présence l'un de l'autre auprès du Quesnoy, dans une conjoncture si desavantageuse aux François, qu'ils auroient infailliblement esté défaits, si les Imperiaux eussent sçu vaincre. L'Avantgarde Françoise commandée par le Duc de Guise, & la Bataille où estoit le Roy Henry Second & son Connestable

1554. marchoient éloignées de leur Arriere-garde, qui ne se trouvoit alors composée que de mille Lances, d'autant de Chevaux-legers, & de deux Régimens d'Infanterie. Le Marêchal de Saint André qui la conduisoit, luy faisoit traverser une vallée coupée par un défilé, & par un ruisseau; lors que l'épais broüillard qu'il faisoit ce jour là s'estant dissipé sur le midy, l'Armée Imperiale parut si proche, qu'il étoit apparemment impossible d'éviter le Combat. Tout autre Officier Général moins né pour la Guerre que le Marêchal de S. André, auroit perdu le jugement dans une telle surprise. Il voyoit le Duc de Savoye à la tête de six mil Chevaux, qui poussoit déja la Cavalèrie-légere des François. Et la partie estoit si mal-faite, que Saint André ne dèvoit apparemment penser qu'à la retraite, c'est à dire qu'à se faire tailler en pieces, à mesure que ses Troupes passeroient le défilé & le ruisseau. Il luy étoit inutile d'attendre du secours du Duc de Guise & du Connestable, puis qu'ils estoient trop éloignez pour le sauver d'un péril si

proche. Et quand l'Avant-garde & la Bataille fussent retournées sur leurs pas, elles auroient employé tant de temps à passer le défilé & le ruisseau, que les Imperiaux eussent eu plus de loisir qu'il ne leur en falloit pour défaire l'Arriere-garde ennemie. De plus si Saint André attendoit plus long-temps à s'engager dans le défilé, il se perdroit sans ressource; & s'il le passoit à la hâte, il donneroit de la frayeur aux siens, & de la hardiesse aux Imperiaux, qui les eussent poursuivis à toute bride, & mis en déroute, avec d'autant plus de facilité que le chemin estroit ne permettoit point d'y marcher autrement qu'à la file. L'unique expedient, pour éviter tous les embarras qu'on vient de representer, consistoit à tourner visage à l'Ennemy, & à feindre de vouloir combattre : de quoy Saint André s'acquita admirablement, en occupant de bonne-heure une petite éminence, qui ostoit aux Imperiaux, la vuë du défilé & du ruisseau : il y rangea ses gens en bataille dans une scituation, qui faisoit paroistre leur nombre beaucoup plus grand qu'il n'estoit

1554.

Dans la retraite du Quesnoy en 1554.

1554. en effet ; & il tint ainsi les Imperiaux en suspens, s'ils attaqueroient l'ennemy, ou s'ils se tiendroient seulement sur la défensive. Durant qu'ils déliberoient, Saint André détacha Frégose avec cinq cent Chevaux-legers, pour soûtenir ses Escarmoucheurs ; & il fit cependant défiler par derriere ses Troupes avec tant d'ordre & de secret, que les Imperiaux ne s'apperçurent jamais qu'il y eust aucune Place vuide, ou desemparée sur l'éminence : parce qu'à proportion que les uns abandonnoient le terrain, les autres l'occupoient, en s'élargissant, avec cette précaution néanmoins, que celles qui n'avoient point encore passé le ruisseau, s'en approchoient insensiblement ; & celles qui l'avoient passé, se rangeoient en bataille, sur le bord, vis à vis de leurs Compagnons : ce qui ostoit la connoissance de leur retraitte, parce que les Imperiaux qui ne voyoient, ny le défilé, ny le ruisseau, ne se doutoient point qu'ils changeassent de place. Le Duc d'Enguyen, le Prince de Condé, le Duc d'Aumale, le Marquis d'Elbeuf & le Grand Prieur de France, dernier frere

frere du Duc de Guise, les Ducs d'U- 1554.
sez & d'Anville se sauverent ainsi ; & Saint André les avoit déja suivis, lors que le Duc de Savoye reconnut son erreur. Il fit charger les Comtes de Sault & de la Suse, qui estoient seuls restez avec leurs compagnies dela le ruisseau ; mais Saint André avoit pourvu à leur seureté, en disposant sur le bord du mesme ruisseau le Capitaine Choiseul de Langues avec ses cinq cent Arquebusiers à cheval.

C'estoit l'homme de la meilleure mine pour un Soldat, que l'on eust vû depuis long-temps, & qui conduisoit le mieux ses gens. Ils estoient tous lestes, montez sur de bons courtaux, dont le moindre valoit plus de soixante écus. Ils portoient de grandes arquebuses à rouës, qui ne manquoient jamais, & ils marchoient toûjours avec la Cavalerie. La salve qu'ils firent aux Imperiaux les surprit de sorte qu'ils s'arrestérent, & donnerent ainsi le loisir aux Comtes de Sault & de la Suse de passer. Cet exploit fut également admiré des deux partis ; & Saint André n'en fut pas moins estimé, que

1554. s'il eust gagné une Bataille. Le Duc de Savoye & les autres Géneraux de l'Empereur furent blâmez de n'avoir pas sçu assez exactement la carte du lieu où ils estoient ; & de n'avoir eu ny d'assez bons yeux pour discerner le petit nombre de leurs ennemis, ny assez de jugement pour les charger à toute bride, sans s'amuser à de legeres escarmouches.

Dans les vies de Gonzagues & du Duc de Savoye.

Gosselin, Autheur de la vie de Gonzague, a mieux aimé passer cette action sous silence, que d'excuser foiblement son Heros : mais Tonso ne l'a pas imité à l'égard du Duc de Savoye : car il soûtient que Saint André s'estoit posté si avantageusement, qu'il estoit impossible de le forcer, avant que l'Armée Françoise fust venuë à son secours : ce qui auroit réduit les Impériaux à la nécessité d'un Combat géneral, qu'ils avoient ordre d'éviter, tant que l'Ennemy seroit dans leur Païs. Saint André fut reçu avec toutes les caresses, que méritoit un Favory, pour avoir osté par son adresse aux Imperiaux l'occasion d'une Victoire assurée, & tiré par sa prudence d'un péril évident tant

de braves hommes qu'il commandoit, 1554.
ſans en avoir perdu un ſeul, lors qu'ils n'eſperoient plus de ſe ſauver.

Le danger que l'Armée Françoiſe venoit d'éviter, ne fut pas neanmoins ſi grand, que celuy où le Conneſtable l'engagea peu de jours aprés. Il eſtoit allé inviter au combat les Imperiaux, poſtez dans la plaine de Cambray, qui le ſentant approcher, s'eſtoient mis ſous le canon de la Citadelle de cette Place. La paſſion qu'avoit le Roy determiner en une journée ſes differens avec l'Empereur, ne pouvoit eſtre plus grande; & le Conneſtable de Montmorency eſtoit un trop habile Courtiſan, pour ne rien déferer à l'inclination de ſon Maiſtre. Il réſolut d'obtenir, par voye de diverſion, ce qu'on luy refuſoit directement, & de mettre le ſiege devant une Place ſi conſiderable, que l'Empereur fuſt contraint de recevoir un ſenſible affront, en ſouffrant qu'elle ſe perdiſt à ſa veuë, ou de hazarder la bataille pour la ſauver. Il n'y avoit point alors en Artois de fortifications plus régulieres que celles de Renty, parce que les Ingenieurs

1554. Flamands s'estoient plûs à perfectionner, par leur art, l'avantageuse situation de ce lieu. C'estoit un Château bâti dans le fond d'un marais sur un ruisseau qui en remplissoit les fossez. On n'y pouvoit aborder que par la Forest-Guillaume; & comme il suffisoit de se saisir de cette Forest pour estre à couvert de toute insulte, il ne falloit aussi qu'en estre chassé pour demeurer à la discretion de celuy qui en seroit le Maistre. On ne sçait si le Connestable ignoroit cette particularité, ou s'il n'y avoit pas fait toute la réflexion qu'elle méritoit: mais il est certain qu'il ne laissa pas d'assieger Renty; & qu'il n'apporta point d'autre précaution, que de se retrancher avantageusement, & de jetter trois cent Mousquetaires, & autant de Piquiers, dans la Forest-Guillaume. L'Empereur averti du siége de Renty, s'engagea d'autant plus volontiers à le faire lever, que son Armée estoit déja presque aussi forte que celle des François. Il s'avança jusqu'au Château de la Marche, d'où il n'y avoit qu'à faire demi-lieuë pour attaquer les lignes du Connestable. Le

signal qu'il donna de sa venuë aux 1554.
Assiegez, les encouragea à se mieux deffendre ; & Gonzague aprés avoir reconnu le terrain, assura l'Empereur que la Providence luy présenteroit encore une fois l'occasion d'une victoire plus signalée que n'avoit esté celle de Pavie, puisqu'il ne tiendroit qu'à luy de réduire à sa discretion le Roy Henry Second & toute son Armée, sans rien hazarder. Il ajoûta qu'il ne falloit, pour exécuter une si glorieuse entreprise, que s'emparer de la Forest-Guillaume, & la bien garder. Car outre qu'elle estoit sur une éminence, d'où l'artillerie pouvoit battre dans les lignes du Connestable, l'Armée Françoise se trouveroit prise comme dans un filet, entre le marais qu'elle avoit à l'Orient : la Montagne à l'Occident : l'Armée Imperiale au Midy : & la Forest-Guillaume au Septentrion. Cette conjoncture paroissoit si belle que personne ne contredit l'avis de Gonzague dans le Conseil de Guerre ; & tous les Officiers qui y furent appellez, se contenterent d'admirer l'aveuglement du Connestable de Montmorency de s'estre

1554. ſi mal logé, nonobſtant ſa longue experience dans l'Art-militaire. Ainſi l'ordre fut donné à deux mil Eſpagnols de ſe ſaiſir de la Foreſt-Guillaume, & de s'y retrancher. On leur deffendit d'en ſortir, quelque occaſion qui ſe préſentaſt de faire un plus grand progrês; & on les avertit que la victoire dépendoit uniquement de leur immobilité. Les efforts de l'Armée Françoiſe devant Renty, eſtoient alors partagez de ſorte, que le Conneſtable, avec la bataille & l'arriere-garde, travailloit à forcer Renty; & le Duc de Guiſe avec l'avant-garde, s'eſtoit chargé d'obſerver les Ennemis, & de conſerver la Foreſt-Guillaume. L'arquebuſerie qu'il y avoit logée, s'eſtoit miſe en embûche; & ne tira qu'aprês que les Eſpagnols ſe furent inſenſiblement engagez entre le lieu où elle eſtoit, & deux Régimens François de Corſelets que les Capitaines Boiſſeron & Valeron commandoient. La ſalve de l'Arquebuſerie Françoiſe fut ſi rude, qu'elle contraignit les Eſpagnols de ſe retirer; & la ſeconde attaque qu'ils livrerent deux heures aprês à l'Infanterie Fran-

çoise, ne leur fut pas plus avantageuse. Gonzague ne jugea pas à propos de faire un troisiéme effort, sans estre presque asseuré de reüssir : il s'avança luymesme au point du jour, qui estoit le treize d'Aoust mil cinq cent cinquante-quatre, avec quatre mil hommes de pied choisis ; deux mil Lances, toute la Cavalerie-Legere de l'Empereur & sept canons. Le broüillard estoit si épais, que les premiers rangs des Imperiaux ne furent découverts que lors qu'ils n'estoient qu'à deux cent pas des François. Ceux qui gardoient la Forest, soûtinrent vigoureusement la premiere charge; mais ils plierent à la seconde, & se retirerent vers le Duc de Guise, sans perdre neanmoins leurs rangs. Il entra deux mil Espagnols dans la Forest-Guillaume, & ils la garderent quatre heures, sans y estre attaquez. Mais les nüages s'estant dissipez sur les dix heures, le Duc de Guise aperçut qu'il alloit avoir sur les bras toutes les forces Imperiales ; & que le Duc de Savoye marchoit avec le reste de la Cavalerie pour soûtenir Gonzague, suivi des Troupes Flamandes,

1554.

Dans la Relation de la Bataille de Renty.

1554. commandées par le Comte de Nassau ; de dix mil hommes Alemands de Martin de Rossen, Marêchal de Gueldres ; & de deux mil Reitres du Comte de Vulenfurt, qui s'estoient vantez de passer sur le ventre à toute la Gendarmerie Françoise. Comme la plûpart des batailles se perdent par la faute des Generaux qui n'ont pas l'esprit assez dégagé pour prendre leur résolution sur le champ, elles se gagnent aussi presque toutes, lors que la grandeur & la nouveauté du peril ne surprennent & n'ébloüissent point assez les mesmes Generaux, pour les empêcher d'apercevoir l'unique expedient qui peut servir à l'éviter. Le Duc de Guise ne s'amusa point à considerer qu'il ne seroit point soûtenu ; & que les Imperiaux l'envelopperoient, & le tailleroient en pieces, s'ils connoissoient l'état de ses Troupes. Il ne pensa qu'à leur en oster la veuë, en les chargeant d'abord ; & la seule précaution dont il usa, fut d'envoyer quatre Cornettes de Cavalerie, & autant d'Enseignes d'Infanterie, pour tâcher d'attirer les Espagnols hors de la Forest-Guillaume.

Il avoit à sa droite ses Hommes d'Armes, precedez de quelques Cavaliers Ecossois : à sa gauche, la Cavalerie-Legere de son frere d'Aumale ; & au milieu, son Infanterie Françoise, Alemande & Suisse ; & les Espagnols le voyant marcher si peu accompagné, négligerent l'ordre qu'ils avoient reçu de Gonzague, & sortirent de la Forest-Guillaume. Le Duc de Guise commanda de les charger aux Chevaux-Legers du Duc de Nemours & des Comtes de la Rochefoucault, de Randan, de Piennes & de Curton. L'attaque fut rude ; & la Noblesse Françoise y fit au delà de ce qu'on devoit attendre de son courage. Cependant elle fut repoussez avec perte, parce qu'en allant aux Ennemis, elle avoit esté contrainte de passer par un chemin étroit & découvert, exposé aux arquebusades d'un Corps détaché d'Espagnols à costé de la Forest-Guillaume, qui luy tirant en flanc, avoient renversé beaucoup de Cavaliers. Le Duc de Guise aperçut d'où venoit cet inconvenient ; & commanda à l'Amiral de Châtillon de déloger ces Espagnols, avec son In- 1554.

1554. fanterie Françoiſe, qui n'eſtoit que de mil à douze cent Arquebuſiers & Corcelets. Châtillon mit auſſi-toſt pied à terre, prit la pique, & donna de telle force ſur les Ennemis, qu'il les défit, encore qu'ils fuſſent deux contre un. Le Duc de Guiſe fit alors ſigne à ſa Cavalerie-Legere de s'aller ranger en bataille derriere ſes Hommes d'Armes, & donna cependant avec eux, & ceux de Tavanes, du Grand' Prieur ſon frere, & du Prince de Ferrare ſon beau-frere ſur la Cavalerie-Legere des Imperiaux.

L'effet des Lances Françoiſes fut ſi grand, que les Reitres Imperiaux ouverts de toutes parts, ſe renverſerent ſur leur Infanterie, & l'obligerent à chercher la Foreſt-Guillaume, pour s'y remettre en ordonnance. Mais au lieu d'y trouver le corps qu'elle avoit laiſſé à l'entrée, elle rencontra Châtillon qui l'en avoit chaſſé. La ſalve qu'il luy fit, fut d'autant plus rude, que la confiance l'avoit diſpoſée à s'approcher trop de la Foreſt : elle s'en éloigna avec précipitation ; & les Vainqueurs la prenant en cet eſtat, la deffirent ſans

peine. Enſuite le Duc de Guiſe ramaſ- 1554.
ſa toute ſa Cavalerie pour reſiſter au Comte de Vulenfurt qui s'approchoit de luy avec ſes deux mil Reitres. Il eſſuya les décharges des premiers rangs, en avançant toûjours, & contraignit ainſi ce gros Eſcadron de reculer inſenſiblement. D'où il arriva que ceux qui avoient tiré leurs piſtolets, firent la caracole à leur ordinaire, & chercherent à ſe mettre au dos de l'Eſcadron pour recharger leurs piſtolets. Ils trouverent rempli le terrain que leur General avoit laiſſé vuider pour ce ſujet; parce que l'Eſcadron de leurs hommes d'armes en reculant l'avoit occupé; & comme ils n'oſoient ni demeurer à découvert, ni recharger en pleine campagne, de peur d'eſtre ſurpris en cet eſtat, ils entreprirent de ſe couler entre l'Eſcadron de leurs hommes d'armes; & les Troupes Flamandes de Naſſau préſuppoſant que celles-cy feroient une démarche en arriere pour leur donner paſſage. Mais au lieu de cela, elles ſe renverſerent ſur les Alemands du Maréchal de Gueldres. Les Reitres de Vulenfurt ne laiſſerent pas

1554. de se deffendre, quoy qu'ils ne fussent point soûtenus; & leur longue résistance, jointe à la lenteur du Connestable de Montmorency, empêcha la prise de l'Empereur, & l'entiere ruine de son Armée; parce que s'ils eussent plustost abandonné le terrain, ou si la bataille & l'Arriere-garde Françoise eussent secondé leur Avant-garde, au moment qu'elle commençoit à donner, les Valons de Nassau, & les Alemands du Marêchal de Gueldres n'auroient point eu le loisir de se rallier; & l'on s'y fust opposé de la même maniere que le Duc de Nevers avoit dissipé les Espagnols qui tâchoient de se réunir derriere la Forest-Guillaume. Mais soit que le Connestable n'eust pu tirer assez-tost de ses lignes, les Troupes qui devoient combattre, ou qu'il négligeast de ne servir que de second en une journée, dont le Duc de Guise, qui n'estoit que trop bien à son gré dans l'esprit du Roy, eust remporté la principale gloire; les Ennemis se mirent en estat de combattre, pendant que leurs Reitres s'opiniâtroient à se faire tailler en pieces; & la Cavalerie Françoise

après avoir achevé de les vaincre, fut 1554.
si lasse, que le Duc de Guise ne recevant aucun renfort, n'osa la mener contre les Valons, de crainte d'estre enveloppé par le Corps de reserve du Duc de Savoye, qui n'avoit pas voulu secourir Gonzague par jalousie, comme écrit Gosselin; ou pour ne s'engager pas mal à propos, comme soûtient Tonso, dans un péril évident de succomber avec toute l'Armée Imperiale, dont il estoit Lieutenant General, si le Connestable fust survenu.

Voila les principales particularitez qui rendirent si disproportionnée à son commencement la fin de la plus considerable bataille en apparence, que les Francois eussent jamais donnée, & qui fit depuis avoüer à Gonzague qu'ils n'avoient ni sçu, ni voulu vaincre, en exterminant tout à fait leurs Ennemis. Il passa la nuit dans le bois où il s'étoit engagé durant l'obscurité, au lieu de retourner au Camp Imperial; & il n'y courut non plus de risque que Granvelle, qui s'y estoit imprudemment jetté, pensant retourner à sa tente, tant les distractions sont fortes

1554. dans les plus grands esprits, lors qu'ils n'ont pas accoutumé de se trouver sur le Champ de Bataille. Les deux principales marques de la victoire, qui sont le champ & le canon demeurerent aux François, qui n'y perdirent que trois hommes de qualité, qui furent Curton, Amanzé & Des-Forges. Les Imperiaux laissèrent sur la place quinze cent hommes morts, deux mil prisonniers, dix-sept Enseignes d'Infanterie, & quatre Cornettes de Cavalerie. Tavanes Gentil-homme de Bourgogne, qui fut depuis Maréchal de France, eut la réputation d'avoir le mieux combattu; & le Roy le voyant retourner de la mêlée tout sanglant, l'embrassa, & s'arrachant le Collier qu'il portoit, le luy mit au cou.

Dans les Cómentaires de Tavanes.

Il arriva le soir au coucher du Roy, un incident qui coûta depuis la vie à plus de mil François pour chacun des ennemis qu'ils venoient de tuer: le Connestable n'y estoit pas présent, parce que la jalousie du Commandement l'avoit arresté dans le quartier le plus proche de l'Armée Imperiale, où il estoit allé aprés le combat. Mais

le Duc de Guise qui n'estoit pas possedé de la mesme passion, estoit allé rendre compte de sa conduite au Roy; & l'Amiral de Châtillon avoit cru s'y devoir trouver, pour empêcher qu'on n'y parlast desavantageusement du Connestable son oncle, & pour l'excuser autant qu'il pourroit. Le meilleur & le plus court moyen de parvenir à ces deux fins, consistoit à détourner ailleurs la conversation; mais l'Amiral parloit si peu, qu'il estoit le moins propre des Courtisans à tenir une grande assemblée suspenduë par les oreilles. Il auroit esté d'ailleurs bien difficile de s'opposer à la démangeaison qu'avoit un chacun de parler de la bataille; & Châtillon jugea plus à propos d'affoiblir, par des voyes indirectes, la gloire du Duc de Guise; non pas à la verité par envie, mais à dessein que la faute du Connestable en parût moindre: Il épuisa toute la force & la vivacité de son esprit, pour persuader que l'Armée Imperiale n'avoit pas esté si proche de sa deffaite, qu'on le disoit au Roy; & qu'encore que les trois Corps de la Françoise 1554.

1554. l'eussent attaquée au moment que les Reitres avoient commencé à plier ; elle n'auroit pas laissé de résister avec toute la vigueur dont elle estoit capable; puisque le desordre des Valons & de ceux de Gueldres n'avoit esté ni si grand ni si long qu'on le publioit. Mais il n'est point d'erreur si difficile à insinuer dans les esprits, que celle qui choque une verité dont les yeux viennent d'estre témoins ; & comme l'honneur qui vient du costé des Armes, est toûjours le plus chererement achepté, l'on en est aussi toûjours plus jaloux, sans comparaison, que toute autre chose. Non seulement l'Amiral ne fut écouté de personne; mais de plus il se décredita luy-même en parlant. Son amitié avec le Duc de Guise, qui s'estoit déja refroidie, pour les raisons que l'on a expliquées dans le premier Livre de cette Histoire, dégénera pour lors en une haine irréconciliable des deux côtez ; parce que comme il aperçut dans le mesme temps qu'il s'estoit trop déclaré contre le Duc de Guise, pour se ménager desormais à son égard ; aussi le Duc de Guise crut ne devoir plus garder

garder de mesures avec un amy qui 1554.
luy vouloit ravir en sa presence ce qu'il avoit de plus précieux. Il luy dit, en jurant, *ah ne m'ostez pas mon honneur;* l'Amiral luy répondit que ce n'estoit pas son dessein, & le Duc repliqua, *aussi ne sçauriez-vous.* Il y a de l'apparence que cette contestation auroit passé plus avant, si le Roy, qui d'une part estoit bien aise que l'on eust déffendu son Connestable à tort ou à droit; & de l'autre ne pouvoit desavoüer que le Duc de Guise n'eust raison, outre l'obligation toute fraîche qu'il luy avoit de la victoire, ne leur eust commandé de se taire & de s'embrasser. Ils le firent, mais seulement à l'exterieur; & pour ne se pas engager à contre-temps dans une querelle qui eust également traversé la fortune de l'un & de l'autre. Les Imperiaux passérent la nuit à se retrancher; & le Roy leur ayant le lendemain présenté la bataille, ils la refusérent. Le Connestable de Montmorency recommença à battre Renty, & l'Empereur craignant que la Place ne se perdist en sa présence, délibera s'il décamperoit.

1554. Caſtaldo Henriquez, & ſes autres Officiers Generaux luy conſeillerent d'approcher ſon Armée de quelque bonne Ville, en attendant qu'elle ſe fuſt raſſurée : mais Gonzague ſoûtint que la honte de reculer un pas en arriere ſeroit plus grande à l'Empereur, que celle de laiſſer prendre Renty à ſa vûë; parce que la déroute du jour précedent n'eſtoit conſiderable que par l'occaſion qu'on avoit perduë de deffaire toute l'Armée Françoiſe; ce qui ſeroit infailliblement arrivé, ſi l'Infanterie Eſpagnole n'euſt point ſorti de la Foreſt qu'on luy avoit donnée en garde : Que les François n'avoient point arraché d'Enſeignes aux Imperiaux, mais ſeulement ramaſſé celles qu'on avoit lâchement jettées aux pieds de leurs chevaux; mais qu'ils auroient ſujet de ſe vanter d'une entiere victoire, s'ils obligeoient un ſi grand Empereur à ſe retirer devant eux, puiſque dans la conjoncture préſente, l'avantage ſeroit attribué, par tous les Experts en l'art militaire, à celuy des deux partis qui décamperoit le dernier. L'Empereur fut ſi perſuadé de la force de ce raiſon-

Ce raiſonnement eſt parmi ceux de Gonzague.

nement, qu'il résolut d'attendre de 1554.
pied ferme le succez du Siege de Renty; & le Roy ne pouvant recouvrer les vivres dont son Armée avoit besoin; celle des Ennemis estant si proche, qu'elle en enlevoit tous les convois, crut pouvoir lever le siege sans infamie, aprês l'avantage que le Duc de Guise avoit remporté sur l'Armée Imperiale. Il envoya neanmoins avant que de partir, deffier l'Empereur, & luy déclarer qu'il l'attendroit le lendemain en bataille, durant quatre heures dans le mesme champ, où le Combat s'estoit donné. Il s'acquita de sa parole, & voulut commander l'Avant-garde de son Armée où estoit le Duc de Guise, laissant la bataille au Connestable, & l'Arriere-garde au Marêchal de Saint André; mais l'Empereur ne jugea pas à propos de sortir de ses retranchemens; & le Roy s'estant retiré du costé de Monstreüil, le reste de la Campagne se passa en de legeres courses de part & d'autre.

Le Cardinal de Lorraine qui avoit le soin des Finances, ne trouva point d'expedient plus commode, pour rem-

1554. plir le vuide du Trésor Royal, que de rendre Semestre le Parlement de Paris. Il en fit publier l'Edit : mais les difficultez qui se presenterent dans l'execution, le firent révoquer trois ans aprés. Il réüssit mieux dans la création d'un nouveau Parlement en Bretagne : & dans un emprunt sur la Guyenne ; & sur les autres Provinces privilegiées, pour les exempter de la Gabelle. La France estoit alors si florissante, que si les peuples, qui l'habitoient, n'acceptoient volontiers les Charges extraordinaires qu'on leur imposoit, ils les souffroient du moins sans murmurer. Elle ne s'estoit point encore trouvée de si grande étenduë depuis la mort de Charles-Magne qu'elle l'estoit alors. Elle tenoit les trois quarts du Piémont, une partie du Montferrat, & tout l'Etat de Sienne en Italie. Elle occupoit la meilleure partie de l'Isle de Corse, quoy que ceux de Gênes eussent recouvré la Bastie. Et Termes, aprés en avoir fortifié les autres Places, estoit enfin demeuré le Maistre de la Campagne, & s'estoit insinüé dans l'amitié des Habitans, par l'exacte discipline

qu'il faisoit observer. Comme cette 1554. Isle, & l'Estat de Sienne fermoient des deux costez la Mer de Toscane, elles ostoient à l'Empereur la communication de l'Espagne avec ses Estats d'Italie, & le réduisoient à l'impossibilité de s'y maintenir à la longue : parce qu'à la moindre tempeste, dont seroient agitez les Vaisseaux qui y porteroient du secours ; elle les pousseroit inévitablement, malgré l'adresse de leurs Pilotes, sur les costes de Sienne, ou sur celles de Corse. Mais la principale gloire du Roy Henry Second consistoit en ce qu'il venoit, non seulement de découvrir, mais encore de faire appercevoir aux autres la foiblesse de la Maison d'Autriche. Tout le monde s'estoit imaginé qu'elle assujettiroit aisement tout le reste de l'Europe, après la jonction de tant de Couronnes qu'elle possedoit déja à celles d'Angleterre & d'Irlande. Et l'Empereur des Turcs Solyman en avoit témoigné sa crainte à Codinton Ambassadeur de France à Constantinople. Cependant Henry Second ne s'estoit pas contenté de veiller à la conservation de ses conquestes,

1554. & d'attendre qu'on les luy vinst enlever. Il avoit porté la Guerre à son ordinaire dans le Pays ennemy ; & la facilité qu'il avoit trouvée à continüer ses progrês, & à remporter une victoire qu'il n'avoit tenu qu'au Connestable de Montmorency de rendre complette, en prenant l'Empereur, aprês avoir achevé de défaire toutes ses Troupes, avoit convaincu les moins credules, que le mesme Empereur, pour acquerir de nouveaux Estats, n'en devenoit pas plus puissant, puis que la dépense qu'il estoit obligé de faire pour s'y maintenir égaloit les moyens qu'il en tiroit, pour offenser ses Ennemis. Mais la Maison Royale de Valois estoit en possession de corrompre par des fautes irréparables le fruit des plus heureuses conjonctures ; & les contre-temps de Henry Second devoient faire plus de tort à la France, que ceux de tous ses Prédecesseurs ensemble.

On a remarqué sous le Regne précedent que Pierre Strozzi avoit trouvé un asile auprês de François Premier, à la faveur des immenses richesses,

que Philippe Strozzi son pere luy avoit laissées. Ce Philippe avant que de se tuër * luy-mesme, pour éviter de passer par les mains d'un Bourreau, avoit conjuré ses enfans de le venger du Duc de Florence; & Pierre qui en estoit l'aîné, s'estoit plus interressé que les autres à l'execution de cette derniere volonté. Il avoit presté à François I. & à Henry Second une partie de ses biens, & il avoit dépensé l'autre à leur service. Le temps de la Guerre ne permettoit, ny qu'on le rembourçast, ny qu'on luy donnast une récompense proportionnée; & tous les emplois qui s'estoient presentez luy avoient esté ruineux. Il ne pensoit pas tant néanmoins à recouvrer ses richesses, qu'à rentrer dans sa Patrie, dont il étoit banni, en perdant le Duc de Florence; & il avoit reçu la nouvelle de la liberté de Sienne avec d'autant plus de plaisir, qu'il l'avoit prise pour un acheminement à celle de Florence. Il s'estoit imaginé, que s'il pouvoit obtenir le commandement des armes Françoises dans la Toscane, sa présence suffiroit pour exciter à la révolte ces

1554.

* Il avoit écrit avec la pointe du cousteau dont il se tua, ce Vers de Virgile, *Exauriare aliquis nostris ex ossibus ultor*

1554. peuples accoûtumez à vivre sous une République; & que le Duc monteroit à son tour sur l'Echaffaut, où il avoit fait perdre la vie à tant d'illustres Florentins. Cette idée l'avoit si agréablement flatté, qu'il avoit cru ne devoir rien oublier de ce qui servoit à se faire decerner le Géneralat des Troupes destinées à proteger les Siennois. Comme il avoit eu du dépit d'apprendre que Thermes luy avoit esté préferé, aussi son esperance s'estoit renouvellée, lors que le mesme Thermes avoit passé de Toscane en Corse, & qu'il avoit sollicité hautement qu'on luy donnast Strozzi pour Successeur.

Les instances de Thermes auroient néanmoins esté vaines contre le credit du Cardinal de Lorraine, qui prétendoit maintenir le Cardinal de Ferrare son Allié dans la Commission qui luy avoit esté envoyée à Rome, d'aller à Sienne, & d'y prendre la direction des affaires politiques & militaires, lors que Thermes s'embarquoit pour passer dans l'isle de Corse; si l'adresse de Strozzi n'eust suppléé à ce qui luy manquoit du costé de la faveur. Comme il

Dans la commission du Cardinal

il avoit de l'esprit & de l'intrigue, il 1554.
connoissoit assez qu'il n'y avoit que de Ferrare pour Sienne.
la Reine Catherine de Medicis capable de luy procurer le Généralat ; mais il craignoit avec raison que cette Princesse ne luy rendist point cet office avec toute la chaleur qui seroit à desirer : car encore qu'elle fust sa cousine germaine, & fille du jeune Laurens de Medicis, de la sœur duquel il estoit sorti ; elle s'estoit toûjours ménagée avec tant de précaution à l'égard de la Duchesse de Valentinois, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle hazardast de se broüiller avec elle pour un parent, quelque proche qu'il fust, à moins que d'y estre engagé par un interest si pressant & si considerable, qu'il fist cesser tous ces égards qu'elle avoit eus pour sa rivale : car le Cardinal de Lorraine avoit obligé la Duchesse de Valentinois de promettre au Cardinal de Ferrare qu'il ne seroit point révoqué ; & comme cette Duchesse se piquoit également d'exécuter sa promesse, & de témoigner par des efforts que les Princes Etrangers ne recouroient point en vain à sa protection ; on estoit

1554. assuré de l'offenser, en parlant de changer l'ordre établi aux affaires de Sienne. Il falloit donc flatter la Reine de l'esperance d'une Souveraineté, puisque rien de moindre ne pourroit alterer la bonne intelligence qu'elle continuoit d'avoir avec la Duchesse de Valentinois; & ce fut par là qu'il entreprit de la persuader dans les Conferences particulieres que la parenté luy donnoit lieu d'avoir avec elle. Il luy remontra que la principale cause qui l'avoit tenuë dix ans entiers dans l'incertitude d'estre repudiée, & qui la contraignoit encore de souffrir, sans murmurer, que la Duchesse partageast avec elle le cœur de Henry Second son Mary, consistoit en ce qu'elle n'avoit rien apporté en se mariant qui suppléast à la disproportion de sa naissance avec celle du Roy; mais que le temps estoit venu d'éviter l'unique reproche qu'on luy faisoit en France, qui consistoit dans sa pauvreté, & de recouvrer la Souveraineté de Florence dont elle n'avoit que le droit; Il ajoûta qu'elle n'avoit qu'à luy procurer le Commandement des Armes Françoises dans

l'Etat de Sienne, pour rentrer en pos- 1554.
session de tout ce que la Maison de Medicis, dont elle estoit heritiere, avoit eu en Toscane; puisque les Bannis de Florence, ne le verroient pas plûtost à la teste d'une Armée, qu'ils accourreroient de toutes parts pour s'enrôler sous ses Enseignes: Que les Villes luy ouvriroient leurs portes, comme à leur Liberateur; & que le Tyran (c'est ainsi qu'il nommoit le Duc de Florence) ne se croyant pas en seureté dans sa Ville Capitale, seroit obligé de se retirer puisque la Bourgeoisie de Florence avoit conçu pour luy une haine d'autant plus irréconciliable, qu'au lieu de douze mil écus par an qu'on luy avoit accordez, il en exigeoit douze cent mil: Que les peuples qui n'avoient point encore perdu leur ancienne inclination pour la France, seroient ravis de rendre à la Reine Catherine de Medicis l'obéïssance qu'ils luy devoient; & que rien ne l'empêcheroit désormais de soûtenir sa qualité de la mesme maniere, dont avoit autrefois usé Anne de Bretagne, puisqu'elle auroit aussi bien qu'elle uni à

1554. la Couronne, un Duché de grande étenduë. Comme les passions de l'esprit ont un effet plus soudain sur les femmes que sur les hommes, parce que leur imagination estant plus prompte & plus active, se porte plustost vers l'objet qui les attire : aussi quelque résolution qu'eust formée la Reine de ne point choquer la Duchesse de Valentinois, elle succomba à la tentation de devenir Duchesse de Florence ; & elle se laissa prévenir si fortement de la facilité du succês, que Strozzi n'eut besoin d'ajoûter aucune priere à sa remontrance. La Reine se chargea de solliciter l'employ qu'il demandoit ; & le Roy qui n'avoit l'ame ny moins ambitieuse ny moins credule que sa femme ; & qui d'ailleurs se voyoit chargé d'enfans, crut qu'il établiroit deux de ses cadets ; l'un en Piémont, & l'autre en Toscane : Il trouva si commodes les expediens que proposoit Strozzi ; quoyque la moindre disgrace qui surviendroit fust suffisante pour les déconcérter, qu'il accorda plus qu'on ne luy demandoit. Strozzi s'estoit fait justice en un point ; car encore qu'il

1554.

fuſt le plus ſçavant de tous les hommes de ſon temps, qui portoient l'épée * il ſe connoiſſoit ſi peu propre aux affaires de police, qu'il avoit réduit ſes deſirs au ſeul Commandement des armes. Cependant le pouvoir qu'on luy donna fut ſi vaſte, qu'il n'y eut rien d'excepté; & quoy que celuy du Cardinal de Ferrare ne fuſt pas révoqué directement ny en termes exprês; il l'étoit aſſez, en ce qu'aucune portion de l'autorité n'étoit reſervée à ce Prélat, qui demeureroit les bras croiſez, & qui n'auroit d'employ qu'autant qu'il plairoit à Strozzi de luy en laiſſer.

* Il avoit traduit en Grec les Commentaires de César.

Dans le pouvoir de Strozzi.

L'indignité qui paroiſſoit dans ce procedé à l'égard d'un Prince à qui la France avoit tant d'obligation, fit une telle impreſſion ſur la Ducheſſe de Valentinois & du Conneſtable de Montmorency même, tout amy qu'il eſtoit de Strozzi, qu'ils employerent leur credit pour réformer ſon pouvoir; mais les perſuaſions de la Reine furent plus efficaces cette ſeule fois, que celles de la Maiſtreſſe & du Favory; & le Roy pour ſon malheur demeura fer-

1554. me. Strozzi s'embarqua à Marſeilles : deſcendit en l'Iſle de Corſe : eut de longues conferences avec Thermes, & fit un voyage à Rome, avant que de s'enfermer en Toſcane. Son deſſein eſtoit d'engager le Pape dans ſes intereſts, en luy propoſant le Mariage de l'unique neveu qu'il luy reſtoit avec une Princeſſe du Sang Royal de France. Il ſuppoſoit que Sa Sainteté ſe laiſſeroit tellement ébloüir par l'éclat d'une ſi haute alliance, qu'elle abanneroit pour l'obtenir les intereſts du Saint Siege, & ceux d'Italie ; & qu'il ſuffiroit de montrer une procuration en bonne forme, pour obliger le Pape à faire les autres démarches ; mais comme Strozzi eſtoit malheureux en toutes choſes, ſa négociation avoit eſté traverſée avant qu'il la commençaſt. Les Eſpions du Duc de Florence à Paris, avoient ſçu toutes les particularitez de la Commiſſion de Strozzi, & en avoient informé leur Maître. Ce Prince rafiné, s'eſtoit enfin réſolu de demeurer neutre dans la Guerre de Sienne, & de regarder avec des yeux indifferens les Eſpagnols &

les François, vuider leur querelle, 1554.
dans l'esperance que celle des deux Nations qui seroit vaincuë, luy rendroit les Places qui luy resteroient aprés sa deffaite, & qu'il s'accommoderoit avec la victorieuse, de maniere qu'il luy seroit permis de garder les mêmes Places. Mais lors qu'il eut appris que Strozzi son capital ennemy devoit avoir la souveraine direction des armes & des affaires de France en Toscane, il ne considera plus cette Guerre comme un incident qui luy pouvoit estre utile ou desavantageux, suivant qu'il auroit l'adresse d'en profiter, ou d'en laisser perdre l'occasion. Mais il devina que c'estoit à luy-même qu'on en vouloit principalement; & que si Strozzi assuroit l'Estat de Sienne au Roy de France, ce ne seroit que pour y joindre celuy de Toscane. La crainte d'estre dépoüillé ne fut pas la seule du Duc de Florence; & celle de perdre l'honneur & la vie acheva de le réduire au desespoir. Il jugea des pensées de Strozzi à son égard par celles qu'il avoit pour Strozzi; & comme il estoit résolu de s'en deffaire en toute

1554. maniere, & de n'épargner rien pour pour cela, il crut aussi que Strozzi ne luy donneroit point de quartier, s'il tomboit entre ses mains. Il ne délibera donc plus sur le parti qu'il faloit prendre; & quoy que les Espagnols l'eussent doublement maltraitté la derniere campagne, en élevant au Generalat son beau-pere qu'il l'avoit voulu perdre, & en rappellant leurs Troupes de Toscane, dans le temps que la Flotte des Turcs estoit sur les costes de son Estat; il ne laissa pas de solliciter François de Tolede qui résidoit à Florence en qualité d'Agent de l'Empereur, & d'envoyer ensuite Barthelemy Conchine son Secretaire à la Cour Imperiale, à dessein d'y concerter les voyes les plus commodes pour chasser les François de Toscane. Ce Traitté ne dura pas long-temps, parce que les deux partis avoient un égal interest de le conclure; & l'Empereur s'obligea de faire passer incontinent à Orbitello deux mil vieux Soldats qui estoient à Naples, & deux mil Fantassins Espagnols, avec trois cent Lances du Duché de Milan en Toscane

par l'Apennin. Il consentit encore que 1554.
les plus liquides revenus de Naples
fussent employez à payer les frais de la
Guerre durant la premiere année, ou
du moins durant les dix premiers mois.
Le Duc à son tour se chargea de fournir le reste des Troupes, l'artillerie & les munitions de guerre & de bouche, jusqu'à l'entiere évacuation des François, à condition que la dépense qu'il auroit faite, luy seroit incontinent aprês remboureée, en argent comptant & en terres situées dans le Royaume de Naples, ou dans le Duché de Milan; & que cependant les Places qui seroient prises sur le Territoire de Sienne, luy seroient données en dépost pour la seureté de sa dette. Le choix du General luy fut reservé; & il jetta les yeux sur le Marquis de Marignan pour deux raisons: l'une que la Guerre de Sienne ne demandoit pas tant un Chef habile que rusé; & ce Marquis, comme on a remarqué dans l'Histoire de François Premier, estoit en réputation d'estre l'esprit le plus délié d'Italie: l'autre que le Duc étoit assuré de tirer de ce Marquis beau-

Dans le Traité de Bruxelle entre Florence & l'Espagne.

1554. coup plus de ſervice ſans comparaiſon que d'aucun autre ; parce que cet homme ambitieux, qui n'eſtoit fils que d'un Commis qui levoit l'impoſt à l'une des portes de Milan, avoit eu la hardieſſe de ſe dire parent du Duc, ſans autre fondement, que le rapport de ſon nom Medequin avec celuy de Medicis ; & le Duc au lieu de s'offenſer de cette préſomption, avoit pris plaiſir à l'y confirmer, dans l'eſperance d'en tirer un jour du fruit. Et de fait, le Marquis de Marignan, charmé de ce que ce Prince non ſeulement ne deſaprouvoit pas qu'il euſt pris ſes armes, mais encore, en luy écrivant, le traittoit de couſin, ne chercha rien avec tant d'empreſſement, que d'augmenter le luſtre de la Maiſon où il s'eſtoit comme enté, & de la rendre ſi puiſſante, qu'elle n'oſaſt le deſavoüer, ſans eſtre accuſée d'ingratitude. Le Duc de Florence qui pénétroit dans les ſentimens du Marquis de Marignan, le demanda pour General ; & l'Empereur l'accorda d'autant plus volontiers, que ne l'ayant pû récompenſer des ſervices qu'il avoit rendus dans les der-

nieres Guerres d'Alemagne & de Flandres, il estoit bien aise de luy procurer une aussi belle occasion de s'enrichir que devoit estre l'entreprise de Sienne où il y avoit autant d'or & d'argent qu'en aucune autre Ville d'Italie. Ainsi le Duc de Florence assuré d'une Armée qui seroit infailliblement Maistresse de la Campagne, s'appliqua plus efficacement aux affaires de dehors, & se mit à traverser la négociation de Strozzi avec le Pape. Il ne le pouvoit qu'en accordant à Sa Sainteté la plus jeune de ses filles pour Fabien de Monté son unique neveu, dans la veuë de traverser l'Alliance prétenduë du mesme Fabien avec une Princesse du Sang Royal de France. Cette démarche estoit délicate & honteuse tout ensemble, parce que le Duc de Florence avoit besoin d'affermir sa nouvelle domination par d'illustres Alliances; & nonobstant il se rendroit luy-mesme ridicule, en acceptant celle de Fabien de Monté, qui n'estoit qu'un enfant, & qui sortoit de la lie du peuple. Mais il n'est plus nouveau en Italie de sacrifier une fille à la raison d'Etat: 1554.

1554. l'exemple de la France sembloit purger ce qu'il y avoit d'infâme dans la conduite du Duc de Florence, puisqu'il n'acceptoit Fabien pour gendre, qu'aprês que le Roy Henry Second luy avoit offert sa fille. De plus le bas âge des parties éloignoit pour plusieurs années l'accomplissement du Mariage ; & la mort du Pape, ou quelque autre conjoncture le pouvoit cependant déconcerter. Il ne s'agissoit donc, à le bien prendre, que de tirer un fruit présent d'une Alliance à venir ; & ce fut par là que le Duc de Florence le considera, lors qu'il fit entendre au Pape par son Ambassadeur Justi, que les Fiançailles se feroient, quand il plairoit à Sa Sainteté. Le Pape fut si satisfait de cette parole, qu'il demanda Strozzi, & l'Ambassadeur Lansac, pour leur dire qu'il s'estimoit infiniment honnoré de l'Alliance du Roy Três-Chrestien : mais qu'il ne devoit point estre injuste, parce que Sa Majesté se montroit extraordinairement genereuse, ny consentir que le plus noble Sang de la Chrestienté se mélast avec le plus vil

d'Italie : d'où il conclut que comme la Princesse de France, qu'on destinoit à son Neveu, seroit moins malheureuse, quelqu'autre parti qu'elle choisist : aussi son Neveu seroit plus heureux, en épousant une fille dont la naissance n'eust pas une si grande disproportion avec la sienne.

1554.

Dans la Negociation de Bertrand Justi, en 1554.

Le Duc de Florence qui n'estoit pas content d'avoir engagé par cette voïe le Saint Siege dans ses interests, ravit encore à la France l'unique Maison Romaine qui restoit dans les siens. La haine irréconciliable en apparence des Ursins & des Colonnes avoit jetté ces deux Maisons, les plus anciennes d'Italie, dans deux partis contraires ; & comme l'Espagne n'avoit point trouvé de meilleurs instruments, que les Colonnes, pour se venger des Papes, lors qu'ils avoient voulu traverser son établissement à Milan : de mesme les Ursins avoient témoigné un si prodigieux attachement à la France ; que toutes les disgraces qui luy estoient arrivées avoient augmenté leur zele, au lieu de le refroidir ; mais les plus longues & les plus fermes amitiez ne sont point

1554. à l'épreuve de l'amour, lors qu'il eſt ſecondé par une révolution domeſtique. Marc-Antoine Colonne, Chef de ſa Maiſon, ſe laiſſa prendre aux beaux yeux de Virginie, ſœur de Paul Jourdan, Chef de la Maiſon des Urſins; & ſa paſſion le réduiſit enfin, non ſeulement à faire toutes les démarches neceſſaire pour ſe reconcilier avec ſon capital ennemi; mais encore à luy offrir la carte-blanche, pourvû qu'il luy accordaſt ſa ſœur. Urſin dont les affaires eſtoient ſi broüillées, qu'il ne pouvoit donner aucune dot à ſa ſœur, ſans achever de ſe ruïner, fut ravi de l'établir gratuitement dans une Maiſon égale à la ſienne; & le peu d'inclination qu'il avoit aux armes, luy fit regarder avec joye l'expedient qu'on luy propoſoit, de ſe délivrer des précautions continuelles dont il faloit uſer pour la ſeureté de ſa vie, contre d'auſſi dangereux ennemis qu'eſtoient les Colonnes. Il ſuppoſa meſme, afin de ſe déterminer, qu'après qu'il ſeroit d'accord avec eux, l'amitié de la France ne luy ſeroit plus neceſſaire; & que cette Couronne ſeroit obligée de luy

donner de plus grosses pensions qu'à 1554.
l'ordinaire, pour le retenir à son service. Ainsi Marc-Antoine Colonne épousa Virginie Ursin : mais incontinent aprês ses Nôces, le Duc de Florence luy fit représenter par le mesme Justi, qui avoit déconcerté l'Alliance du Pape avec les François, qu'il ne tenoit qu'à luy d'obliger infiniment l'Empereur & son beau-frere tout ensemble, en disposant Jourdan Ursin à rechercher en mariage Isabelle de Medicis Princesse de Florence. Car outre qu'elle estoit la plus belle personne d'Italie, la tendresse que le Duc son pere avoit pour elle, luy feroit ouvrir ses trésors, & donner une dot si considerable, qu'elle suffiroit pour acquiter toutes les dettes de la Maison des Ursins. Colonne se chargea d'autant plus volontiers de cette commission, qu'elle luy estoit avantageuse ; puisque l'unique moyen de conserver la paix entre sa Maison & celle de son beau-pere, consistoit à rompre l'union des Ursins avec la France. Il confera plusieurs fois avec Jourdan Ursin : Il luy remontra que ses Prédecesseurs n'avoient fait

1554. autre chose que se ruïner en servant la France. Il exagera la honte qu'il y auroit á le voir dépoüiller de ses biens par une multitude de Créanciers, que le Pape protegeroit, afin d'accabler la Maison des Ursins, que les Souverains Pontifes avoient toûjours regardée comme trop puissante dans Rome ; & il le persuada par la promesse, de luy faire donner par l'Empereur plus qu'il ne recevoit du Roy Henry Second. Ainsi la Princesse de Florence fut destinée pour femme, à celuy qui devoit un jour l'étouffer de ses propres mains avec une serviette ; & par un aveuglement déplorable, son pere qui l'aimoit uniquement, la livra luy-mesme à son Bourreau. Il s'apperçut neanmoins si peu de son erreur, qu'il ne douta plus de se déclarer contre les François, aprês leur avoir ainsi retranché le secours qu'ils pouvoient tirer de l'Estat Ecclesiastique.

Strozzi estoit cependant parti de Rome, & arrivé à Sienne, où il s'estoit comporté avec plus de moderation, qu'on n'en attendoit de son humeur altiere & dédaigneuse. Car non seulement

ſement il avoit laiſſé toute l'autorité 1554.
civile au Cardinal de Ferrare, & s'eſtoit contenté du commandement des armes: mais il s'abſtenoit meſmes de demeurer dans la Ville, de peur de donner tant ſoit peu d'ombrage à ce Prélat; & lorſque la neceſſité de donner des ordres militaires l'obligeoit d'y entrer, il y demeuroit le moins qu'il pouvoit, & il ſe retiroit enſuite à Montalcino. Cette déference auroit peut-eſtre adouci le Cardinal de Ferrare, ſi Strozzi euſt eſté d'une naiſſance égale à la ſienne, ou ſi le pouvoir qu'il avoit obtenu fuſt demeuré ſecret: mais on avoit eſté contraint de le montrer au Senat de Sienne, afin de le faire enregiſtrer; & la choſe eſtoit par conſequent devenuë ſi publique, que meſmes le menu peuple ne l'ignoroit pas. Ainſi le Cardinal de Ferrare, fils & frere d'un Prince Souverain ſe voyant réduit à quitter la partie, ou à ſe contenter d'eſtre ſimple Subſtitut du fils d'un Marchand, demanda ſon congé au Roi, & en l'attendant il ne ſe méla plus de rien. Les quatre mil Soldats qu'il avoit mené à Sienne, qui ne

1554. s'estoient enrôlez qu'à sa consideration ; déserterent presque tous ; & le Marquis de Marignan se prévalut avec tant d'adresse de cette mesintelligence, qu'il s'empara, sans tirer l'épée, de la plûpart des lieux commodes pour former le siege de Sienne. Cet heureux commencement luy fit naître le desir de surprendre le Boulevart, que les François avoient dressé prês de la Porte Camolia, pour conserver les eaux qui venoient seulement par là dans la Ville. Il s'enferma deux jours dans Luciniano, pour oster la connoissance de son dessein ; & il se coula sans bruit, à minuit, au pied du Boulevart qu'il prit d'abord, tant il estoit négligemment gardé. Strozzi estoit par malheur allé visiter la Ville de Grosseto, que le Duc de Florence feignoit de vouloir attaquer ; & il n'estoit resté dans Sienne que Corneille Bentivoglio, fameux par son courage, & par son adresse, à mener un Corps de Cavalerie ; & plus encore pour avoir ébranlé d'un coup de pelote de neige le coffre qui avoit écrasé le célebre Comte d'Enguien. Bentivole qui connoissoit l'importance

Dans les Lettres du Cardinal de Ferrare au Cardinal de Lorraine en 1554.

du Boulevart, offrit de ſortir, & de le 1554.
recouvrer avant que les Ennemis s'y fuſſent établis : Ce qu'il pouvoit faire avec d'autant plus de facilité, que le Marquis de Marignan qui l'avoit ſurpris avec trois cent hommes ſeulement, y demeura quatre heures entieres en cet eſtat ; parce que la pluye qui tomboit en abondance empêcha le renfort ; qui luy venoit, de le joindre plûtoſt : mais le Cardinal de Ferrare retint Bentivole par cette foible conſideration, que les Partiſans de l'Empereur & du Duc de Florence, qu'il diſoit n'eſtre pas en petit nombre dans la Ville de Sienne, y exciteroient infailliblement une ſedition, s'ils en voyoient ſortir la meilleure partie de la Garniſon. Ainſi le Boulevart de la Porte Camolia, qui eſtoit le ſeul poſte capable d'empêcher la perte de Sienne, ſe perdit, faute de ſoin, & par trop de raiſonnement. Le Marquis de Marignan ne ſe ſeroit pas neanmoins long-temps réjoüi de ſon avantage, ſi Strozzi euſt ſçu profiter de la conjoncture qui ſe préſenta peu de jours aprês de ruïner ſes ennemis.

1554. Ascagne de la Corne, fils d'une sœur du Pape, & Lieutenant du Marquis de Marignan, avoit intelligence avec Santacio Gouverneur de Cluse, qui promit enfin de luy livrer sa Place, la nuit du Jeudy au Vendredy Saint de l'année mil cinq cent cinquante-quatre, lors que les Bourgeois seroient dans les Eglises, suivant la coûtume du Pays, pourvû qu'il ne vinst accompagné que de quatre cent hommes au plus; parce qu'un plus grand nombre empêcheroit de le servir, en découvrant trop-tost sa marche. Ascagne de la Corne accepta cette condition; mais il ne l'executa pas: car il mena toute l'Armée Imperiale, après avoir communiqué son dessein à Rodolfe Buglioni, qui voulut estre de la partie. Santacio de son costé n'agissoit pas avec plus de sincerité: Il estoit Florentin: Il avoit porté long-temps les armes pour le Duc de Florence: Il avoit obtenu de ce Prince l'abolition d'une infinité de crimes qu'il avoit commis; & c'estoit de concert avec luy, qu'il avoit feint de traiter avec Strozzi pour le tuër, à la premiere occasion, qui s'en présenteroit.

On ne sçait s'il s'estoit repenti d'une 1554.
si lâche action, ou si les carresses de
Strozzi avoient adouci cette humeur
sanguinaire ; mais il est certain qu'ils
estoient devenus amis : & que Santa-
cio ne s'estoit pas contenté d'informer
Strozzi de ce qui se passoit : mais que
de plus il l'avoit exhorté de venir à
Cluse, avec tant de diligence & de
secret, que le bruit de son arrivée pre-
cedast celuy de sa marche. Strozzi ne
put assembler que treize cent hommes,
& ne laissa pas neanmoins de joindre
Santacio à point-nommé. Leur collu-
sion auroit pourtant esté inutile, par-
ce que Ascane de la Corne s'en défia.
Mais comme il s'estoit imprudemment
engagé dans un défilé, sa retraite fut
interrompuë, & ses Troupes absolument
deffaites, Strozzi les ayant attaquées
par devant, & la Garnison de Cluse
par derriere.

Dans la Relation de la défaite de Cluse.

La nouvelle de cette perte étonna
de sorte le reste de l'Armée Imperiale,
qu'il auroit esté facile de la dissiper,
& de lever ainsi le siege de Sienne, si
Strozzi eust osé hazarder le tout pour
le tout : c'est à dire tirer tout ce qu'il

1554. avoit de gens de guerre dans les Garnisons, marcher droit aux lignes, & les attaquer par le mesme quartier, sur lequel Bentivole eust esté chargé de faire une sortie génerale avec les Assiegez. Mais un Général Etranger dispose rarement des Troupes qui luy sont confiées, avec toute la promptitude nécessaire à profiter des occasions. Strozzi apprehenda de tout perdre en une seule fois, s'il ne réüssissoit point; & cet égard à contre temps fut depuis la principale cause de sa ruine. Il se contenta de rafraîchir ses Troupes victorieuses aux dépens du Duc de Florence; & il donna, par sa lenteur, le loisir à ses Ennemis, qui ne manquoient point d'argent, de faire de nouvelles levées. Il s'apperçut trop tard de sa faute: & il ne la reconnut, que lors qu'ils luy refuserent l'échange des prisonniers, sous prétexte que les Florentins qui suivoient son parti, étoient aussi-bien que luy criminels d'Estat, & ne devoient point par consequent estre traittez en prisonniers de Guerre. Car cette cruelle repartie effroya de sorte ses meilleurs amis, &

ses plus vaillans Soldats, qu'ils l'abandonnerent, aussi-tost qu'ils sçurent ne pouvoir éviter la corde, s'ils étoient pris ; & la honte du supplice eut plus d'effet à leur égard, que n'en auroit eu la crainte de la mort. Il fut donc réduit à n'enrôler sous ses Enseignes que des Etrangers & des mercenaires, dont l'interest estoit de faire durer la Guerre, au lieu de l'achever promptement ; & comme il leur falloit donner beaucoup davantage qu'aux Bannis de Florence, qui se contentoient d'une legere subsistance, & que l'argent de France ne venoit point, Strozzi engagea le reste des effets que son pere luy avoit laissez, & foüilla pour la derniere fois dans la bource des plus riches Banquiers de Sienne. Il en tira les sommes nécessaires, pour mettre sur pied une Armée à peu près égale à celle des Ennemis : & il pressa le Connestable de Montmorency de persuader le Roy de reprendre à son service le Prieur de Capoüe son frere qui ravageoit les costes de Turquie avec ses Galeres & celles de Malthe. Le Roy consentit aisement à faire les avances

1554. nécessaires pour recouvrer le Prieur de Capoüe, qui estoit le meilleur homme de Mer qui fust en Europe, aprés Dorie ; vû principalement qu'il n'avoit esté déposé, que pour mettre en sa place Villars, beau-frere du Connestable. Il faut avoüer que les Faiseurs de Romans n'ont encore rien inventé de plus beau que fut l'action de ce Prieur dans une si délicate conjoncture. Cette ame heroïque perdit tout à fait le ressentiment de l'injure qu'elle avoit reçuë, lors qu'elle se vit recherchée par les mesmes personnes qui l'avoient faite. Et elle prit leur repentir & leurs prieres pour une espece d'amande-honorable que l'on faisoit à sa vertu. Omeda, Grand Maistre de Malthe, Espagnol de naissance, luy voulut en vain inspirer des inclinations plus conformes à la nature corrompuë, sous prétexte d'un imaginaire devoir. Le dessein du Grand-Maistre, estoit de l'engager au service de l'Empereur, sous esperance de succeder à Dorie, qui pour avoir vêcu plus longuement que les autres, n'en estoit que plus proche du Tombeau.

Jean

Jean de Vega, Vice-Roy de Sicile, luy en porta la parole dans un entretien qu'ils eurent, lors que la tempeste contraignit le Prieur de relâcher dans le Port de Messine ; & sur ce qu'il témoigna de n'estre point touché par une condition si avantageuse, on luy fit entendre qu'il n'avoit qu'à proposer ce qu'il souhaittoit, pour connoistre à quel prix on vouloit acquerir son amitié. Cette seconde tentative n'ayant pas mieux réüssi que la premiere, Omeda pressa le Prieur de Capoüe de continuër de servir l'Ordre de Malthe, afin de le rendre du moins par là inutile aux François, puisqu'il ne le pouvoit unir avec les Imperiaux. Mais le Prieur de Capouë, pour se délivrer de tant de sollicitations importunes, alla trouver son frere sur la coste de Toscane, & se mit à fortifier Port-Ercole, sans avoir exigé de la France d'autres articles, sinon que son autorité sur la Mer Mediterannée seroit indépendante : Qu'on luy entretiendroit douze Galeres, & qu'il ne seroit point obligé d'aller à la Cour, quand il y seroit mandé.

1554.

Dans le dernier traitté du Prieur de Capouë avec le Roy.

1554. Après que les Troupes qui s'étoient assemblées à la Mirandole furent assurées d'avoir à Port-Ercole une retraite sur le bord de la mer, en cas de disgrace, elles s'avancerent plus hardiment, pour faire lever le siege de Sienne: elles descendirent par l'Apennin dans le Territoire de Luques, par la secrette condescendance de cette République, qui n'apprehendoit rien tant que d'avoir pour voisin le Duc de Florence, & d'estre environnée de tous costez des Estats de ce Prince. Strozzi informé de leur approche, fit la moitié du chemin pour les aller joindre: Il parut si inopinément à Pontadera près de Pise, que les Habitans de cette Ville, qui n'avoient point voulu recevoir de Garnison, se seroient infailliblement rendus à luy, s'il les eust sommez; mais Strozzi qui n'avoit dessein que de passer à gué la riviere d'Arne, ne pensa pas même à profiter de l'occasion qui se presentoit, bien loin de la relâcher. Sa Cavalerie passa vis-à-vis du Village de Calcinaria; mais son Infanterie intimidée de la peine qu'avoient eue les Cavaliers à résister

au courant de l'eau, refusa d'y mettre 1554.
le pied. Elle se résolvoit à retourner sur ses pas, malgré le danger d'estre taillée en pieces par les Ennemis qui marchoient à ses trousses, lors que Strozzi, qui n'estoit pas moins ingenieux que hardy, fit rentrer dans l'eau la Cavalerie. Il l'y rangea dans un ordre si serré, qu'elle soûtenoit la principale impetuosité de l'eau. Il invita l'Infanterie de passer au dessous, & il luy fit voir par sa propre experience qu'il n'y avoit plus de peril pour elle. Elle entra donc ainsi dans le Territoire de Luques; & le Marquis de Marignan obligé de la suivre, changea le Siege de Sienne en blocus, & ne laissa que quinze cent hommes sous les ordres de Frederic Moutaguto, pour garder le boulevard de la porte Camolia. Comme le païs estoit étroit, les deux Armées ennemies furent plûtost qu'elles ne pensoient en présence l'une de l'autre; & Strozzi eut l'avantage de se camper à Serchio, où il recevoit commodement les vivres qu'on luy envoyoit de Luques par des voyes si secrettes, que les Imperiaux n'en

1554. purent avoir aucune preuve. Le Marquis de Marignan au contraire, s'estoit si mal logé, que ses propres Officiers y trouvoient à redire. C'estoit à Piscia, lieu si proche des François, qu'il luy seroit impossible d'éviter le combat, s'ils le luy presentoient, à moins que de s'exposer à tous les dangers, & à toute la honte d'une retraite forcée. Et de fait, la Cavalerie des deux Partis s'estant rencontrée vers la Forest Feronia, l'Imperiale fut battuë, & se retira dans son camp avec un desordre, qui contraignit le Marquis de Marignan de se refugier sous le canon de Pistoye. On ne sçait pourquoy Strozzi ne le suivoit point, & se contenta de prendre le logement que les Ennemis avoient quitté; mais il est constant qu'il fut toûjours malheureux depuis cette fatale négligence. La premiere de ses pertes, fut celle de son fils naturel, jeune homme de si grande esperance, que le Prieur de Capoüe avoit bien voulu prendre la peine de son éducation. Il ne luy manquoit aucune autre partie de grand Capitaine que l'experience; & tant qu'il auroit vêcu, le

Duc de Florence n'euſt point eſté en ſeureté;mais dans une rencontre de la Garniſon de Port-Ercole avec celle de Piombino, il fut tué d'un arquebuſade au travers du corps. Sa mort fut l'avant-courier de celle du Prieur de Capoüe qui ne luy ſurvéquit qu'autant qu'il falloit pour le pleurer, & pour rendre à ſa vertu les éloges qu'elle méritoit. Ce grand perſonnage, dont la réputation faiſoit principalement ſubſiſter le parti de la Nobleſſe Bannie de Florence, s'eſtoit déja ſignalé à ſon âge, qui n'eſtoit que de trente-huit ans, par tant d'actions inimitables ſur la terre & ſur la mer, qu'il paſſoit pour le plus heureux, & pour le plus fortuné Capitaine de ſon ſiécle. Comme ſon inclination dominante avoit toûjours eſté de rétablir dans ſa patrie une entiere liberté; & qu'il prévoyoit aſſez qu'il auroit beſoin du ſecours de France pour une entrepriſe ſi difficile, s'eſtoit mis à douze ans au ſervice de cette Couronne; & quoy qu'il n'y euſt point d'homme moins propre que luy à ſouffrir les injures, il avoit fait une telle violence à ſon

1554.

Dans la Lettre de conſolation du Roy à Strozzi.

1554. temperamment, que ny les indignitez qu'il avoit reçuës des Miniſtres & des Officiers de l'Amirauté, pendant qu'on déliberoit à la Cour, ſi le Dauphin répudieroit ſa couſine germaine Catherine de Medicis, ny ſa dépoſition que le Conneſtable de Montmorency procura depuis; bien loin d'exciter le deſir de vengeance, ne furent pas même capables de l'empêcher d'embraſſer ſes ennemis au moment qu'ils témoignerent de ſe repentir, aprês l'avoir maltraité. L'eſperance d'un prompt ſecours qu'on luy préparoit dans les Ports de Marſeille & de Toulon l'avoit excité à ſe jetter dans Port-Ercole, & à le fortifier; mais un mois s'eſtant écoulé, ſans qu'il viſt aucun effet des promeſſes qu'on luy avoit faites; il embarqua, pour ne pas demeurer oiſif, trois Enſeignes de Gens de pied ſur autant de Galeres, & mit pied à terre devant le Château d'Eſcarling, ſitué ſur le Territoire de Piombino, où il n'y avoit que quatre-vingt Soldats en Garniſon qui n'avoient point d'artillerie. Le Prieur de Capoüe informé de ce défaut, n'avoit pas craint d'ap-

procher pour reconnoiſtre la Place ; 1554.
mais il ne voyoit pas un Païſan caché derriere une haye qui le miroit, & qui fit ſur luy ſon coup deſſay, car il n'avoit jamais tiré d'arquebuſe. La balle porta neanmoins dans l'aiſne du Prieur, & ne luy laiſſa que trois heures de vie. Il ne ſe plaignit ny de la bizarrerie de ſa fortune, ny de la négligence de ceux qui luy avoient manqué de parole : Il conſola ſes amis qui ne pouvoient ſupporter qu'un Général d'un courage invincible, & d'une induſtrie au deſſus des plus grands dangers, periſt indignement par la main d'un malotru ; & il mourut avec autant d'indifférence & de tranquillité, que s'il n'euſt eu aucun attachement à la vie. Ses ennemis ne laiſſerent pas d'avoüer, au milieu des tranſports de joye que leur inſpira la nouvelle de ſon malheur, qu'ils avoient plus redouté le Prieur de Capoüe ſeul que le reſte de leurs Ennemis enſemble ; & qu'il ne luy avoit manqué, pour eſtre le plus accompli des hommes, qu'une ſoupleſſe d'eſprit plus condeſcendante au mauvais eſtat où ſe trouvoient les

1554. affaires de sa Maison, lors qu'il entra dans l'employ; & l'impossibilité où il vécut toûjours de se résoudre à acheter par de grandes assiduitez & de basses soûmissions auprês des Ministres & des Favoris, ce qu'il croyoit estre dû à son mérite. Et de fait, il y a lieu de s'imaginer que ce fut de ces deux causes que vinrent toutes les querelles qu'on luy suscita, & le manquement des principales choses qui luy avoient esté promises; ce qui le força, pour ainsi dire, d'aller chercher la mort dans un lieu où il ne devoit point estre, puisque l'occasion n'en estoit convenable qu'à de simples avanturiers.

Strozzi demeura par la perte de son frere, comme un corps sans ame, ou pour mieux dire, dans la même pesanteur d'esprit, que les anciens attribuoient à leurs Heros, aprês que leurs bons genies les avoient abandonnez. Mais il n'y demeura pas longtemps, & sa vertu fut en peu de jours au dessus de ce qui le menaçoit de sinistre. Il campa au poste de Casolia, d'où il tint les Assiegeans de Sienne

dans une indigence presque égale à cette des Assiegez, tant qu'il y trouva les choses necessaires pour la subsistance de ses Troupes. Il y attendit le renfort qu'on luy préparoit en Provence, pour aller ensuite attaquer le Marquis de Marignan plus fort sans comparaison que luy, ou du moins pour prendre un logement si proche du sien, qu'il le contraigniſt de hazarder la bataille. Mais le renfort n'arriva point assez-toſt; & Strozzi, aprês avoir consumé les vivres d'autour de Casolia, fut contraint d'en aller chercher sur la coste, où Monluc eſtoit arrivé, pour succeder au Cardinal de Ferrare, en ce qui regardoit le Gouvernement particulier de la Ville de Sienne. 1554.

Le Roy Henry Second n'avoit pas cru devoir refuser à ce Prélat le congé qu'il luy demandoit avec tant d'instance; & le Conneſtable de Montmorency avoit proposé d'envoyer pour remplir sa place, l'Ecuyer Boucard, homme sage, populaire, patient, & adroit à ménager les esprits. La Ducheſſe de Valentinois sollicitée par les Princes de la Maison de Guise, avoit néanmoins

1554. obtenu cette commiſſion, plus difficile ſans comparaiſon, qu'elle n'eſtoit glorieuſe, en faveur de Monluc, quoyqu'il y paruſt d'autant moins propre, qu'il avoit des qualitez toutes contraires à celles de Boucard. Car il eſtoit emporté, fanfaron, attaché à ſes opinions, & Cenſeur impitoyable des actions d'autruy. Auſſi le Marêchal de Briſſac qui le connoiſſoit admirablement, écrivit au Roy, qui l'avoit conſulté ſur le choix des deux prétendans, que Monluc eſtoit trop colere, pour garder long-temps toutes les meſures neceſſaires avec les plus rafinez des Italiens, qui eſtoient les Siennois & les Florentins. Il dompta néanmoins de ſorte cette paſſion, que le ſervice du Roy ne reçut aucun préjudice des dangereux effets dont on croyoit Monluc capable. Strozzi de ſon coſté, qui ne vouloit choquer perſonne, véquit en parfaite intelligence avec luy, parce qu'il le prit par ſon foible, en luy laiſſant, comme au Cardinal de Ferrare, l'Adminiſtration des affaires civiles, & en y ajoûtant meſmes celle des armes qui regardoit le ſiege. Il partit

Dans la lettre de Briſſac au Roy là-deſſus.

ensuite pour joindre le secours, que quatre Vaisseaux de Guerre, vingt-cinq Galeres de France, & autant de celle d'Hassem, fils de Barberousse, avoient enfin débarqué à Port-Ercole : mais comme il ne consistoit qu'en deux mil Alemands, & en autant de François, il n'égala point celuy que Jean de Luna, Gouverneur du Château de Milan, conduisit en mesme-temps aux Assiegeans. Il estoit de deux cent hommes d'armes, d'autant de Chevaux-Legers, de deux mil Alemands, de treize cent Espagnols naturels, & de quatre mil Italiens, outre la Cavalerie de Florence qui montoit à huit cens hommes; & le Marquis de Marignan qui se sentoit assez fort pour observer Strozzi, sans interrompre le blocus de Sienne, se mit à ses trousses. Strozzi prévit alors qu'il seroit infailliblement deffait; parce qu'estant plus foible, & marchant en pays ruïné, il ne pourroit se camper toûjours si avantageusement, qu'il ne donnast occasion à ses ennemis de le forcer, ou de le charger dans les frequentes marches que la necessité des vivres l'obligeroit à faire. Pour évi- 1554

1554. ter ce mal, il eut recours à l'unique expedient qui s'offroit à son imagination. Il conjura Brissac de le venir assister en personne, ou de luy envoyer du moins une partie de ses Troupes : sur ce que le Roy avoit laissé à la prudence du mesme Brissac, d'en user comme il luy plairoit. Strozzi luy remontra de plus, que la diversion de Sienne y attireroit les forces Imperialles qui servoient en Piémont, & qu'il avoit le principal interest à l'entretenir, puis qu'il se déchargeroit par là, d'autant d'ennemis qui luy seroient tombez sur les bras en Lombardie. Il conclut sa letttre en offrant à Brissac de luy rendre la pareille, toutes les fois qu'il l'en solliciteroit, & en promettant mesmes d'aller servir en Piémont, avec la pique ou l'arquebuze, comme un simple Soldat, s'il estoit assez malheureux pour ne pouvoir mieux faire.

Dans la lettre de Strozzi à Brissac du 5. Juillet en 1554.

Brissac répondit qu'il ne pouvoit ny quitter son Gouvernement, ny prester aucunes des Troupes qui le deffendoient, sans s'exposer au peril de le perdre entierement ; & pour appuyer

ſon excuſe, il communiqua à Strozzi 1554.
les avis certains des Eſpions qu'il entretenoit à Milan, qui portoient que l'Empereur, pour rétablir la réputation de ſes armes en Lombardie, y faiſoit paſſer le Duc d'Alve, le meilleur de ſes Capitaines avec trente mil hommes. Il eſt conſtant que cette repartie eſtoit ſincere, & qu'il n'y avoit pas lieu de blâmer Briſſac de ce qu'il preferoit dans une conjoncture ſi délicate, la conſervation du Piémont, dont il tenoit les trois quarts, à la levée du Siege de Sienne. Mais comme ſon mérite & la bonne volonté de la Ducheſſe de Valentinois, luy avoient attiré l'envie de la pluſpart des Courtiſans : Il s'en trouva qui perſuaderent la Reine Catherine de Medicis que Briſſac luy avoit manqué de reſpect, en refuſant d'aſſiſter ſon couſin germain; & que le véritable motif de ce refus avoit eſté la jalouſie du commandement, & la crainte de partager avec un autre la gloire de chaſſer les Imperiaux de devant Sienne. Une calomnie ſi peu vray-ſemblable eut d'abord peu d'effet. Mais aprês que la défaite

1554. de Strozzi eut entierement ruiné l'eſperance que la Reine avoit conçuë de recouvrer la Souveraineté de Toſcane, Sa Majeſté ne ſçachant à qui s'en prendre; & n'ayant pas peut-eſtre d'autre objet ſur lequel elle puſt décharger ſa colere, avec un prétexte aſſez plauſible; elle accuſa Briſſac d'eſtre la ſeule ou du moins la principale cauſe du malheur de Strozzi, & commença d'avoir pour luy cette averſion, qui fit depuis recouvrer au Duc de Savoye toute la Principauté de Piémont, comme on verra dans l'Hiſtoire des trois Regnes ſuivans.

Briſſac averti de la diſpoſition de la Reine à ſon égard, ne jugea pas que la protection de la Ducheſſe de Valentinois luy ſuffiſt, parce qu'elle avoit plus de ſoixante ans, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'en un âge ſi avancé, elle continuaſt de poſſeder le cœur du Roy, la Reine étant ſans comparaiſon plus belle, plus jeune plus ſpirituelle, & plus ſoigneuſe de ſe parer qu'elle. Il chercha les voyes de s'unir avec Meſſieurs de Guiſe, qui ſembloient alors prendre leurs meſures pour ſup-

planter le Conneſtable de Montmorency, par le ſoin qu'ils ſe donnoient d'élever à leur mode la jeune Reine d'Ecoſſe leur niece, dans l'eſperance de ſe prévaloir un jour des charmes de cette belle Princeſſe, pour inſpirer au Dauphin, aprês qu'il l'auroit épouſée, les ſentimens qu'il leur plairoit. La Maiſon de Guiſe ravie de voir un ſi grand Géneral d'Armée ſe jetter entre ſes bras, fit la moitié du chemin pour le recevoir, c'eſt à dire qu'à la premiere propoſition qui fut faite par des amis communs, de former une liaiſon particuliere avec luy; elle s'acquitta de tout ce que la civilité permettoit, pour rechercher l'amitié d'un homme, dont la naiſſance eſtoit inferieure à la ſienne. Elle luy demanda, comme une grace, la liaiſon qu'il jugeoit néceſſaire à la conſervation de ſon employ; & le Duc de Guiſe, en luy mandant que ſa femme venoit d'accoucher heureuſement d'une jeune Princeſſe, l'offrit galamment au jeune Timoleon de Coſſé, fils aîné de Briſſac, par un preſſentiment que ſa vertu égaleroit celle de ſon pere, & la ſurpaſſeroit meſmes,

1554.

Suivra dans le ſecond Tome.

1554. s'il vivoit autant que luy. Toutes ces avances de part & d'autre ne purent estre si secrettes, que le Connestable n'en fust averti, qui suivant l'exemple de la Maison de Guise, chercha à son tour, des protections éclatantes. Il commanda à l'Amiral de Châtillon d'unir plus étroitement les Maisons de Montmorency & de Coligni, avec les Princes de celle de Vendôme, par le moyen du Prince de Condé, qui avoit déja épousé la fille de sa sœur; & ce fut là le principe éloigné des Guerres civiles de France, qu'il estoit necessaire de marquer en son lieu.

Strozzi ainsi frustré de l'esperance de recevoir aucunes Troupes du Piémont, ne laissa pas de se mettre en chemin pour secourir la Ville de Marciano, que les ennemis assiegeoient, quoy qu'il n'eust que douze mil quatre cent hommes: quoy que ses ennemis fussent plus forts presque de la moitié que luy, principalement en Cavalerie. Il prévoyoit assez qu'il luy seroit impossible d'éviter la Bataille; mais il se promettoit de suppléer à l'inégalité des forces par l'avantage du campement. Il trouva pourtant

pourtant le Marquis sur une éminence 1554.
qui commandoit aux environs ; & les diverses ruses qu'il mit en usage pour l'en déloger ne réüssirent point. La premiere escarmouche entre les deux Armées dura huit heures entieres, & toutes les Troupes y combattirent des deux costez ; mais elles ne combattirent point toutes à la fois, & ce fut là la seule circonstance qui la distingua d'un Combat géneral. L'honneur & le danger y furent à peu prês communs, parce que le Marquis de Marignan ne s'estoit point prévalu de l'avantage que pouvoit avoir son Artillerie sur celle des François : mais il s'en corrigea le lendemain, en la faisant pointer d'une maniere qu'elle eut plus d'effet que l'Arquebuserie de ses Soldats. Car les quatre-vingt Chevaux qu'elle emporta d'abord, obligerent le reste de la Cavalerie de Strozzi à prendre le large, afin de n'estre pas mis en pieces, avant que de joindre l'Ennemy. Les deux Camps avoient également faute d'eau ; mais Strozzi qui se trouvoit dans le Pays du Duc de Florence, estoit obligé de la faire venir de plus loin. Cet-

1554. te incommodité ne l'auroit pas néanmoins engagé dans une dangereuse retraitte, parce qu'il esperoit que le Marquis de Marignan délogeroit le premier : sans un incident, qui fut la principale cause de la ruine des François. Les vingt-quatre mil écus destinez pour payer à son Armée une montre qui luy estoit deuë, venoient de Venise par l'Estat Ecclesiastique, où l'on avoit cru que cette voiture passeroit avec d autant plus de seureté que le Pape, aprês avoir obtenu ce qu'il prétendoit du Duc de Florence, avoit envoyé ordre à ses Officiers de favoriser Strozzi autant qu'ils pourroient, sans se déclarer. Mais le Comte de Bagni Pensionnaire de l'Empereur informé de l'argent & du lieu où il estoit, arma les Sujets des Terres qu'il possedoit dans la Romagne ; & l'enleva si promptement auprês de Cesena, qu'il eut le loisir de le mettre en seureté, avant que le Gouverneur de cette Place fust en estat de luy faire lâcher prise. L'Armée de Strozzi presque toute composée d'Etrangers n'en eut pas plustost la nouvelle, qu'elle murmura hautement;

& le Marquis de Marignan, pour ac- 1554.
croiſtre la Sedition, fit ſemer dans le quartier des Griſons, des billets qui promettoient double montre, à quiconque paſſeroit dans le Camp Imperial. Il y avoit apparence que beaucoup de Soldats ſuccomberoient à cette tentation, parce que d'un coſté ils eſtoient fruſtrez de l'eſperance de toucher l'argent qui leur auroit ſervi, pour ſupporter les incommoditez de leur logement; & d'un autre coſté, ils ſçavoient que les Ducats rouloient en abondance dans le Camp des Ennemis; & que le Duc de Florence n'épargnoit rien pour empêcher le Marquis de Marignan de tirer la Guerre en longueur. L'unique remede à ce mal conſiſtoit dans l'éloignement, & Strozzi s'y réſolut enfin. Mais il s'obſtina mal à propos à ne rien relâcher de la diſcipline militaire qu'il avoit appriſe dans les Autheurs Grecs; ou pour mieux dire, il expliqua à contre-ſens la penſée de celuy qui s'eſtoit vanté de ne vouloir pas dérober la Victoire. Il crut que ſa réputation ſeroit obſcurcie, s'il faiſoit une retraite à la faveur de la

1554. nuit ; & il ne considera pas que ceux qui ont le profit à la Guerre, en raportent toûjours l'honneur. Il ne previt pas que le courage manqueroit bientost à ses gens, puis qu'ils avoient déja perdu l'esperance, & que les choses estoient réduites à ce point, que celuy des deux Camps qui délogeroit le premier, cederoit la Victoire à l'autre. Il fit partir la nuit du deux au trois d'Aoust mil cinq cent cinquante quatre, son Artillerie & son Bagage ; & il attendit le jour pour sortir de ses retranchemens, en cet ordre. Les Grisons soûtenus par une Troupe d'Italiens composoient l'Avant-garde Françoise. Les Bannis de Florence mêlez parmy les Alemands, & couverts par la Cavalerie de Fourquevaux faisoient le Corps de Bataille ; & Strozzi s'estoit mis à l'Arriere-garde avec les Bandes Françoises, & avec la Cavalerie du Comte de la Mirandole. Le Marquis de Marignan averti de son départ, anima ses gens à le poursuivre, en les assurant qu'ils remporteroient une entiere victoire, sans peine. Il envoya à ses trousses un parti de Cavalerie, & deux mil Fan-

taſſins Eſpagnols, qui l'atteignirent 1554.
enfin dans une vallée ſpatieuſe entre Marciano & Soliano, diviſée en deux parties à peu prês égales, par un foſſé large & profond que l'on avoit creuſé pour recevoir les eaux qui deſcendoient des colines, & pour les empêcher d'inonder les terres voiſines.

Strozzi réduit par la diligence de ſes Ennemis à ne pouvoir éviter le combat, tourna viſage avec ſon Arriere-garde, qui devint ainſi l'Avant-Garde, & la rangea ſur le bord du foſſé, pour en diſputer le paſſage à l'Ennemy; pendant que ſes deux autres Corps prenoient leur place de bataille. Le Marquis avoit auſſi partagé ſon Armée en trois : l'Avant-garde eſtoit toute d'Eſpagnols naturels, excepté que la Cavalerie de Naples ſous Colonne ſon General eſtoit diſpoſée ſur les aîles. La bataille eſtoit auſſi toute d'Alemands, ſoûtenus par les Hommes d'Armes du Duché de Milan, ſous les ordres de Jean Manriquez; & l'Arriere-garde, où l'on avoit eu ſoin de ne mettre que des Italiens, obéïſſoit au Comte de Piepoli. L'étenduë de la

1554. campagne qui s'élargiſſoit à main gauche, eſtoit remplie de douze cent Chevaux-Legers des Comtes de Santa-Fiore & de Nugarola, & de trois cent Lances de Jean de Luna. Le deſavantage paroiſſoit évident à celuy des deux partis qui ſe hazarderoit le premier de paſſer le foſſé, parce que ſa défaite eſtoit infaillible, pour peu qu'il ſe miſt en deſordre. Perſonne ne l'oſa d'abord entreprendre; mais le grand nombre des Imperiaux empêchant Strozzi de les obſerver avec aſſez d'exactitude dans les détachemens qu'ils faiſoient à droit & à gauche pour ſonder le gué, Luna d'un coſté, & Colonne de l'autre traverſerent le foſſé ſans obſtacle, avec les Eſcadrons qu'ils commandoient, & donnerent dans la Cavalerie du Comte de la Mirandole. A leur ſeule veuë l'Italien Aëto, Guidon du Comte de la Mirandole, tranſporté de crainte, ou corrompu par le Duc de Florence, s'enfuit; & ſa Compagnie de Gens-d'Armes mit une telle confuſion dans la Cavalerie Françoiſe, d'ailleurs plus foible de la moitié que celle des Imperiaux, qu'eſtant atta-

r Dans la Relation de Fourquevaux.

quée avant qu'elle euſt le loiſir de ſe 1554.
remettre en ordre, elle fut renverſée au premier choc. Strozzi pour la rallier, fit au delà de ce qu'on devoit attendre d'un General : Il ſe mit à la tête de ſa Compagnie d'Hommes d'Armes, & il ſoûtint avec elle toute l'impetuoſité des Ennemis, en attendant que le Comte de Gayace ſon Lieutenant euſt raſſemblé les fuyars. Il reçut trois grandes bleſſures à la jouë, au bras gauche & à la cuiſſe du même coſté. Son cheval luy fut tué, & il eut aſſez de vigueur pour remonter ſur un autre, dont le Cavalier venoit de perdre la vie ; mais il n'aperçut pas que cet animal eſtoit auſſi ſur le point d'expirer ; & il ne luy eut pas plûtoſt fait ſentir les éperons, qu'au lieu d'avancer vers l'Ennemy, il trébucha de ſorte, que la cuiſſe bleſſée de Strozzi ſe trouva ſous luy. Il auroit eſté pris en cet eſtat, & auſſi-toſt conduit ſur un échaffaud, tant la haine du Duc de Florence pour luy eſtoit implacable, ſi Montaguto, Banni de Florence, & ſon amy particulier, n'euſt aperçu qu'il tâchoit en vain de ſe dégager

1554. de dessous ce cheval. Montaguto plus genereux que l'état present de ses affaires ne luy permettoit de l'estre, ne délibera point s'il exposeroit sa vie au peril évident qui le menaçoit, pour sauver celle de son General, quoy qu'il ne fust pas moins assûré que luy de la perdre par les mains d'uu Bourreau, s'il tomboit en la puissance du Duc de Florence : Il luy donna son cheval : Il l'aida à monter dessus ; & la Providenc Divine ; pour le récompenser d'une action si charitable, permit que non seulement il ne fut point traversé dans le bon office qu'il rendoit à Strozzi, mais qu'il se sauva même du combat, sans y avoir esté blessé. Strozzi ne voyant plus sa Cavalerie en estat d'estre ralliée, courut à l'Infanterie ; & il y arriva dans le temps qu'elle commençoit à quitter ses rangs pour fuir à son tour. Il l'encouragea de sorte, qu'elle attendit de pied ferme les Imperiaux. Le Marquis de Marignan reconnut à sa posture qu'il luy seroit impossible de l'enfoncer sans perdre ses meilleurs Soldats ; & comme il en avoit besoin pour conti-

nuer

nuer le siege de Sienne, il ménagea 1554.
leur sang, en faisant approcher son artillerie, qui ouvrit en tant de lieux les Bataillons François, que la Cavalerie Imperiale, & l'Infanterie ensuite y pénétrerent aisement. Strozzi fit neanmoins un Corps de ce qu'il put rallier, & chargea si rudement les Espagnols naturels, dont l'arquebuserie l'incommodoit davantage, qu'il les renversa; mais il fut arresté par les Alemands du même parti; & la Cavalerie des Ennemis le prenant par les flancs, mit à la troisiéme charge ses Soldats dans un irréparable desordre. Ses amis le presserent alors d'éviter la mort honteuse qui luy êstoit préparée, s'il eust esté pris; & il luy resta assez de force, pour se retirer à cheval dans Luciniano, où il ramassa le débris de son Armée. L'Infanterie Françoise, qui avoit soûtenu durant deux heures tout l'effort des Ennemis, fut la plus maltraittée, & demeura presque entierement sur la place avec le brave Valeron qui la commandoit. Fourquevaux aprés avoir inutilement essayé de rallier sa Compagnie de Lances, s'é-

1554. toit heureusement sauvé parmi les Grisons, puisqu'il estoit arrivé dans le temps qu'une volée de canon venoit d'emporter la tête de leur Colonnel. Ils le prierent de remplir cette dangereuse place, où il fut pris la pique à la main dans les premiers rangs, aprés s'estre également bien acquitté des deux differentes fonctions de Capitaine de Cavalerie & de Colonnel d'Infanterie. Tous les Bannis de Florence qui ne purent fuir, se firent tuer, excepté cinq, qui aimerent mieux porter leurs teste sur un échaffaud. Mozin d'Elbene, à qui le Duc en vouloit particulierement, fut assez heureux pour tomber entre les mains du Comte de Santa-Fiore son amy, qui le fit sauver. Jamais Strozzi ne témoigna mieux que son courage estoit à l'épreuve des plus grandes adversitez, que dans une conjoncture si difficile. Ses blesseures ne l'empêcherent pas d'agir avec autant de vigueur que s'il eust esté sain, ny de renvoyer Bentivole à Sienne. Les ordres qui luy donna, furent de ranger la Garnison dans les quartiers qu'elle devoit deffendre : d'établir de

nouvelles Compagnies des Bourgeois 1554.
qui s'assujettiroient volontairement aux fonctions militaires : d'apporter dans les magazins publics toutes les provisions qui se trouveroient à la campagne, avant que l'Armée victorieuse retournast au siege : de chasser les bouches inutiles : de distribuer par mesure le pain & le vin ; & de donner ainsi au Roy Henry Second le loisir de mettre sur pied à la Mirandole une nouvelle Armée. Ensuite Strozzi se fit porter à Montalcin ; d'où il excita le Capitaine Altoconti d'entreprendre la deffense de Luciniano. Cet Italien souple, mais timide, se jetta avec deux cent Soldats dans la Place, publiant qu'il vouloit s'ensevelir sous ses ruïnes. Il ne fit pourtant le brave qu'en l'absence des Ennemis ; car il se rendit à la premiere sommation qu'ils luy en firent, & il livra au Marquis de Marignan l'artillerie & le bagage de l'Armée de Strozzi qu'il avoit défaite. Pour comble d'imprudence, il alla, après une action si lâche, rejoindre son General, qui au lieu de recevoir ses excuses, luy fit trancher la tête dans la mesme

1554. Place publique de Montalcin, où l'infâme Aëto, cause de la perte de la bataille, avoit esté quelques jours auparavant pendu.

La severité de Strozzi ne pouvoit estre plus juste : cependant les plus judicieux observerent qu'il en usoit à contre-temps ; parce que les Bannis de Florence, qu'il devoit considerer comme estant sa principale ressource, & ménager avec d'autant plus de précautions, qu'il en avoit alors plus de besoin ; se voyant par là réduits à la nécessité de se laisser prendre dans les petites Places, sans esperer d'estre traitez en prisonniers de Guerre, ou de mourir les armes à la main, sans attendre du secours, se débanderent presque tous, & choisirent leur retraite chacun dans la contrée où il croyoit estre le plus en seureté. Les affaires de France en Toscane acheverent d'être ruïnées par cette désertion. Car Monluc estoit si malade dans Sienne, que les Medecins l'avoient abandonné ; & quand par un bonheur inesperé, il eut recouvré sa santé, ses forces étoient tellement épuisées, qu'il ne pouvoit

estre de long-temps en estat d'agir. Il 1554.
n'y avoit aucune apparence de laisser Sienne sous la foy de Bentivole, que la mort du Duc d'Enguien, en quelque façon qu'elle fust arrivée, faisoit soupçonner de n'estre pas trop bon François; & Lansac qui n'en estoit sorti à la venuë de Monluc, que pour aller continuer à Rome son Ambassade, résolut d'y retourner, dans la croyance que sa presence y seroit plus nécessaire qu'à la Cour du Pape, où les François estoient assez bien, depuis qu'on ne redoutoit plus leur puissance en Italie. Son voyage fut secret depuis Rome jusqu'à Montalcin; mais les Guides qu'il prit dans cette derniere Ville, pour le conduire à pied, & par des sentiers détournez, dans celle de Sienne, le menerent dans un Corps-de-Garde ennemi, où il demeura prisonnier. Strozzi informé de cette perfidie, ne put garder le lit plus long-temps: Il se leva, quoy que ses playes ne fussent point encore fermées: Il prit les trois Enseignes de gens de pied de Montaigu, de Clermont & de François Ursin, & les deux Compagnies de Cava-

1554. lerie de Simier & de Serillac : Il y joignit à Crevol trois Enseignes d'Italiens, & cent bêtes de somme chargées de vivres, & il marcha droit à Sienne en cet équipage. Il trouva à la Porte de Saint Marc, un parti si puissant de Cavalerie de Naples, & d'Infanterie Espagnole, qu'il alloit estre accablé sous le nombre, quoyque ses gens combatissent avec toute la valeur possible, & qu'il fist luy-mesme les fonctions de General & de simple Soldat, lors que Serillac, qui avoit mené force Trompettes, s'avisa de les faire joüer toutes à la fois ; & les Ennemis, que la nuit empêchoit de découvrir la tromperie, s'imaginerent que la Cavalerie Françoise, qui s'estoit presque toute sauvée de la bataille, alloit fondre sur eux : ils se retirerent à droit & à gauche vers les autres Corps de leur parti les plus proches, pour en estre soûtenus en cas de besoin ; & ils laisserent ainsi libre l'entrée de Sienne. Le jour qui survint incontinent aprês, fit appercevoir aux Assiegeans leur erreur, qui ne pouvoit estre plus reparée ; & le Marquis de Marignan accusa de téme-

Dans la Lettre de Serillac au Roy du 22. Aoust 1554.

rité l'action de Strozzi, parce que l'u- 1554.
tilité du ſuccez n'égaloit en aucune maniere la grandeur du peril où il s'eſtoit exposé. Mais outre qu'il n'eſtoit ny ſuffiſamment inſtruit, ny aſſez deſintereſſé, pour juger d'une choſe qui le regardoit, & qui s'eſtoit paſſé durant ſon ſommeil; il eſt certain que Strozzi eſtoit du moins excuſable, par l'abſoluë néceſſité qu'il y avoit de mettre ordre aux affaires de Sienne, afin de diſpoſer cette Ville à ſoûtenir un long ſiege. Et de fait, le meſme Strozzi diſpoſa volontairement le peuple de Sienne à choiſir les Magiſtrats les plus propres pour l'entrenir dans la patience: il le confirma dans la réſolution de ſe deffendre juſqu'à l'extrémité: il demeura dans la Ville, juſqu'à ce que les Medecins répondiſſent de la guériſon de Monluc, & il en ſortit avec vingt-cinq Chevaux, & cent cinquante Arquebuſiers ſeulement pour retourner ſur le bord de la mer, où il arriva après s'eſtre démélé moitié par force, moitié par adreſſe des obſtacles qu'il trouva ſur ſa marche.

Sa principale eſperance conſiſtoit en

1554. ce que Codinton Ambassadeur de France à Constantinople s'estoit insinué dans l'amitié du Grand Seigneur, & avoit pénetré que les Venitiens s'opposoient à l'envoy des Flottes de Sa Hautesse au secours de la France, par le seul motif de se décharger de la dépense extraordinaire qu'ils estoient obligez de faire pour la seureté de leur Golfe. Il y avoit un moyen infaillible de les en punir, & de les ruiner tout ensemble, en leur ostant le commerce du Levant, & en le transportant dans la Provence. Les Marchands Turcs y trouvoient leur commodité dans la merveilleuse rade de Toulon; & Codinton avoit obtenu le consentement de Solyman pour cette importante affaire, qui auroit enrichi toutes les Provinces de France situées sur la Mer Mediterrannée. Mais le Roy Henry Second préfera à ses propres avantages le salut de la Republique de Venise; quoyque pour éviter quelques frais, elle ne fist point de scrupule de traverser la bonne intelligence des François avec la Porte. Codinton éut ordre d'abandonner le projet du Commerce,

& d'insister seulement sur le renvoy de Dragut avec la Flotte des Infidelles vers les costes de Naples, afin d'y attirer par cette diversion l'Armée qui formoit le Siege de Sienne. Solyman en fit expedier l'ordre. Mais Dragut n'obéït pas avec la mesme exactitude qu'auparavant. Il ne mena que cinquante Galeres, sous prétexte que sa Chiourme ne suffisoit que pour ce nombre; & lors qu'il eut fait une legere descente en Sicile, il s'en retourna, quelques prieres que luy fist le Prince de Salerne, de s'avancer seulement jusqu'à la veuë de Naples, où il y avoit un soulevement general sur le point d'éclatter. Il avoit esté ménagé par Ascagne Colonne, fameux pour avoir préferé dans un point si délicat, les interests de l'amitié à ceux de sa Maison. Ce Connestable Heriditaire de Naples avoit formé en sa jeunesse une étroite liaison avec le Prince de Salerne, sans autre fondement que celuy de la sympathie. Car toutes les raisons civiles conspiroient d'ailleurs à les rendre ennemis l'un de l'autre. Le Prince de Salerne estoit Chef de la Maison 1554.

1554. de Saint Severin, que les Eſpagnols avoient dépoüillée, pour revétir celle des Colonnes. Cette bleſſure ſaignoit encore; & comme le Prince de Salerne ne pouvoit apparamment regarder ſans jalouſie Aſcagne Colonne, enrichi des meilleures terres & des principales dignitez de ſes Anceſtres: auſſi Aſcagne Colonne avoit raiſon de ſuppoſer que toutes les marques d'affection qu'il recevroit du Prince de Salerne feroient feintes, aprês tant de motifs qu'il avoit de le haïr. Cependant il eſt tout à fait difficile d'ajuſter ſi parfaitement l'inclination à l'intereſt, que l'un & l'autre ne ſe diviſent, & meſmes ne ſe choquent quelquefois. Le Prince de Salerne ne raiſonna point pour aimer Aſcagne Colonne; & il aida à ſe tromper, en s'imaginant qu'il avoit oublié l'injure que ſes ayeuls avoient reçuë, ou qu'il eſtoit aſſez genereux pour la pardonner, en conſideration de l'amitié. Il ne s'abuſa pas dans ſa conjecture: car l'union de ces deux illuſtres perſonnes fut ſi forte, que ny la diſgrace du Prince de Salerne, ny ſon exil, ne furent pas capa-

bles de la rompre. Aſcagne Colonne 1554.
l'aima tout malheureux & proſcrit qu'il eſtoit, & luy ſauva la vie dans l'Eſtat de Veniſe où il s'eſtoit refugié, en luy dépêchant le plus fidele de ſes Domeſtiques, pour luy donner avis des aſſaſſins que l'on avoit ſubornez pour le maſſacrer, & des expediens néceſſaires pour éviter leur rencontre.

Dans la vie d'Aſcagne Colonne.

On n'a pas ſçu ſi le projet d'une ſi noire action luy avoit inſpiré de la haine pour les Eſpagnols, ou s'il n'avoit pu digerer le mépris qu'ils faiſoient de luy, en ne le jugeant digne d'aucun employ; mais il eſt certain qu'il avoit conſpiré avec le Prince de Salerne pour l'introduire dans Naples, lors qu'il ſe préſenteroit ſur les Galeres du Baron de la Garde, ſoûtenuës par celles de Dragut, & qu'il y avoit un parti formé pour émouver le peuple, & pour profiter d'une occaſion ſi favorable en changeant de Maître. Mais la retraite impreveuë de Dragut déconcerta cette entrepriſe, parce que le Baron de la Garde ne s'eſtima pas aſſez fort avec ſes vingt-cinq Galeres pour attaquer ſur la coſte de Naples. Dorie qui en

1554. avoit cinquante. La moindre tempeſte qui l'auroit ſurpris en ce lieu, où il n'avoit point de Port, l'euſt réduit à ſe rendre à diſcretion ; & le Peuple de Naples ſe voyant trop foible, n'auroit oſé remuër.

Il arriva meſmes à la Conſpiration de Colonne ce qui eſt preſque inévitable à tous les deſſeins hardis, qu'on manque d'executer à point nommé, c'eſt à dire qu'elle fut découverte. Aſcagne Colonne fut arreſté dans le Château-neuf ; & les Eſpagnols qui luy avoient débauché Marc-Antoine ſon fils aîné, luy donnerent toutes les Charges & les Terres qui relevoient de l'Empereur, à condition qu'il s'empareroit de celles qui eſtoient ſitüées dans l'Eſtat Eccleſiaſtique, ce qu'il fit auſſitoſt par leur aſſiſtance. Ainſi la Flotte des Turcs nuiſit à la France au lieu de la ſervir : car les Eſpagnols n'ayant plus beſoin des levées extraordinaires qu'ils avoient faites à Naples pour la défenſe de ce Royaume, les envoyerent en Toſcane, pour renforcer le Siege de Sienne : & le Duc de Florence incapable de fournir encore long-temps le fond néceſſai-

re pour l'entretenir, contraignit le Mar- 1554.
quis de Marignan de donner un assaut à la Place. Les Espagnols & les Alemands Imperiaux commandez par le Marquis en personne, attaquerent une heure, après la minuit de Noël, mil cinq cent cinquante-quatre, le quartier où avoit esté la Citadelle : & les Italiens sous le Comte de Bagni s'adresserent à la Porte-Camoglia. Leur escalade auroit infailliblement réüssi vers le premier des deux endroits que l'on vient de nommer, si les échelles eussent esté assez longues, parce que les Assiegeans n'auroient eu en teste qu'une Compagnie d'Alemands, presque tous endormis. Mais l'Ingenieur du Marquis de Marignan qui avoit mesuré la hauteur du lieu, s'estant trompé de sorte qu'elles estoient trop courtes de trois pieds ; il n'y eut que les plus agiles qui se guinderent sur la muraille : les autres estant contraints de descendre, ou de tomber dans le fossé. Il en monta néanmoins assez pour égorger la Compagnie d'Alemands qui s'y trouvoit en garde ; mais Monluc qui s'estoit défié de leur négligence,

1554. avoit fait trouver bon à Recrod leur Colonnel, qu'une Compagnie de Bourgeois, plus interreſſez qu'eux à la ſeureté de Sienne, veillaſt ſi prês d'eux, qu'elle puſt accourir au premier bruit. Et de fait cette Compagnie arriva à propos, fit main-baſſe ſur les Eſpagnols entrez dans le Corps de Garde, & empêcha facilement les autres de monter. Le danger fut éncore plus grand à la Porte-Camole, où la Compagnie d'Albert de Saint Aubin abandonnée de ſon Capitaine, qui eſtoit allé à la Meſſe de Minuit, prit l'épouvante, s'enfuit, & laiſſa monter les Italiens à leur aiſe. Il n'y avoit que quatre Soldats dans la Tour prochaine, qui voyant le deſordre de leurs camarades, entrerent à leur tour dans une telle conſternation, que trois d'entr'eux ſe jetterent du haut en bas, & le quatriéme tendit la main aux Ennemis, afin de leur aider à monter. Les Imperiaux s'avancerent enſuitte dans la ruë: mais ils y trouverent le Comte de Gayace, à la teſte de la Garniſon Françoiſe ſoûtenuë par un Corps de Bourgeois. Le Combat fut continué ſi long-temps, que Monluc

qui gardoit encore la chambre, eut 1554.
le loisir de monter à cheval, de rallier ce qu'il put de Soldats & de Bourgeois, & d'accourir au secours des siens.

Sa précaution fut admirable, en ce qu'il envoya par avance des Emissaires dans tous les quartiers, pour y publier que les Imperiaux avoient esté repoussez; & cette artifice tendoit à deux fins. L'une d'encourager les plus timides; l'autre d'empêcher ceux qui pourroient avoir conspiré avec les Assiegeans de se déclarer. Il les repoussa à la seconde attaque jusqu'à la porte; mais le boulevard qui la deffendoit, estoit si bien gardé, que ceux qui s'y lanceroient les premiers estoient presque assurez de périr. Au moment que Monluc déliberoit à quelle personne il en donneroit l'ordre, il aperçut le mesme Saint Aubin, qui pour s'estre absenté de sa Compagnie, estoit la cause du désordre. Il luy reprocha sa faute en des termes tout à fait aigres: Il luy présenta la pointe de l'épée; & menaça de le tuer, s'il ne reparoit sa négligence, en se jettant à corps perdu dans le bou-

1554. levard. Saint Aubin obéït de peur ou de honte, & fut ſuivi par les Capitaines Cuſſan & Blacons. Monluc trouva moyen d'entrer dans le boulevard par une fauſſe porte ; & la réſiſtance des Imperiaux fut d'autant plus longue, qu'on ne pouvoit uſer contr'eux ny de la pique, ny de l'arquebuſe, ny meſme de l'épée en un lieu ſi reſſerré. Il fallut donc avoir recours au poignard ; & les Italiens moins adroits que les François en cette ſorte d'armes, ſuccomberent enfin. Il ne reſtoit plus que la Tour à recouvrer, & Monluc y fit monter le jeune Charry, quoyqu'il ne fuſt pas entierement guéri d'une dangereuſe bleſſure qu'il avoit reçuë à la tête. Charry emporta neanmoins cette Tour par eſcalade ; & il avoit à peine achevé de s'en rendre maiſtre, quand le Marquis de Marignan arriva avec des Troupes fraiſches au ſecours des ſiens. La multitude des flambeaux qu'il faiſoit porter devant luy, ne ſervit que pour donner à ſes Ennemis une ſi facile viſée, qu'ils ne tiroient aucune arquebuſe en vain. Les plus apparens eſtoient portez par terre ; & ſi le Marquis de

Marignan

Marignan ne se fût promptement retiré, il ne luy auroit pas resté un homme de commandement. Il laissa morts dans le fossé six cent de ses meilleurs Soldats ; & cette disgrace auroit attiré la levée du siege, s'il y eust eu une Armée Françoise en campagne : mais Strozzi n'estant plus à craindre avec le Camp volant qu'il avoit eu peine à ramasser du débris de la sienne ; & ne pouvant travailler qu'à la conservation des Places maritimes qui tenoient encore pour les Siennois ; le Marquis de Marignan pour executer son dessein, n'eut qu'à s'enfermer dans ses lignes, où il ne craignoit pas d'estre affamé. Il essaya néanmoins d'excuser la faute qu'il avoit commise dans l'attaque aux flambeaux, en publiant qu'il avoit paru en cette posture, non pas pour renouveller l'assaut, parce qu'il supposoit que ses gens fussent encore maistres de la porte de la Tour ; mais pour s'emparer des principales places de la Ville, & pour s'y ranger en bataille, afin de faire de là plus commodément les détachemens nécessaires pour occuper les quartiers plus éloignez, à quoy les

1554.

Dans la vie du Marquis de Marignan.

1554. flambeaux estoient d'un tel usage, qu'il n'estoit ny seur, ny mesme possible de s'en passer.

Fin du quatriéme Livre.





ARGUMENT
DU
LIVRE CINQUIEME.

L'*Empereur prête l'oreille aux calomnies, contre Gonzague, aussi-tost qu'il croit n'avoir plus besoin de ce Prince. Gonzague travaille en vain à le satisfaire. Il demande que son procez luy soit fait dans les formes de la Justice, & il ne peut l'obtenir. Il a recours au Prince d'Espagne, qui n'ose, ou ne veut pas l'appuyer; & l'on traitte de ridicule le projet qu'il dresse pour assujettir à la Monarchie d'Espagne tous les Estats de l'Europe. Le Maréchal de Brissac se saisit d'Yvrée, de Crevecœur, de Mazin & de Santia. Le Colonnel Imperial Magio deffend mal la premiere de ces quatre Places, & quatre Officiers de l'Armée Françoise se picquent d'honneur de lever & de garder jusqu'à la*

mort chacun leur Bastion à Santa. Salvoison forme sur Cazal l'entreprise la mieux concertée qui fut jamais, & l'execute avec autant de bonheur que d'ardiesse; mais il paroist par l'évenement que Brissac avoit eu raison de s'avancer avec toute l'Armée Françoise, pour seconder Salvoison, puisque sans cela le Château & la Citadelle de Cazal n'auroient point esté forcez; & que la Ville se seroit perduë avec autant de facilité, qu'elle avoit esté prise. Les prosperitez de Brissac dans la Lombardie, portent le Marquis de Marignan à l'insulte de Sienne; mais il est découvert par Monluc, qui le repousse de maniere, qu'il est contraint de reprendre son vieux dessein de se rendre maistre de Sienne par famine. Monluc attend l'extrémité dans cette Place, & ne veut point que l'on parle de luy dans la capitulation. Le troisiéme Duc de Guise le blâma depuis de ces deux actions; & l'on montre icy que la critique de ce Duc estoit bien fondée. La Bourgeoisie de Sienne obtint des conditions plus avantageuses qu'elle n'esperoit, & forme une nouvelle République dans Montalcino où elle se retire. Le frere

du Pape sollicite pour son fils l'investiture de Camerin, & son Alliance avec la Princesse de Florence. Le pere de cette Princesse y consent, afin que le Saint Siége ne le traverse point dans la prise de Sienne; mais le Pape pour éviter l'importunité de son frere, contrefait le malade: Il le devint tout de bon, & il meurt pour avoir changé sa maniere de vivre. On particularise icy les intrigues du Conclave suivant, parce qu'il n'y en avoit point encore eu, où le rafinement de la politique eust paru dans toute son étenduë. Les Factions de France & d'Espagne se trouvent à peu prês égales, & réüssissent assez dans la Promotion du Cardinal de Sainte Croix, sous le nom de Marcelle Second; mais cette Papauté ne dure que vingt-deux jours. Le Conclave recommence, & le Cardinal de Ferrare se trouve tellement déconcerté par l'obstination des Imperiaux à ne le vouloir pour Pape, en quelque maniere que ce fust, qu'il propose par desespoir, celuy des Cardinaux de la Faction Espagnole, qu'il jugeoit le moins digne du S. Siege. C'estoit Caraffe qui se trouve assez heureux pour obtenir tous

les suffrages du Conclave, quoy qu'il n'y eust pas un Cardinal qui luy eust donné le sien dans une autre conjoncture que celle-là. Le Gardien des Cordeliers de Mets dresse pour restituer cette Place à l'Empereur, la trahison la mieux entenduë qui fut jamais; mais elle est découverte par un Chartreux, & le Gouverneur la Vieuville en punit les complices avec toute la moderation, que demandoit l'honneur de l'Ordre de S. François, sans hazarder l'interest du Roy. La Reine d'Angleterre se propose de négocier la paix entre la France & l'Espagne, qui y consent. Les conferences se font entre Calais, Ardres & Gravelines; & les François y remportent l'avantage, en contraignant l'Empereur de découvrir que c'est luy qui ne veut pas sincerement s'accommoder. Le nouveau du Pape veut agrandir sa Maison, & les Espagnols en ont de la jalousie. Ils tiennent à Rome une Assemblée de leurs principaux amis contre luy, & il en est informé. Le Cardinal Sforce fait saisir les meubles du Cardinal Farneze, & les deux Galeres de France dans lesquelles ils estoient. L'Ambassadeur de Henry Second s'en plaint;

& les Neveux du Pape négligent les justes moyens qu'ils avoient de dépoüiller la Maison des Colonnes, pour s'arrester à un qui ne leur réüssit pas. Ils ne peuvent leur oster la protection d'Espagne, & ils se réduisent par-là à rechercher eux-mêmes celle de France. Le Duc d'Alve attaque Brissac avec une Armée plus forte des deux tiers que la sienne: Il viole les Loix de la bonne Guerre, & il est contraint par le beau Bonnivet de lever le siege de Saint-Ia, aprés vingt jours de batterie. La jalousie du Commandement entre Brissac & le Duc d'Aumale empéche les François de tailler en pieces l'Armée du Duc d'Alve dans sa retraitte. Vulpien est assiegé, & ne se rend qu'aprês que la Rochepozay eut défait au passage du Po les Troupes qui marchoient à son secours. Le Duc d'Aumale devenu plus soûmis par la difficulté qu'il y avoit trouvée, s'accorde avec Brissac, qui feignant d'en vouloir à Pondesture, enleve en six jours Moncalve aux Imperiaux. Le Duc de Nevers ravitaille Mariembourg; & l'arriere-ban de Picardie est battu, pour s'estre mal-à-propos engagé jusqu'auprês de Bapaume. La Reine d'Angleterre con-

clud enfin une Tréve de cinq ans entre la France & l'Espagne; mais le dernier article que le Cardinal Polus y avoit inseré, dans l'opinion qu'il empêcheroit d'y donner atteinte, fut celuy qui contribua le plus à la faire rompre, sans que l'on pust estre convaincu d'injustice de part ni d'autre. Le Duc d'Alve se propose d'égaler ou de surpasser Gonzalve; & dans cette unique vûë, il dispose le Roy Philippe Second son Maistre à donner sous-main aux Colonnes les moyens de recouvrer ce que les Caraffes leur avoient osté dans l'Etat Ecclesiastique. Les Caraffes trop foibles pour resister à l'Espagne, ont recours au Conseil de France, qui envoye à Rome les Cardinaux de Lorraine & de Tournon avec un pouvoir solidaire. La tempeste arreste leur voyage par mer; & le Cardinal de Lorraine prend la poste, & arrive avant le Cardinal de Tournon auprès des Caraffes, qui pour le gagner, luy proposent d'établir le Duc de Guise son frere au Royaume de Naples, en qualité d'Heritier de la Maison d'Anjou; & font ainsi rompre la Tréve par des raisons & des intrigues que l'on particularise icy.

HISTOIRE



HISTOIRE DE HENRY II.

LIVRE CINQUIE'ME.

Où l'on voit le mauvais succez de l'entreprise de Sienne : les progrez de Brissac dans le Piémont ; & ce qui est arrivé de plus important sous le Régne de Henry II. durant l'année 1555. & les quatre premiers mois de 1556.



LE mauvais état des affaires d'Espagne en Piémont, acheva de ruïner la fortune chancelante de Ferrand Gonzague ; & l'on ne trouvera guéres dans l'Histoire d'exemple plus fameux que 1555.

1555. celuy-là, pour montrer que rien ne contribuë davantage à rendre les Souverains injustes, que l'adversité de ceux qui les servent; & que plus un Ministre est malheureux, plus il donne de prise sur luy à la calomnie pour le faire déposer. On a déja vû que Gonzague avoit esté contraint d'aller à la Cour Imperiale, pour lever les mauvaises impressions que ses ennemis y avoient données de sa conduite; & qu'encore qu'il se fust purgé des crimes qu'on luy imposoit, il n'avoit pû se garantir tout à fait du soupçon que l'Empereur en avoit conçu. Ainsi quoyqu'on luy rendist au dehors tout l'honneur que méritoit un Prince Etranger à qui l'Espagne estoit redevable de la conservation de ce qu'elle tenoit en Italie, l'Empereur ne laissoit pas d'avoir pour luy une certaine froideur d'autant moins supportable, qu'elle estoit plus extraordinaire. Gonzague fut bien-tost las de vivre dans cette indifference; & il pressa tellement qu'on examinast son procez, que le Conseil de l'Empereur ne l'osa refuser, quoy qu'on eust d'abord souhaitté qu'il n'obligeast pas

l'Espagne à justifier qu'elle avoit eu raison de le rappeller du Duché de Milan. Aussi-tost que le champ fut ouvert pour l'accuser, ses plus dangereux ennemis se découvrirent ; & Jean de Luna, Gouverneur du Château de Milan se mit à leur tête. Ils allerent tous à la Cour Imperiale, & ils produisirent des mémoires chargez de circonstances, qui dans une autre conjoncture eussent augmenté la réputation de Gonzague, au lieu de la noircir. Ils luy reprocherent qu'il estoit né d'une Maison Souveraine, interressée à chasser d'Italie les Etrangers : Qu'il estoit allié à tous les Princes d'Italie : Qu'il avoit des intelligences avec les Républiques du mesme païs, & principalement avec celle de Venise, suspecte à la Maison d'Autriche par tant de considerations : Qu'il avoit pris des soins infatigables pour fortifier Milan, comme s'il eust affecté par là de se rendre maistre du Château de cette grande Ville, dont la Garnison toute composée d'Espagnols naturels, pouvoit traverser son usurpation. Ils ajoûterent qu'il avoit excité la Guerre de Parme, afin 1555.

1555. de se trouver armé, lors que l'Empereur viendroit à manquer; & qu'il avoit ajusté toutes ses intrigues, pour élever à la Papauté le Cardinal Salviati, ennemy déclaré des Espagnols, afin de l'obliger, aprés son éxaltation, à favoriser l'ancien projet de chasser d'Italie les Etrangers: Que le mesme Gonzague avoit fait dresser des Généalogies, pour insinuer dans l'esprit des peuples du Duché de Milan, adorateurs de la mémoire des Sforces, que Gonzague estoit leur égitime héritier; & que c'estoit à dessein de les animer à la révolte: Qu'enfin nonobstant qu'il fust tres-vaillant & tres-experimenté, il laissoit faire aux François chaque jour de nouvelles conquestes.

Gonzague avoit tant de fois rêpondu pertinemment à ces vieux reproches, qu'il avoit sujet de présupposer que ses adversaires ne les mettroient plus en usage. Mais voyant que non seulement on osoit les renouveller; mais encore que l'Empereur, qui avoit autrefois paru si prompt à le justifier, sembloit pencher du costé de ses accusateurs; il eut recous à son dernier azile, qui estoit

le Prince d'Espagne, dont il pensoit avoir acquis l'amitié par les assiduitez qu'il luy avoit renduës en son voyage d'Italie. Il luy representa l'injustice de ses accusateurs, & la foiblesse de ses Juges; & il le conjura de l'en délivrer, ou de luy donner une retraitte honorable auprès de luy. Mais il n'estoit pas si avant qu'il s'imaginoit dans les bonnes graces de ce Prince; au contraire il luy estoit devenu suspect par la derniere voye qu'il avoit tenuë pour luy faire sa Cour. Il luy avoit proposé un dessein vaste & charmant dans la speculation, mais sujet à des impossibilitez presque évidentes de reüssir dans la pratique, comme estoient la plûpart de ceux qui luy frappoient l'imagination. Il consistoit à former une espece de ligue entre tous les Etats de la Monarchie Espagnole, pour entretenir en tous temps quarante-deux mil hommes qui auroient leurs place d'armes dans le Duché de Milan, d'où ils marcheroient à la deffense du premier Etat qui seroit menacé, & tiendroient ainsi les Ennemis de la Maison d'Autriche dans une dépense continuelle, & ses

1555.

Dans la derniere Lettre de Gonzague au Prince d'Espagne.

1555. Sujets dans une profonde tranquillité.

Mais le Prince d'Espagne au lieu de considerer ce projet du costé qu'il pouvoit estre utile & glorieux tout ensemble à tant de Couronnes, dont il estoit Héritier, l'avoit regardé par l'interest de celuy qui le proposoit. Il avoit remarqué que de la maniere que le Plan en estoit dressé, il falloit que Gonzague commandast l'Armée qui seroit levée pour l'accomplir, & qu'il employast mesme son crédit auprès des Princes d'Italie, pour tirer d'eux de temps en temps les choses nécessaires à la subsistance des quarante-deux mil hommes, qui seroient enfermez dans une aussi petite espace qu'estoit le Duché de Milan. Ainsi non seulement Gonzague n'avoit point reçeu du Prince d'Espagne les applaudissemens qu'il prétendoit avoir meritez pour un projet, qui ne promettoit rien moins que la Monarchie Universelle à la Maison d'Austriche; mais encore il s'estoit ruiné dans l'esprit du mesme Prince, en luy persuadant qu'il ne cherchoit qu'à se rendre nécessaire. De là vint que lors qu'il implora sa protection, le

Il est dans la seconde partie de Gosselin.

Prince d'Espagne, au lieu de l'appuyer 1555.
avec autant de chaleur, qu'il en avoit témoigné à maintenir Pierre de Tolede contre la Noblesse de Naples, lors qu'elle avoit sollicité sa déposition ; il fit à Gonzague une réponse, qui ne pouvoit être plus artificieuse, ny plus indifferente. Elle commençoit, en l'avertissant qu'il devoit imputer la mauvaise humeur de Sa Majesté Imperiale à la multitude d'affaires dont elle estoit accablée, & aux douleurs de la goutte & de la gravelle, qui ne luy donnoient presque plus de relâche. Ensuitte le Prince d'Espagne se proposoit luymesme pour exemple à Gonzague, en ce qu'il n'avoit osé se plaindre d'estre relegué en Espagne, où l'on ne luy donnoit aucune part des affaires, quoy qu'il en dust soûtenir un jour tout le poids : d'où il concluoit en exhortant Gonzague à la patience, & en luy promettant de le rétablir aussi-tost qu'il seroit en estat de le faire.

Ruy-Gomez-de-Sylva, Favory du Prince d'Espagne, écrivit à Gonzague en mesme style, & luy manda positivement qu'il n'y avoit rien qu'il ne dust

1555. eſperer ſous un autre Regne, pour la récompenſe de ſes ſervices. Mais les eſpérances les mieux fondées touchent peu, quand on les ſoupçonne de n'eſtre faites, que pour diſpoſer l'eſprit à une prochaine diſgrace. Gonzague reconnut aſſez qu'on le joüoit; & il ne travailla plus à pourſuivre une juſtification Juridique. Il accommoda ſa conduite à celle du Conſeil de l'Empereur: & il ſe contenta des déferences exterieures que l'on continüoit de luy rendre, ſans forcer ceux qui l'avoient fait dépoſer, à s'accuſer eux-meſmes, en le déclarant innocent. La ſeule conſolation qui luy reſta fut d'avoir un Succeſſeur en la perſonne de Figueroa, qui le fit géneralement regretter par tous les Peuples de ſon Gouvernement, ſans en excepter les plus animez de ſes ennemis.

Le Marêchal de Briſſac n'ayant plus en teſte un Géneral ennemy, de haute réputation, comme avoit eſté Gonzague, mais un vieux Courtiſan nourri dans l'intrigue, qui n'avoit vû la Guerre que dans les Romains, tel qu'eſtoit Figueroa, ne s'amuſa plus comme aupa-

travant à former des desseins sur les 1555.
Places de moindre importance. Il résolut d'ouvrir par une action extraordinairement hardie le passage aux Suisses qui viendroient renforcer son Armée, & d'étendre ses contributions sur tout le territoire de Pavie, qui estoit le plus fertile du Duché de Milan. Pour arriver à ces deux fins, il falloit surprendre la Ville d'Yvrée, Capitale de la Val-d'Aoust, nonobstant la saison de l'Hyver, où l'on estoit alors : & les montagnes couvertes de neiges qu'il s'agissoit de traverser ; mais ces deux obstacles n'empêcherent pas les François de se mettre en marche. Magio Colonnel Imperial pressentit leur dessein, malgré les détours qu'ils prirent pour le cacher. Il le fit sçavoir à Figueroa, qui nonobstant son grand âge, se divertissoit au bal à Valence. Figueroa avertit le Mestre de Camp Moralez, de se tenir sur ses gardes, & luy envoya du secours sous la conduite d'André de Correge & du Comte de Carpegna. Mais ces deux précautions furent également inutiles, parce que le secours fut taillé en pieces, & Mora-

1555. lez répondit à son Géneral qu'il ne se mist point en peine de la conservation d'Yvrée, & que si les François estoient assez témeraires pour s'adresser à luy, sa Garnison estoit assez nombreuse pour en détacher une partie, & pour l'envoyer au devant d'eux sans dégarnir sa Place. Mais comme ce Gouverneur n'estoit fanfaron, que parce qu'il supposoit que la riviere de la Doria ne seroit pas guéable, au mois de Decembre; il ne l'eut pas plustost vuë passée à l'Avant-garde de l'Armée Françoise, sans pont de batteaux, qu'il se rendit, avant que Brissac eust fait aucune effort contre ses murailles.

Dans la Relation de la Prise d'Yvrée.

Une lâcheté si extraordinaire en un vieux Officier de l'Infanterie Espagnole, comme estoit Magio, qui se vantoit d'avoir seul conquis & conservé tant de fois le Duché de Milan, étonna de sorte les Gouverneurs de Crevecœur, de Mazin & de Saint-Ia, qu'ils n'oserent attendre l'ennemy, parce que leurs Forteresses estoient moindres sans comparaison que celle d'Yvrée : Ils se rendirent à Brissac; & ce Marêchal résolu d'acquerir en toute maniere l'inclination

des Habitans & des Peuples du Territoire qu'il venoit de conquerir, leur remit la moitié de ce qu'ils avoient accoûtumé de contribuer pour la subsistance de l'Armée Imperiale. Cette liberalité les rendit tellement affectionnez au Parti de la France, que quelque effort que fist depuis le Prince de Piémont leur Souverain pour les en détacher, il luy fut impossible d'en gagner un seul. 1553.

L'importance de Saint-Ia qui bridoit les courses des Garnisons Imperiales de Vulpien, de Verceil & de Cressentin, obligea d'y faire de nouvelles fortifications; & le travail en fut d'autant plûtost & plus gayement achevé, que Brissac le partagea entre les hauts Officiers de son Armée, qui estoient alors le Duc de Nemours: d'Anville, second fils du Connestable de Montmorency: Bonnivet, & le Vidâme de Chartres; & que ces quatre vaillans hommes ne se contenterent pas d'entreprendre chacun son Bastion, & de l'élever à l'envi; mais encore ils jurerent pour imiter les Chevaliers errans, de le deffendre s'il estoit atta-

1555. qué, & de s'enterrer plustost sous ses ruines que de l'abandonner. Ce qui donna lieu, la Campagne suivante, à des actions de valeur heroïque.

Salvoison estoit demeuré dans son Gouvernement de Verruë, où il avoit l'intendance des Espions. Comme personne ne l'égaloit en ce rare talent, il avoit si heureusement gagné cette sorte de gens par les deux seules voyes qu'ils estoient prenables ; c'est à dire en leur donnant sans mesure, & en s'amusant à faire la débauche avec eux dans des lieux écartez, qu'aucun ne le trahit jamais, & n'eut d'intelligence double sans sa participation. Il y avoit long-temps qu'il aspiroit principalement à surprendre Cazal ; parce que considerant cette belle Ville comme la clef de la Lombardie, il supposoit judicieusement que les François seroient toûjours en estat de recouvrer le Duché de Milan, s'ils avoient un asyle asseuré dans les murailles de Cazal ; & qu'au contraire ils en seroient toûjours repoussez, si une retraite si commode leur manquoit, quelques autres établissemens qu'ils eussent en

Piémont. Mais il falloit attendre une 1559.
conjonćture qui en facilitast le succés ; & l'adroit Fortarole qui faisoit profession de Maistre d'Ecole dans Verruë, afin de mieux couvrir qu'il estoit un parfait Espion, la fit naistre. Il alloit souvent à Cazal, sous pretexte de Marchandise ; & il s'estoit insinué dans les bonnes graces de quelques Cavaliers Espagnols par l'esperance qu'il avoit donnée de leur enseigner l'endroit où ils pourroient enlever sans hazard un Parti de Cavalerie Françoise. Il avoit tiré d'eux par l'amorce de ce pillage imaginaire tous les avantages présens qu'il avoit desiré : car non seulement ils luy avoient permis de reconnoistre Cazal à son aise, & de remarquer un lieu commode, pour y appliquer des échelles ; mais de plus il s'estoit fait informer de l'estat de cette Place, des munitions qui s'y trouvoient, de la maniere dont la garde estoit partagée entre les Soldats de la Garnison & les Bourgeois, & du genie de Lope de Figueroa, cousin germain du Gouverneur de Milan, qui commandoit alors dans Cazal. Il avoit

1555. ſçu que cet Officier affectoit d'imiter ſon parent, & principalement dans la vie molle qu'il menoit ; & que par conſequent il avoit pris ſes meſures pour paſſer le prochain Carnaval dans la danſe & dans les feſtins.

Fortarole informa Salvoiſon de ces particularitez, qui luy firent comprendre que la conjoncture eſtoit venuë d'entreprendre ſur Cazal. Il fut d'abord tenté de le faire, ſans la participation de Briſſac ſon General : car outre que la Garniſon qu'il entretenoit dans Verruë eſtoit beaucoup plus nombreuſe qu'il ne falloit pour garder une ſi petite Place ; & que les Gouverneurs des Villes Françoiſes voiſines n'auroient pas manqué de le joindre à la premiere ſemonce qu'il leur en euſt faite ; il avoit une Compagnie de trois cent hommes effectifs, la plus leſte qu'on euſt encore veuë : Que le Roy pour reconnoiſtre la valeur extraordinaire qu'il avoit témoignée à la priſe de Verceil, luy avoit permis de lever dans l'Armée de Briſſac, tambour-battant, avec ce privilege que perſonne n'avoit encore obtenu, & qui ne

fut jamais depuis accordé d'enrôler les 1555.
plus braves qui s'offroient à luy, de quelque corps qu'ils fussent. Mais deux raisons l'empêcherent de succomber à une tentation aussi fine qu'étoit celle de ne partager avec personne la gloire de conquerir Cazal.

La premiere estoit qu'il avoit appris par sa propre experience, en surprenant Verceil, que les Villes commandées par de fortes Citadelles, ne se prenoient qu'à demy, lors que celuy qui s'y couloit par adresse n'avoit point une Armée prête à le seconder; parce que ceux qui se refugioient dans la Citadelle n'estant point assez-tost enfermez, avoient le loisir d'appeller à leur secours, & d'attendre l'Armée de leur parti, qui marchant à la hâte, & passant par la Citadelle, recouvroit la Ville aussi facilement qu'elle avoit esté perduë. La seconde raison estoit tirée de la surprise du même Cazal arrivée sous le précedent Régne. Burie, Gentilhomme de Xaintonge, avoit intelligence avec quelques Bourgeois de Cazal qui l'appellerent : Il y courut sans en avertir le Comte de

1555. Guy de Rangon qui commandoit un Corps ſeparé de l'Armée Françoiſe dans le Piémont. Il fut introduit dans la Ville ; mais n'ayant pas aſſez de Troupes pour forcer le Château de Cazal, l'Armée Eſpagnole ſurvint qui le défit, & le mena priſonnier à Milan. Ces deux exemples obligerent Salvoiſon à concerter ſon entrepriſe avec Briſſac, qui luy donna parole de le ſeconder en toute maniere. Le jour que l'on choiſit pour l'exécution, fut celuy des nôces d'un des Officiers Géneraux de l'Armée Imperiale, avec une fille des plus belles, & de la meilleure Maiſon du Montferrat. Pour les ſolemniſer avec plus d'éclat, on avoit fait venir des autres Villes d'Italie tout ce qui pouvoit contribuer à la magnificence ; & les parties eſtoient formées pour les Maſcarades, pour les Tournois, pour les Combats à la Barriere, & pour les Courſes de Bague. Salvoiſon y voulut paroiſtre, quoyqu'il ne fuſt point attendu. Il fit ſes préparatifs avec un merveilleux ſilence, & pour dérober la connoiſſance de ſon deſſein à ceux de Verruë &

Dans la vie du Comte de Rangon.

Dans la longue Relation de cette ſurpriſe, que le Maréchal de Briſſac écrivit au Roi Henry II. & qui ſe trouve préſentement entre les Manuſcrits de Monſieur de Lamoignon Avocat Général.

& de Cazal, c'eſt à dire à ceux de 1555.
ſon parti, auſſi-bien qu'aux Ennemis, il feignit d'eſtre dangereuſement malade. Il ſe mit au lit, & il manda les Medecins de Cazal par une lettre qu'il écrivit au Gouverneur, dans laquelle il le conjuroit de ne luy pas refuſer cet unique moyen de ſauver ſa vie. Le Gouverneur de Cazal qui n'avoit point alors beſoin de cette ſorte de gens, leur permit avec d'autant plus de joye de viſiter Salvoiſon, qu'il ſembloit n'avoir rien à craindre, tant que dureroit la maladie de ce vigilant François; & les Medecins attirez par l'eſperance du gain, ne manquerent pas de ſe rendre à Verruë ſur la fin du jour qui précedoit la nuit deſtinée à la ſurpriſe du lieu d'où ils eſtoient partis. Salvoiſon avoit envoyé, pour les recevoir, des gens qui leur dirent qu'il avoit tout à fait mal paſſé la journée, & que s'eſtant trouvé le ſoir tant ſoit peu mieux, il avoit commandé qu'on le laiſſaſt repoſer quelques heures, que les Medecins pourroient employer à ſe rafraîchir. Et de fait, on les conduiſit dans un appartement où

1555. ils défererent aiſément à la ſemonce qu'on leur fit de s'aller coucher, aprês qu'on les eut regalez à ſouper. Salvoiſon ſe leva pendant leur ſommeil : Il tira de Verruë la meilleure partie de ſa Garniſon. Il trouva ſur le chemin ſa Compagnie, & huit cent hommes choiſis que Briſſac luy envoyoit avec une aſſurance poſitive de ſe trouver au point du jour à la teſte de l'Armée Françoiſe à la vûë de Cazal ; & Salvoiſon marcha avec tant d'ordre & de diligence, que les échelles furent dreſſées à une heure aprês minuit. Il ſembloit que les précautions que l'on vient de rapporter euſſent rendu l'entrepriſe de Salvoiſon impénétrable ; mais quelque effort que faſſe l'eſprit humain à prévenir les obſtacles qu'il juge capables de traverſer un vaſte deſſein, la fortune a preſque toûjours plus de part que la prudence à l'exécuter.

Dans la vie de Magio.

Le Colonnel Imperial Magio avoit preſſenti que Briſſac en vouloit à Cazal, & meſmes qu'il y avoit une intelligence formée pour ſurprendre cette Place. Il avoit envoyé ſon Confident

Plantanida au Gouverneur de Milan, 1555.
pour luy représenter les indices qu'il en avoit, & pour luy proposer ensuite une autre intelligence qu'il avoit sur la Ville de Turin, avec offre de la faire éclater au moment que l'Armée Françoise s'éloigneroit de cette Capitale du Piémont, pour entrer dans le Montferrat. Mais Plantanida ne put parler qu'au Secretaire de Figueroa, ce Gouverneur de Milan ayant obstinément refusé de luy donner audience; & le Secretaire Diego Labrisso corrompu par les présens qu'il avoit reçus de Salvoison, comme disent quelques mémoires, ou persuadé, comme portent d'autres, que Cazal ne pourroit estre surpris, renvoya Plantanida sans avoir égard à son avis, ny à la proposition de celuy qui l'avoit dépêché. Ainsi Salvoison prest de monter sur la muraille, en un temps que ceux de la Ville & de la Garnison, fatiguez de la danse & de la garde, estoient au plus fort de leur premier & plus profond sommeil, fit descendre dans le fossé les Capitaines Cluseau & Pondesture qui l'avoient sondé par son

1555. ordre peu de jours auparavant par la commodité que Fontarole leur en avoit donnée. Ces deux Officiers Subalternes de l'Armée Françoise se guinderenr en haut si viste, & avec si peu de bruit, qu'ils poignarderent les Sentinelles, & surprirent les Corps-de-Gardes, sans avoir esté découverts. Salvoison s'estoit déja rendu maistre d'un quartier de Cazal, lors que l'alarme fut donnée. Les Imperiaux à demy éveillez, accoururent au bruit, & troublerent le repos de leur Gouverneur, dont le Palais estoit proche du lieu où les François s'estoient rangez pour aller avec ordre s'emparer des autres quartiers. Il s'imagina d'abord que c'estoient des Yvrognes qui se battoient, & il sortit avec sa robe de chambre, & la halebarde à la main, en se vantant de les bien étriller. Mais il se desabusa bien-tost, lors qu'il entendit crier, *France, & tuë:* il mit en usage toute l'agilité naturelle à ceux de son Païs de Biscaye pour se sauver dans la Citadelle.

Salvoison ainsi devenu maistre de la Ville de Cazal, sans tirer un coup

d'arquebule, ne trouva pas la même 1555.
facilité à se saisir du Château & de la Citadelle. Quatre cent Alemands qui s'estoient chargez de deffendre le Château, tuérent près de deux cent François qui les attaquoient sans précaution. Mais cette perte n'ayant fait qu'irriter le courage de leurs Compagnons, le Château fut emporté de vive force, & les Alemands taillez en pieces, avec leur généreux Capitaine Lodron.

Brissac n'avoit pas manqué d'arriver à huit heures du matin avec son Armée, & d'investir la Citadelle que les Espagnols avoient laissée dépourvûë de toute sorte de munitions par une finesse de raisonnement qui leur fut enfin préjudiciable. Ils avoient esté obligez par bien-séance d'en laisser la garde au Duc de Mantoüe, proprietaire du lieu, qui y avoit mis un Gouverneur & des Soldats Montferrins : mais de peur que cette Garnison ne s'exemptast de la dépendance de celle d'Espagne qui gardoit la Ville & le Château, on ne luy fournissoit de vivres à la fois que pour vingt-quatre

1555. heures. Ainsi le Gouverneur Figueroa s'y estant retiré, fut pris dans le piége qu'il avoit tendu au Duc de Mantouë, & contraint de capituler, quoy que le Colonnel Salinas Gouverneur d'Ast fust en marche pour le secourir avec la meilleure partie de l'Armée Imperiale.

Salvoison eut le Gouvernement de Casal qu'il venoit de conquerir; & sous luy du Closeau & Pondesture obtinrent ceux de la Citadelle & du Château, aprês que Brissac les eut régalez chacun d'une chaine d'or de mil écus.

Les Villes de Valence & de Saint Sauveur n'attendirent que la premiere sommation pour suivre la fortune de Casal; & Brissac aima mieux les démanteler que d'affoiblir son Armée par les Garnisons qu'il y eust fallu mettre. Les progrez de l'Armée Françoise en Piémont firent apprehender au Duc de Florence qu'il ne leur prist envie de faire lever le siége de Sienne. L'impossibilité de les en empêcher, s'ils l'entreprenoient, luy fit changer encore une fois le dessein de réduire la

Dans la Relation de du Closeau.

Place par famine en celuy de la forcer ; & il en donna l'ordre au Marquis de Marignan, aprês luy avoir envoyé de l'argent & vingt-huit grosses pieces d'artillerie. Les Assiégez informez de cette résolution parlerent de capituler, & nommerent deux des principaux Senateurs pour aller pressentir sur ce point l'intention du Marquis de Marignan : mais Monluc qui n'estoit pas encore bien guery, surprit l'Assemblée où l'on venoit à peine de prendre cette importante résolution, en y paroissant avec un visage que la colere & deux verres de vin grec qu'il avoit avalez pour cet effet avoient couvert d'une rougeur extraordinaire. Il traitta de lâches, ou pour le moins d'imprudens ceux que le desir de sauver leurs Concitoyens animoit à chercher la paix : Il affermit le plus grand nombre de la Bourgeoisie dans l'inclination qu'elle avoit à conserver sa liberté : Il fit prester un nouveau serment aux Alemands de Recrod, qui composoient les deux tiers de la Garnison de Sienne : Il divisa la Ville en huit quartiers sous autant de Magistrats ; & il employa 1555.

1555. quatre mille personnes à travailler sans relâche à de nouvelles fortifications. L'artifice dont il usa pour découvrir l'endroit par où les Imperiaux vouloient faire leur principal effort luy réüssit : Il fit sortir de tous costez des Païsans, qui rampans sur la terre, & se coulans ainsi en des lieux où ils ne pouvoient estre découverts, entendirent le Marquis de Marignan donner certains ordres qui regardoient la porte des Bannis. Monluc conclut de là que cette porte seroit l'objet de l'attaque des Assiegeans ; & l'évenement justifia qu'il ne s'estoit point abusé. Le retranchement que l'on fit derriere étonna les Ennemis, lors qu'ils eurent abattu la porte ; & le moyen que Monluc trouva de démonter leur artillerie, & de couvrir de terre & de poussiere le Marquis de Marignan qui s'en estoit approché pour la faire agir, luy rendit le mouvement de ses jambes que la goutte avoit suspendu, & luy fit éviter de cette sorte un danger plus pressant. Il reprit son vieux dessein d'affamer les Assiegez ; & Monluc qui s'en aperçut, écrivit à Strozzi de tirer de Sienne en toute ma-

niere

niere les Alemands de Recrod, parce 1555.
qu'autrement ils ne manqueroient pas de se soûlever, lors qu'on parleroit de retrancher quelque chose de leur portion ordinaire. Strozzi leur fit accroire qu'il avoit besoin d'eux pour livrer une attaque générale aux lignes des Assiegeans; & Monluc leur persuada si fortement qu'il les favoriseroit à passer les mesmes lignes par un endroit qu'il leur montra, en faisant donner dans le mesme temps sur trois quartiers éloignez, qu'ils sortirent sur sa parole. Elle fut executée en ce que Chalais, Blacons, & le Comte de Gayace jetterent dans le Camp Imperial une telle consternation en l'attaquant durant le premier sommeil, chacun avec une troupe choisie, que les Alemands ne rencontrerent aucun obstacle à leur passage: mais ils furent assez imprudens pour se précipiter à quatre lieuës de là dans un Vallon où la Cavalerie Imperiale venoit d'arriver, qui les tailla tous en pieces. Quatre mille quatre cent bouches inutiles qui restoient dans Sienne furent ensuite exposées à la discretion des Ennemis; & Monluc qui

1555. s'excuse dans ses Commentaires de cette. action barbare sur l'indispensable nécessité de la Guerre, se vante incontinent aprês de deux faits qui passerent depuis pour autant de fautes notables au jugement du fameux Henry, troisiéme Duc de Guise.

Le premier est qu'il tint jusqu'à la derniere extrémité, quoy qu'il eust un ordre précis de ne l'attendre point, & de relâcher quelque chose des interests de la France, pour obtenir de plus avantageuses conditions pour la Bourgeoisie de Sienne. Cependant outre qu'il offensoit dans un point si délicat la bonté du Roy qui luy avoit été si expressément déclarée par le Seigneur de la Chapelle aux Ursins ; il s'exposoit de plus à recevoir un affront dont le contre-coup auroit porté sur son maistre, & sur toute la Nation Françoise, si le Marquis de Marignan qui panchoit naturellement du costé de la rigueur, n'eust affecté de paroître civil à toute outrance dans une conjoncture, où personne ne l'eust blâmé quand il auroit usé de toute la severité qui luy estoit permise par les Loix de la Guerre.

Car pour ce que Monluc a ajoûté qu'il 1555.
estoit résolu de donner bataille dans la Ville, si le Marquis ne luy eust point accordé de quartier.; cela auroit esté bon, s'il eust eu affaire à un Capitaine moins experimenté qui n'auroit rien sçu de l'état déplorable où il estoit réduit, & qui eust aimé mieux hazarder un combat incertain contre des gens desesperez, que d'attendre seulement un jour ou deux que la famine les eust contraints de se rendre à discretion : au lieu qu'en n'attendant pas si longtemps, il pouvoit sonder le Marquis sur la capitulation qu'il luy prétendoit accorder ; & selon qu'il l'eust trouvée bonne ou mauvaise, l'accepter, ou sortir l'épée à la main.

Le second fait dont se vante Monluc, que reprenoit le Duc de Guise, est qu'après avoir attendu l'extrémité, il ne voulut pas que son nom parust dans l'accommodement, & laissa négocier & signer la capitulation aux Bourgeois de Sienne. Cependant il faisoit tort à sa dignité, & au Roy son maistre, qu'il representoit dans Sienne, de se démettre de l'autorité Sou-

1555. veraine, lors qu'il estoit question d'en exercer le dernier acte, & de faire taire le Roy, & parler les Sujets, en un temps où Sa Majesté devoit parler, & les Sujets se taire ; vû principalement que le droit des gens permettoit bien à Monluc de capituler pour les Bourgeois, mais non pas aux Bourgeois de capituler pour luy. De-là vient que le Marquis de Marignan le pouvoit défaire à la sortie, sans violer sa foy : car quant à l'excuse qu'il inventa depuis, qu'il n'avoit voulu donner aucune atteinte aux prétentions de la France sur l'Estat de Sienne, il ne fit que montrer son ignorance en politique, de ne pas sçavoir que les droits estoient toûjours exclus de cette sorte de traitez forcez, à moins que la clause dérogative n'y fust expresse, & qu'elle n'eust esté ratifiée par les Souverains des deux partis, ce qui ne se pratiquoit jamais.

Quoyqu'il en soit, la Bourgeoisie de Sienne obtint des conditions plus avantageuses qu'elle n'avoit esperé, puisqu'elle fut aussi favorablement traittée, que si elle se fust renduë à

la premiere ſommation. On ne luy 1555.
refuſa rien de ce qu'elle avoit demandé ; & ſi on ne luy permit pas de vivre en liberté dans ſes anciennes murailles, on conſentit qu'elle vendiſt ſon fond, & qu'elle tranſportaſt ce qu'elle avoit de meubles à Montalcin, où elle forma une nouvelle République des débris de celle de Sienne.

On ne ſçait ſi la longueur du ſiege n'avoit point ennuyé le Marquis de Marignan, juſqu'à le rendre extraordinairement complaiſant, ou s'il fut touché de compaſſion des maux des amis, qu'il avoit en aſſez grand nombre parmy les Aſſiegez, ou s'il crut gagner aſſez que de triompher en quelque maniere que ce fuſt d'une Ville de telle importance, ou enfin ſi le Duc de Florence ne pouvant plus ſurvenir aux frais du ſiege, contraignit le meſme Marquis de Marignan d'accorder des articles ſi glorieux aux Aſſiegez. Mais il eſt certain que ce Duc en reçut toute la joye dont ſon ame eſtoit capable, & qu'il la témoigna en diſant que rien n'affermiſſoit tant ſa nouvelle Souveraineté, que la capitulation de Sienne.

1555. Il est vray que cette joye fut troublée deux jours aprés par un accident imprévû, qui l'obligea de prendre de nouvelles mesures avec l'Empereur : comme si les satisfactions extrêmes estoient condamnées à durer beaucoup moins que les mediocres. On a déja remarqué qu'il avoit promis sa fille à Fabien de Monté, Neveu du Pape Jules Trois, pour détacher Sa Sainteté de l'Alliance du Roy Henry Second ; & l'on doit supposer icy qu'il avoit prétendu que le mesme Pape levast en quelque sorte l'inégalité des deux parties, en procurant au futur époux une Principauté. Il n'y en avoit point alors d'autre en la disposition du Saint Siege, que celle de Camerin : & le Duc de Florence pressa le pere de son prétendu gendre, frere de Sa Sainteté, de ne cesser de l'importuner, jusqu'à ce que la Chambre Apostolique eust renoncé au droit qu'elle avoit sur le Duché de Camerin, en faveur de son fils. Mais le Pape n'estoit plus dans la mesme disposition à l'égard de ses parens, qu'il l'avoit auparavant esté ; & comme il n'avoit aimé que celuy de

ses Neveux qui estoit mort au siege de la Mirandole, aussi toutes ses inclinations, pour l'agrandissement de sa Maison, avoient cessé, en le perdant. S'il avoit recherché la Princesse de Florence pour le jeune Fabien, ce n'avoit pas tant esté de son mouvement, que pour se délivrer de la persecution de son frere, dont l'ambition avoit toûjours esté beaucoup plus violente que la sienne. Ainsi le mariage de la Princesse de Florence, avec le jeune Fabien de Monté, avoit esté resolu : mais d'une maniere que tous ceux qui l'avoient négocié s'estoient presque également trompez. Car le Duc de Florence n'y avoit consenti que sur la présupposition, que sans cela le Pape ne se seroit jamais empêché de secourir Sienne ; ce qui estoit si faux, que Sa Sainteté au contraire n'avoit regardé l'Alliance, dont il s'agissoit, que comme une affaire qui luy fournissoit un prétexte plausible d'abandonner entierement les malheureux Siennois.

1554.

Dans les causes de la mort de Jules Trois.

Le Pape de son costé s'estoit imaginé que l'ambition de son frere ne

1555. s'étendant pas plus loin que le mariage de son fils, il le laisseroit vivre en repos, lors qu'il en seroit asseuré. Cependant le frere du Pape avoit sollicité ce mariage, à dessein d'avoir une occasion domestique de presser Sa Sainteté, pour l'avancement de son fils; enfin le frere du Pape ne demandoit Camerin, que pour y faire joindre dans la suite plusieurs Etats voisins; & le Pape estoit déterminé à ne demander plus rien à la Chambre Apostolique pour les siens, soit qu'on luy accordast Camerin, ou qu'on le luy refusast.

Et de fait il n'en eut pas plûtost une fois parlé dans le Consistoire, que les Cardinaux reconnurent, au peu de chaleur qu'il témoigna, qu'il ne leur en diroit rien une autre fois; & ce fut ce qui les obligea de luy remontrer qu'il n'y avoit pas d'apparence de violer sitost la Constitution de son Prédecesseur, qui en réünissant Camerin à la Chambre Apostolique, avoit deffendu sur toutes les peines Ecclesiastiques de l'en séparer jamais pour quelque cause que ce fust.

Le Pape n'insista point après cette 1555.
remontrance ; & son frere ne cessant de l'importuner, il s'avisa de contrefaire le malade pour avoir du repos. Il se mit au lit, & se réduisit à vivre d'œufs & de boüillons. Ce changement de nourriture luy donna la fiévre, dont il crut se délivrer en reprenant sa forme de vivre : Mais deux irregularitez si promptes & si considerables, dont son temperamment n'estoit plus capable, l'altererent de sorte, qu'il en mourut le vingt-troisiéme Mars mil cinq cent cinquante-cinq.

Il parut dês l'entrée du Conclave suivant qu'il seroit long, parce qu'il se trouva divisé en deux parties presqu'égales. La premiere & la plus forte en apparence reconnoissoit pour Chef le Cardinal de Ferrare, Protecteur de France, Prince magnifique & de grande esperance, qui s'estoit mis en tête de devenir Pape, quoy qu'il y eust trois obstacles invincibles à son éxaltation. Le premier consistoit en ce qu'estant frere d'un Prince d'Italie, il y avoit sujet de craindre qu'il ne s'appliquast trop à l'agrandissement de

1555. sa maison. Le second venoit de sa naissance, en ce qu'étant fils de la fille d'Alexandre Six, il se trouvoit en quelque maniere enveloppé dans l'abomination publique pour la mémoire de ce Pape : Et le troisiéme venoit de sa conduite qui n'avoit point esté assez politique pour devenir Pape, puisqu'il s'étoit toûjours déclaré pour la France, où il tenoit de grands & de riches Benefices. Il devoit supposer que l'Espagne s'obstineroit à luy faire donner l'exclusion ; & qu'elle seroit du moins assez forte pour en venir à bout, si elle ne l'estoit assez pour avoir un Pape à sa dévotion.

Les prétentions du Cardinal de Ferrare estoient neanmoins fondées sur les promesses authentiques que le Roy Henry Second & ses Ministres luy avoient faites de ne rien épargner pour l'élever au Saint Siége : sur les amis qu'il pensoit avoir acquis dans le Sacré College pendant son long séjour à Rome : sur l'inclination du Peuple Romain qui panchoit du costé d'un Pape qui fust accoûtumé à faire beaucoup de dépense ; & sur l'attachement

particulier des Cardinaux de Saint 1555.
George & de Sermoneta, qui n'estant point alors assez avancez en âge pour aspirer à la Papauté, quoy qu'ils fussent au reste gens d'intrigue, & qu'ils eussent chacun une Faction assez nombreuse dans le Conclave, négocioient à découvert pour le Cardinal de Ferrare, en quoy leur politique estoit d'autant plus subtile, qu'ils estoient assurez de tirer une grande récompense de leurs travaux, quelqu'en fust le succès; puisque s'il estoit Pape, il leur auroit toute l'obligation de sa fortune; & s'il ne l'estoit point, la France ne laisseroit pas de les remercier, ny de favoriser un jour leurs prétentions, lors qu'il y auroit plus de jour à les faire réüssir.

La brigue de l'Empereur composoit le second Party du Conclave, plus uni dans ses membres, & plus accoûtumé à recevoir les ordres d'un Patron. Le Cardinal Sforce, frere du Duc de Santa-Fiore s'estoit mis à la tête de cette Faction; & l'Empereur qui le jugeoit capable de terminer à l'avantage de l'Espagne une si difficile négociation,

1555. luy en avoit confié le ſecret, à condition que lors qu'il s'agiroit de prendre une derniere réſolution, il demanderoit l'avis des Cardinaux de Mantouë & de Trente, que Sa Majeſté Imperiale avoit reconnus de tout temps pour attachez aux intereſts de l'Eſpagne. L'intrigue de cette Faction eſtoit mieux cachée que celle de France : car encore qu'elle ne comptaſt pas tant de ſuffrages, elle ſçavoit pourtant que quelqu'uns des Cardinaux qui eſtoient entrez dans la brigue du Cardinal de Ferrare, pour ne pas nuire aux prétentions qu'ils avoient eux-meſmes, à la Papauté, avoient fait ſerment au Camerlingue de ſe retracter, s'ils apercevoient que le meſme Cardinal de Ferrare fuſt en état d'eſtre Pape. Les trois premiers jours ſe conſumerent à balotter ; mais il échapa le quatriéme une parole au Cardinal de Mantoüe qui troubla preſqu'également les Chefs des deux Factions. Comme il eſtoit en converſation particuliere avec les Cardinaux Sforce & de Trente, il leur dit que ſi le Cardinal de Ferrare ne manquoit que de ſon ſuffrage pour eſtre

Dans le Conclave de Marcel Second.

Pape, il ne pourroit se dispenser de le 1555.
luy donner, à cause de la liaison de sang qu'il y avoit entre eux, & l'estime particuliere qu'il faisoit de sa personne. Le Cardinal Sforce fut d'autant plus surpris de ce discours, qu'il estoit moins d'accord avec soy-même de la maniere dont il y falloit répondre : car il n'y avoit aucune apparence de dissuader au Cardinal de Mantoüe un dessein si préjudiciable aux interests de l'Empereur ; puisque ce Cardinal n'auroit eu garde de se déclarer si positivement, sans avoir pris toutes les mesures nécessaires à un homme d'esprit dans une affaire de telle importance. Il jugea donc qu'il estoit à propos de se taire, & de terminer l'entretien plûtost, afin d'aller communiquer au Cardinal Lottin son Confident ce qu'il venoit d'entendre.

Lottin qui estoit le plus rafiné des Cardinaux dévoüez à la Maison d'Autriche, comprit d'abord, & fit remarquer à Sforce que le sujet de craindre n'estoit pas que le Cardinal de Ferrare fust Pape, parce qu'on n'estoit que trop assuré de son exclusion ; mais

1555. bien que le Cardinal de Mantoüe ne le fust, puis qu'il seroit impossible à l'Espagne de l'en empêcher, s'il prenoit fantaisie au Cardinal de Ferrare de luy donner les suffrages de la Faction Françoise.

Cette conjecture paroissoit d'autant plus vray-semblable, qu'on estoit persuadé de deux choses. L'une, qu'en ce cas la plusspart des Cardinaux de la Faction Espagnole, qu'il avoit engagez par son credit dans le Parti de l'Empereur, ou qu'il avoit charmez depuis par sa civilité, & par la douceur de ses mœurs, ne laisseroient pas de le nommer. L'autre, qu'il falloit de nécessité que le Cardinal de Ferrare se fust engagé à l'exaltation de celuy de Mantoüe par des considerations, que la prudence humaine ne pouvoit pénetrer, & qui néanmoins estoient desavantageuses à l'Espagne : puis que dans le Conclave précedent le Cardinal de Mantoüe auroit esté fait Pape, tous les Cardinaux Italiens l'ayant nommé ; & la France ayant levé l'exclusion qu'elle luy avoit donnée ; si le Cardinal de Ferrare ne s'y fust op-

posé en toute maniere, par la seule 1555.
crainte de rendre sa Maison irréconciliable avec l'Espagne. Le Cardinal de Mantoüe ne pouvoit ignorer qu'on luy eust rendu ce mauvais office, puis qu'il s'en étoit plaint hautement : Et comme on ne pardonne gueres en Italie des injures de cette nature, il y avoit lieu de conclure que le mesme Cardinal avoit sacrifié son ressentiment à des interests bien pressans, puis qu'il promettoit si facilement & si publiquement son suffrage au Cardinal de Ferrare. Le Cardinal Lottin ajoûta qu'il n'y avoit pas d'apparence d'imputer ce changement à la proximité du sang que le Cardinal de Mantoüe avoit prise pour excuse : puis que les Princes estoient accoûtumez de ne rien déferer à la tendresse, lors qu'elle choque la moindre de leurs autres passions : mais plustost au dépit que le même Cardinal avoit conçu de ce que Ferrand de Gonzague son frere avoit esté déposé du Gouvernement de Milan. Outre que tous les Ministres d'Espagne en Italie estoient informez que durant tout l'Hyver d'où l'on ve-

1555. noit de sortir, il avoit passé divers Courriers extraordinaires & secrets de Mantoüe à Ferrare, & de Ferrare à Mantoüe; ce qui leur avoit donné lieu de soupçonner que l'on tramoit de part & d'autre des choses entierement préjudiciables au service de l'Espagne: car si la France qui s'estoit renduë Maîtresse du Piemont, & qui tenoit encore trois importantes Places dans le Territoire de Sienne, se liguoit avec l'Estat de Mantoüe, comme il luy estoit aisé, en luy promettant la restitution de Casal; si la Maison de Mantoüe excitoit celle de Ferrare à consentir qu'un des siens remplist le Saint Siege, sans esperance de la rendre indépendante de la Chambre Apostolique; & si la Papauté renforçoit une confederation déja si puissante, il seroit impossible à l'Espagne de conserver les Estats qu'elle tenoit en Italie. Il n'en fallut pas davantage, pour obliger le Cardinal Sforce à prendre une résolution desesperée à la verité, mais d'ailleurs excusable, sur ce qu'il ne luy restoit aucun autre expedient que celuy-là pour se tirer du mauvais

pas

pas, où il croyoit être tombé. Elle consistoit à faire entendre à la Faction Françoise qu'on luy promettoit de faire Pape qui elle voudroit, pourvû que ce ne fust ny le Cardinal de Ferrare, ny celuy de Mantoüe. Mais Lottin le retint, en luy remontrant qu'il falloit choisir dans la mesme Faction le Cardinal le moins suspect à l'Empereur, & proposa celuy de Sainte Croix, grand personnage pour les vertus de l'esprit & de la morale; mais au reste de si basse naissance, qu'il n'auroit aucune ressource hors de l'Estat Ecclesiastique; & que cet Estat se trouvant endetté par les dépenses extraordinaires des Papes précedens, ne seroit pas capable de fomenter l'ambition d'un nouveau venu, qui n'auroit ny comme le Cardinal de Mantoüe, un frere informé de tous les défauts de l'Estat de Milan, ny comme le Cardinal de Ferrare, un frere riche en argent comptant.

1555.

Dans le second Tome de Ribier.

La seule difficulté qui se presenta pour lors à l'imagination du Cardinal Sforce, fut la menace que l'Empereur avoit fait au même Cardinal de Sainte

1555. Croix, lors qu'il voulut transferer de Trente à Bologne le Concile où il estoit Legat : mais Lottin la leva, en repliquant que l'affaire avoit esté depuis accommodée à la satisfaction du Cardinal de Sainte Croix, & que quand elle ne l'auroit pas esté, ce Cardinal estoit trop sage pour se souvenir de quelques paroles aigres, qui ne le regardoient pas tant que le Pape Paul Trois, dont il représentoit alors la personne. Il ne s'agissoit donc plus que de pressentir, si le Cardinal de Ferrare se voyant exclu de la Papauté, & n'y pouvant élever celuy de Mantoüe, consentiroit enfin à l'exaltation du Cardinal de Sainte Croix ; & voicy l'artifice dont on usa pour luy tirer ce secret de la bouche. Lottin luy proposa de la part de Sforce, que la Faction Espagnole concourroit volontiers avec la France, pour l'un de ces quatre Cardinaux, Caraffe, Fano, Mantoüe & Sainte Croix. Le Cardinal de Ferrare se prit à rire, en entendant nommer Caraffe ; il repartit qu'il ne croyoit pas que l'Espagne agréast jamais un Devot si farouche. Il rejetta Mantoüe

par le seul interest qui le portoit à ne point ceder à un autre, tout son cousin germain qu'il estoit, ce qu'il prétendoit obtenir pour soy-même : & il avoüa qu'il ne manquoit rien à Sainte Croix de ce qu'il y avoit à souhaitter pour un bon Pape, puisqu'il estoit de la Faction Françoise : que le Roy Henry Second agréroit son élection, & que l'Italie auroit d'autant moins à craindre sous son Pontificat, qu'il estoit ennemy de l'Empereur. 1555.

Lottin suffisamment instruit de ce qu'il vouloit sçavoir retourna vers Sforce, & le détermina à l'Election de Sainte Croix. Les Cardinaux de la Faction Espagnole y consentirent aisément ; parce que le reconnoissant pour homme d'une piété solide, ils prévoyoit sagement qu'il consumeroit tant de temps à reformer la Cour de Rome, qu'il ne luy en resteroit point pour penser à les chasser d'Italie. Mais le Cardinal Madruce résista davantage à l'Election du Cardinal de Sainte Croix. Il s'estoit broüillé avec luy durant la tenuë du Concile de Trente, sur quelque competence de Jurisdiction, fon-

1555. dée ſur ce que le Cardinal de Sainte Croix, en qualité de Legat du Saint Siege, avoit prétendu l'emporter ſur Madruce, qui ne paroiſſoit dans cette Aſſemblée que comme Evêque de Trente. Ce mécontentement eſtoit devenu ſi public, que Madruce avoit proteſté de donner pluſtoſt ſa voye au Cardinal de Ferrare, qu'au Cardinal de Sainte Croix. Cependant, aprês que Lottin luy eut repréſenté avec toute la vigueur imaginable, qu'il ne pouvoit ſervir plus avantageuſement l'Empereur qu'en ſacrifiant ſon reſſentiment pour conſerver à ce Prince ſes Etats d'Italie; il conſentit de nommer le Cardinal de Sainte Croix. Il ne s'agiſſoit donc plus que de gagner quelques Cardinaux de la Faction Françoiſe : ce qui paroiſſoit d'autant plus facile, qu'on tenoit de la propre bouche du Cardinal de Ferrare, que le Roy Henry Second avoit approuvé l'exaltation du Cardinal de Sainte Croix, & que par conſequent on préſumoit qu'ils ne luy refuſeroient pas leurs ſuffrages, lors qu'ils auroient perdu l'eſperance de les donner utile-

ment au Cardinal de Ferrare.

L'importance estoit de tenir secrette cette negociation, & l'on y trouva moins d'obstacle qu'on ne pensoit. Car 1555.
le Cardinal Dandino, Confident de celuy de Ferrare, qui s'estoit apperçu des menées de Lottin pour gagner ses Compagnons, non seulement n'en avertit point le Cardinal de Ferrare, mais encore encouragea Lottin à continuer ce qu'il avoit commencé, en luy disant à l'oreille, que ce qu'il tramoit ne luy déplaisoit pas : Ainsi le Cardinal de Ferrare fut informé presque le dernier de ce qui se passoit à son prejudice.

Il ne jugea pas qu'il y eust un meilleur expedient pour arrester l'intrigue du Cardinal de Sainte Croix, que de mettre Caraffe sur les rangs. Il alla chercher ce Cardinal dans sa Cellule, & s'il l'eust trouvé, l'on ne doute point qu'il n'eust déconcercé le projet de la brigue d'Espagne par la même voye qu'elle avoit déconcerté le sien. Mais le Cardinal Caraffe, par malheur pour luy, estoit allé visiter celuy de Sainte Croix, & s'estoit

1555. amusé si long-temps à parler des Héretiques avec le Cardinal Sarracene, que leur conversation n'avoit point encore cessé, lors qu'on luy vint dire qu'il y avoit un Pape éleu, & qu'il devoit se haster d'aller à la Chapelle Pauline, s'il ne vouloit estre le dernier à luy rendre ses respects.

L'avantage que les Espagnols avoient remporté sur les François ne dura que vingt-deux jours, parce que le Cardinal de Sainte Croix, qui s'étoit fait nommer Marcel Second, ne véquit pas plus long-temps, & le Conclave estoit à peine fini qu'il en fallut recommencer un autre, où les mêmes Factions dominerent, mais avec un succez entierement different: Car au lieu que la Faction d'Espagne, pour rompre les mesures de celle de France, avoit fait une diversion imprévûë, en élevant sur le Saint Siege un Cardinal engagé dans les interests du Roy Henry Second; la Faction de France pour déconcerter celle d'Espagne qui s'estoit vantée, en entrant dans le Conclave, qu'elle avoit un Pape tout fait, se porta dans l'extre-

mité la plus étrange qui fut jamais arrivée en cette sorte de négociation, puisqu'elle fit à son tour un Pape qu'elle hayssoit à mort, non-pas qu'elle ne l'estimast homme de bien, mais parce qu'elle le tenoit dépourvû de toutes les qualitez necessaires pour gouverner l'Eglise en l'estat qu'elle estoit réduite. Le nombre des Cardinaux affectionnez à l'Espagne s'estoit accru par la réputation qu'ils avoient acquise, en l'Election précedente. Et à dire le vray, rien n'auroit pû les empêher de réüssir une seconde fois dans leur intrigue, s'ils l'eussent ménagée avec autant d'ordre & de secret, qu'ils en avoient l'autrefois apporté. Mais il n'est rien de si necessaire ou de si fatal à l'esprit humain, que de se relâcher, après une application extraordinaire. 1555.

Il y avoit trois sujets presqu'également dignes de la Papauté entre les Cardinaux amis de l'Empereur, Polus, Carpi, & Moron. Mais ils avoient aussi des obstacles qui faisoient de la peine à leurs amis, & des ennemis assez puissans pour leur faire donner une

1555. prompte exclusion au moment qu'ils paroistroient sur les rangs. Car en premier lieu, le Cardinal Polus estoit alors en Angleterre : son absence refroidissoit le courage de ses partisans : son éloignement faisoit apprehender des inconveniens aussi fâcheux que ceux dont l'élection d'Adrien Six avoit esté traversée, par cette seule consideration qu'on l'avoit fait Pape, lors qu'il estoit encore en Espagne ; & d'ailleurs la même raison qui avoit excité Paul Trois à revêtir Polus de la pourpre, détournoit la Faction d'Espagne de l'élever sur le Saint Siege, puisqu'ayant l'honneur d'estre Prince du Sang d'Angleterre, on ne présumoit pas que son éxaltation dust estre agréable au Prince d'Espagne qui l'avoit eu pour rival dans la recherche de la Reine & de l'Heritiere de cet Etat.

Le Cardinal Carpi avoit encouru la haine de celuy de Ferrare sans y rien contribuer. Cependant cette haine estoit devenuë si irréconciliable, qu'on ne doutoit point que la Faction Françoise ne fust toûjours preste à luy donner

ner l'exclusion. Sa Maison avoit esté 1555.
dépoüillée de la Souveraineté dont il portoit le nom; & le Duc de Ferrare en estoit revêtu. La chose s'estoit passée dans une pure violence; & il estoit à craindre que l'Heritiere légitime ne pensast à recouvrer l'heritage de ses Ancêtres, s'il devenoit Pape.

Moron n'estoit pas moins habile que l'avoit esté le fameux Chancelier de Milan son pere; mais aussi il n'estoit pas moins malheureux, puisque l'étude qu'il avoit voulu faire de la Theologie, pour apprendre dans les Peres & dans les Conciles ce qu'il y avoit à croire sur les matieres contestées de la Religion, l'avoit fait soupçonner d'Heresie. Et de fait les Cardinaux de Carpi & de Saint Jacques, principaux Officiers de l'Inquisition s'estoient si fortement laissez persuader par le bruit qui en avoit couru, qu'encore qu'ils avoüassent que ce grand personnage étoit en toute maniere l'ornement du Sacré College, ils déclarerent positivement à la brigue d'Espagne qu'ils s'en sépareroient, si elle pensoit à luy. Ainsi les trois plus di-

1555. gnes ſujets du Conclave ſe trouvant exclus de la récompenſe duë à leur mérite, le Cardinal Sforce propoſa le Cardinal Puteo, dont on ne connoiſſoit autre choſe, ſinon qu'il n'eſtoit point ambitieux, & qu'il devoit ſa fortune à la vaſte érudition qu'il avoit acquiſe dans le Droit Civil, & dans le Canonique.

Jean Manriquez, Ambaſſadeur d'Eſpagne y conſentit pour trois raiſons. L'une que Puteo eſtoit de ſi baſſe naiſſance, qu'il n'y avoit pas lieu de craindre qu'il formaſt de vaſtes deſſeins: l'autre qu'il avoit de ſecrets attachemens avec l'Empereur auſſi bien que les autres Cardinanx de la Promotion de Jules Trois; & la derniere qu'on n'aprehendoit point que la Faction Françoiſe luy donnaſt l'excluſion, parce qu'il eſtoit Provençal d'origine. Mais il eſtoit trop jeune; & les anciens Cardinaux ne le pouvoient nommer, ſans ſe priver entierement eux-mêmes de toute ſorte d'eſperance à la Papauté: Il falloit toute l'autorité qu'avoit ſur eux le Cardinal Farneſe leur Patron, pour les diſpoſer à boire ce Cali-

ce; & Sforce n'oublia rien de ce qui 1555.
servoit à les gagner : mais il les trouva prévenus d'une autre pensée. Le Cardinal Farnese avoit eu dessein d'élever le Cardinal Polus sur le Saint Siége immédiatement après la mort de Paul Trois; & le plus grand obstacle qu'il y avoit rencontré estoit venu de la part des François, qui s'estoient imaginez, sur des conjectures assez legeres, dont ils furent depuis les premiers à découvrir la foiblesse, que Polus estoit trop engagé dans le Party de l'Empereur pour tenir la balance égale entre les deux Couronnes.

Le repentir qu'ils en avoient témoigné de bonne foy, avoit persuadé à Farnese qu'il réüssiroit mieux une autre fois. Et de fait dans le dernier voyage qu'il avoit fait en France, il avoit négocié avec le Roy Henry II. pour ce qui touchoit l'exclusion de Polus; & il avoit enfin obtenu qu'elle seroit levée. La dépêche luy en avoit esté envoyée; & il l'avoit mise en main au Cardinal de Ferrare, qui avoit reparti qu'il obéïroit. Ainsi le Cardinal Farnese ne doutoit presque

1555. plus du ſuccés de ſon deſſein, puiſqu'il ne reſtoit pour l'accomplir, que de perſuader à la Faction d'Eſpagne d'agréer que l'on fiſt Pape un des Cardinaux dont elle eſtoit compoſée; & l'on peut dire qu'il fut extraordinairement ſurpris, lors que le Chef de la meſme Faction luy propoſa Puteo.

La diſproportion du mérite eſtoit ſi notable entre Polus & Puteo, que Farneſe ſe contenta de faire leur paralelle, pour témoigner à Sforce qu'il n'entroit pas dans ſes ſentimens. Mais Sforce réſolu de le deſabuſer, repliqua que les qualitez incomparables de Polus qui ſuffiſoient pour le mettre au deſſus de toute comparaiſon, ne ſuffiſoient pas pour le mettre ſur le Saint Siége; & que les meſmes Cardinaux qui s'eſtoient ſi conſtamment oppoſez à ſon élection, auroient plus d'égard au reſſentiment qu'il pourroit garder après ſon éxaltation de l'injure qu'ils luy avoient faite, qu'aux ordres mandiez du Roy Tres-Chreſtien leur Patron.

Dans la vie de Polus.

Cette raiſon tirée de l'intrigue de la Faction Françoiſe par le Chef de la

Faction Eſpagnole, fit juger à Farneſe 1555.
que Sforce ne ſe vouloit point découvrir; & ſur cette préſuppoſition, il repartit, en déguiſant ſes veritables ſentimens, que la perſonne de Puteo ne luy eſtoit point deſagréable: car encore qu'il euſt reçu de Jules Trois la Pourpre ſacrée, il eſtoit neanmoins conſtant que Paul Trois eſtoit la principale cauſe de ſa fortune par les Charges conſiderables qu'il luy avoit données, & dont Jules l'avoit trouvé revêtu en formant le deſſein de le faire Cardinal.

Le Cardinal Sforce n'inſiſta pas davantage, parce qu'il crut avoir aſſez obtenu pour la premiere fois; mais le rapport qu'il en fit à ceux de ſa Faction, les combla d'une telle joye, qu'ils coururent à la Chapelle pour proceder à l'élection, ſans avoir bien ſupputé s'il ne leur manquoit point de ſuffrage. Le Cardinal de Ferrare leur en vit prendre le chemin; & jugeant de leur intention par leur nombre, & par la précipitation de leur marche, il eut tout le déplaiſir dont il eſtoit alors capable, en ſuppoſant qu'on alloit

1555. faire un Pape, sans qu'il y eust rien contribué.

Mais une avanture assez bizarre le tira de peine, lors qu'il cherchoit déja dans son esprit les excuses qu'il écriroit au Roy, pour justifier qu'il n'y avoit point eu de sa faute. Le Cardinal Farnese estoit à peine rentré dans sa Cellule, quand on luy vint dire que Puteo estoit Pape : Il sortit aussitost pour en apprendre de plus certaines nouvelles ; & le premier qu'il rencontra fut le Cardinal de Perouse son Confident, qui le confirma dans la créance que les Cardinaux estoient en Chapelle pour la création de Puteo, & l'y mena par cette seule consideration qu'il falloit approuver ce qu'on n'estoit plus en estat d'empêcher. Comme le Conclave dont on parle maintenant, sembloit estre destiné pour confondre la raison humaine, par une multitude d'actions bizarres qui s'y devoient passer, quoy que la politique y mist en usage ses plus fines intrigues ; aussi la presence du Cardinal Farnese produisit un effet que la brigue d'Espagne n'avoit pu prevoir. La

plusparт des Cardinaux, dont elle 1555.
estoit composée, & quelques-uns de
celle de France avoient toûjours eu de
l'estime pour luy, & n'estoient passez
dans d'autres intérests, que parce qu'ils
le jugeoient incapable de contribüer
à leur fortune, aprês la mort de Paul
Trois son ayeul. Ils avoient accoustumé de le voir donner la loy au Sacré
College ; & voyant alors son crédit
tellement abaissé, qu'on alloit faire un
Pape, sans qu'il y eust aucune part ;
une révolution si soudaine leur inspira
de la pitié. Elle les toucha de sorte,
qu'ils oublierent la parole qu'ils
avoient donnée à Sforce. Puteo n'eut
que la moitié des suffrages dont il avoit
besoin : & Farnese encouragé par cette
grace inesperée, qu'un reste de compassion tiroit de ses anciens amis, chercha à sortir d'affaire par voye de diversion. Le bon sens vouloit qu'il mist
sur les rangs un Cardinal de la Faction
d'Espagne, pour témoigner qu'il n'estoit pas ingrat de la faveur qu'il venoit de recevoir ; & l'interest l'obligeoit à preferer celuy qui luy seroit
moins redoutable. C'estoit le Cardinal

1555. de Fano : mais la propoſition n'en eut pas pluſtoſt eſté faite, que le Cardinal de Saint George, ami de Fano, qui connoiſſoit la Faction Françoiſe obſtinée à luy donner l'excluſion, ſupplia le Cardinal Farneſe de s'abſtenir d'une nomination qui ne réüſſiroit point.

Le Cardinal Farneſe déconcerté par cet incident perdit cette ſolidité de jugement, que l'on avoit juſques là admirée en luy, & n'agit plus deſormais ſuivant ſa raiſon, ny conformement à ſes intereſts. Il falloit continuer comme il avoit commencé, & propoſer encore un Cardinal de la Faction Eſpagnole ; & il eſtoit non ſeulement ridicule, mais encore dangereux, de mettre ſur les rangs un Cardinal de la Faction Françoiſe qui n'eſtoit pas la plus nombreuſe, parce que les Eſpagnols irritez, pouvoient reprendre le projet d'élever Puteo ſur le Saint Siége, qu'ils n'avoient abandonné que par une pure condeſcendance à l'égard du Cardinal Farneſe. Cependant le Cardinal Farneſe alla malheureuſement chercher un ſujet dans la brigue de France ; & prit dans

Dans le Manifeſte du Duc d'Alve contre Paul Quatre.

cette brigue, celuy qui méritoit le 1555.
moins d'estre choisi; ce fut le Cardinal Caraffe, dont il importe de représenter icy le caractere, parce qu'il doit tenir une place considerable dans le reste de cette Histoire.

Jean Pierre Caraffe estoit sorti d'une des plus illustres Familles du Royaume de Naples: mais n'estant que le dernier fils du Comte de Montorio: & ne se voyant aucune qualité pour le monde, il avoit choisi la Profession Ecclesiastique, & s'estoit donné à l'étude de la Theologie.

La fierté de son naturel qui le rendoit insupoitable dans la conversation, l'avoit réduit à vivre dans la solitude; & ceux qui ne le connoissoient point assez, avoient pris pour un mouvement de l'esprit Divin; ce qui n'estoit peut-estre que l'effet d'une pure nécessité. Comme il n'est rien de si facile en Italie que d'acquerir, pour peu que l'on s'aide, la réputation de dévot, le Cardinal Olivier Caraffe n'avoit pas plûtost oüy parler des mœurs retirez de son cousin Jean Pierre Caraffe, qu'il s'estoit hâté de le faire venir à Rome dans sa

1555. maison où il luy procura depuis l'Evê-ché de Thieste dans sa Patrie; & la connoissance des Ministres de l'Empereur qui l'employerent à diverses Négociations d'Espagne, de Sicile & d'Angleterre. Il s'en acquita si bien à leur gré, qu'ils obtinrent sa nomination à l'Evêché de Brindes, qui estoit des meilleurs d'Italie; & l'Empereur y consentit d'autant plus volontiers, qu'il croyoit après tant de preuves estre tout à fait assuré de sa fidelité. Mais on fut étrangement surpris de le voir non seulement refuser l'Evêché de Brindes, mais encore se démettre de celuy de Thieste, & se confiner à Monte-Pinoio, dans un lieu presque inhabitable, où son austerité luy ayant attiré sept Compagnons, il institua l'Ordre des Theatins. Il mena sa petite troupe à Rome, pour en obtenir la confirmation du S. Siége.

Clement Sept l'accorda facilement; & les nouveaux Religieux firent les trois vœux solemnels dans l'Eglise du Vatican. Mais deux jours après ils tomberent dans une effroyable persécution. R me fut surprise par l'Armée Imperiale; & les nouveaux Theatins se trou-

verent dans une maiſon abandonnée à 1555 la diſcretion des Alemands, qui leur firent toutes les indignitez imaginables, & ne leur permirent de ſortir qu'après qu'ils ſe furent laſſez de les maltraitter.

Jean Pierre Caraffe leur Patriarche, les remena dans ſa ſolitude, où s'eſtant rendu conſidérable par l'averſion qu'il témoignoit des Hérétiques, & par le ſoin infatigable qu'il avoit pris d'apprendre l'Hebreu, le Grec & le Latin, pour mieux refuter leurs erreurs; Paul Trois réſolu de ne donner la Pourpre qu'à des gens dont le mérite extraordinaire ſecondaſt la naiſſance, luy envoya le Chapeau de Cardinal, lors qu'il y penſoit le moins.

Le prompt conſentement qu'il donna à ſa Promotion fut diverſement expliqué. Les Dévots le loüerent infiniment, de ce qu'après avoir quitté le monde, il y rentroit par le meſme principe du bien de l'Egliſe, & de la charité du prochain, qui avoit porté Saint Martin mourant à ſouhaitter une plus longue vie, s'il eſtoit encore néceſſaire à ſon peuple; & les Courtiſans

1555. ſoupçonnerent qu'il y avoit eu de l'ambition, ou de la legereté dans le Général des Theatins, lors qu'il avoit accepté la Pourpre. Il augmenta de beaucoup ſa réputation par la gravité de ſes mœurs, par la ſeverité de ſa doctrine, par l'éloquence & la liberté de ſon langage, & par le conſeil qu'il donna à Paul Trois d'établir le terrible Tribunal de l'Inquiſition : mais il ſembloit par là s'eſtre plûtoſt éloigné qu'approché de la Papauté. Car outre qu'il eſtoit d'un eſprit altier : Qu'il ne revenoit jamais, lors qu'il eſtoit prevenu : Et que d'ailleurs ſa ſolitude l'avoit empêché de s'inſtruire ſuffiſamment des choſes néceſſaires au Gouvernement politique ; il y avoit de plus lieu de craindre qu'un Souverain Pontife ſi fier & ſi rigide ne ſe broüillaſt pour la moindre occaſion avec les Princes Chreſtiens, & n'allumaſt ainſi la Guerre Civile entre les Fideles. Mais Farneſe à qui ces conſiderations n'étoient point alors préſentes, & qui ne penſoit qu'à traverſer l'éxaltation de Puteo, voyant que la brigue d'Eſpagne donnoit les mains à Caraffe, faute de

meilleur party; alla chercher ce Cardinal, & luy persuada de venir en Chapelle, sans autre assurance de son élection. 1555.

Mais la Providence Divine, qui vouloit montrer qu'elle estoit absolument maistresse des suffrages, quoy qu'ils eussent esté tous engagez pour des fins purement humaines, fit naistre à Caraffe, dans le peu de distance qu'il y avoit de sa Cellule à la Chapelle, toutes les conjonctures qui devoient achever de favoriser son élection. Il rencontra les Cardinaux de Carpi & de Saint Jacques; & Farnese qui les conduisoit, les obligea facilement à le suivre, en leur disant que l'éxaltation de Caraffe estoit résoluë. Ces Cardinaux s'excuserent depuis à l'Empereur, qui leur avoit fait une défense particuliere de consentir à l'élection de Caraffe; sur ce qu'estant ses Compagnons d'Office à l'Inquisition, & faisant profession d'être de ses amis, ils n'avoient osé s'abstenir de le suivre à la Chapelle, lors que Farnese les avoit assurez que leur absence n'empêcheroit pas qu'on ne procedast à l'élection.

1555. Les Cardinaux de Palerme & Doria nouvellement entrez dans le Conclave, & sans experience des intrigues qu'on y pratiquoit, estoient logez auprès de la Chapelle, & n'ayant oüy parler d'aucune autre éxaltation, que de celle de Puteo, crurent que le bruit qui se faisoit estoit pour luy, ils coururent à la Chapelle à dessein de luy donner leur suffrage. Et ils ne s'apperçurent de leur erreur, que lors qu'il n'en estoit plus temps; car se trouvant environnez des Cardinaux Farnese, de Carpi & de Saint Jacques leurs amis, qui leur representoient que le Bureau estoit pour le Cardinal Caraffe; ils luy promirent leurs voix, & ils déterminerent par leur exemple le jeune Cardinal de Nobili qui avoit ordre de son pere de suivre les Anciens.

Dans la Négociation de Jean Mauriquez,

Le Cardinal Moron vint ensuite, & trouvant assemblez les trois Chefs de l'Inquisition, il s'imagina que c'estoit pour concerter quelque chose à son préjudice. Les prieres qu'ils luy firent de se déclarer pour Caraffe, ne le détromperent pas si parfaitement, qu'il

ne fust ravi de se les reconcilier, en 1555.
leur accordant ce qu'ils demandoient, & de se racheter à ce prix de la persécution qu'il attendoit d'eux le reste de sa vie. Sforce averti de ce qui se passoit reconnut la faute qu'il avoit faite, en ne donnant point d'ordres aux plus zelez de la Faction Espagnole, comme il avoit fait à la fin du précedent Conclave, d'aller trouver les Cardinaux indifferens, & de ne les point abandonner, jusqu'à ce qu'ils les eussent menez dans la Chapelle. Car en négligeant cette précaution, il avoit perdu ces Cardinaux, & il s'étoit privé de la commodité de la même Chapelle, qui estoit d'un grand usage à ceux qui sçavoient y engager adroitement les Cardinaux dont ils se deffioient, comme il paroissoit évidemment par ce que Farnese venoit de faire.

Il ne manquoit déja plus que trois suffrages au Cardinal Carraffe pour estre Pape, lors que le Cardinal de Ferrare se mit à déliberer serieusement sur ce qu'il avoit à faire. Il prévoyoit d'un costé, que si l'Election se faisoit

1555. sans qu'il y eust eu part, il y en arriveroit deux grands inconveniens. Le premier consisteroit dans le ressentiment de Sa Sainteté ; & l'autre regarderoit le mépris que la Cour de France feroit de luy, s'il paroissoit n'avoir pu empêcher qu'on ne fist un Pape contre son gré, quoyqu'il fust à la teste d'une brigue assez nombreuse pour donner l'exclusion à qui que ce fust. D'un autre costé, il sçavoit que le Cardinal Caraffe n'estoit point de ses amis, quoyqu'il fust de sa Faction & on luy avoit rapporté que le même Caraffe l'avoit accusé de luxe & de prodigalité, & qu'il s'estoit plaint du scandale qu'il donnoit par la multitude de ses domestiques, & par la magnificence de sa table.

Mais enfin toutes ces choses considerées, le desir de sauver sa réputation l'emporta dans le Cardinal de Ferrare sur des interests plus solides ; & ce Chef de party montra par son exemple que les plus grands hommes n'appréhendent pas tant d'estre malheureux, que de donner sujet de croire qu'ils le soient par leur faute.

Il

Il fit acquiescer la brigue Françoise à l'Election du Cardinal Caraffe qui prit le nom de Paul Quatre, le ving-deux de May, mil cinq cent cinquante-cinq ; & quoy qu'il fust vray de dire, qu'aucun Cardinal n'avoit eu la volonté déliberée de le faire Pape ; ils ne laisserent pas d'assurer tous, que son exaltation estoit l'ouvrage de leur politique. 1555.

La premiere de ses paroles leur fit neanmoins observer qu'ils avoient eu tort de craindre de sa part la réformation de la Cour de Rome. Car il repartit à son Maistre d'Hostel, qui luy demandoit, en quelle maniere il vouloit estre traité, *j'entens que ce soit en Grand Prince.* La France prévenuë par les lettres du Cardinal de Ferrare, fit les mêmes réjoüissances qu'elle avoit autrefois témoignées, lors qu'un Prélat de sa Nation avoit rempli le Saint Siege : & la Maison de Guise qui avoit de secrettes intrigues avec le nouveau Pape, persuada le Roy que Sa Sainteté le rétabliroit dans le Royaume de Naples, & dans le Duché de Milan. Mais dans le temps

1555. qu'elle prétendoit augmenter son pouvoir par cette illustre correspondance, un incident imprévû la mit en danger d'estre disgraciée.

Durant le siege de Mets, le Pere Leonard Gardien des Cordeliers de la même Ville s'estoit insinué dans la connoissance du Duc de Guise, & l'avoit servi en diverses rencontres, soit pour découvrir la disposition de la Bourgeoisie à l'égard de la France, ou pour recevoir les avis certains de ce qui se passoit de plus important dans le Camp Imperial; car ce Religieux estoit extraordinairement adroit, & sembloit estre né pour l'intrigue. Le Duc de Guise l'avoit choisi pour son Confesseur pendant son sejour à Mets, & l'avoit recommandé, lors qu'il en estoit parti, à la Vieuville son amy, qui devoit demeurer dans cette Place en qualité de Gouverneur, & à l'Aubespine son Confident destiné pour y présider à la Justice. Et de fait, ces deux Officiers, non seulement ne s'estoient pas mis en peine d'observer la conduite de ce Religieux, mais encore luy avoient permis de traiter

avec les Imperiaux, ſur la ſuppoſition qu'il ne le faiſoit que pour découvrir leurs ſecrets. Le Gardien n'avoit peut-eſtre eu cette intention au commencement : mais il changea dans la ſuite ; & ſoit que la malignité qui luy eſtoit naturelle luy fiſt aimer la double trahiſon, ou qu'il euſt reçu des Eſpagnols de plus riches préſens que des François, qui s'eſtoient contentez d'agrandir la Cloſture de ſon Convent, en y ajoûtant une place voiſine, où il y avoit un moulin à vent de grand rapport ; il concerta avec le Comte Pierre Ernest de Mansfeld, Gouverneur de Luxembourg, de livrer la Ville de Mets à l'Empereur. Les meſures que l'on prit de part & d'autre conſiſtoient en ce qu'on feroit courir le bruit que le Chapitre general des Cordeliers ſe tiendroit à Mets en mil cinq cent cinquante-cinq, & l'Empereur en obtint aiſément la convocation en la forme qu'il voulut, parce que le Géneral de cet Ordre eſtoit né ſon Sujet. Comme la plûpart des Religieux qui s'y devoient trouver partoient de ſes Etats, il fut aiſé de les

1555.

Dans la Négociation de la Vieuville.

1555. arrêter en chemin ſur divers prétextes, & de faire couler dans Mets en leur place de vieux Soldats, qui ſe préſentoient aux portes de la Ville déguiſez en Cordeliers, deux à deux, ou quatre à quatre. La difference de leur langage aidoit à la tromperie, en ce que les Sentinelles & les Corps-de-Gardes ſuppoſoient que ce fuſſent autant de Religieux Etrangers qui vinſſent de diverſes Contrées, & ils n'avoient qu'à montrer une obédience telle-quelle, pour eſtre auſſi-toſt conduits au Convent des Cordeliers, ſans qu'on ſe donnaſt la peine de l'examiner. Le Portier inſtruit de l'affaire les conduiſoit au Gardien; & lors qu'ils avoient fait le ſignal dont on eſtoit convenu, le même Gardien les diſperſoit en des lieux préparez pour eux, en attendant le jour deſtiné à la ſurpriſe de Mets.

Il n'y avoit pas eu plus de peine à faire entrer dans le Convent des Cordeliers les vivres neceſſaires pour la ſubſiſtance des Soldats dont on vient de parler, & les armes dont ils auroient beſoin. Car comme le Gardien

avoit fait entendre au Gouverneur qu'il 1555.
auroit au moins huit cent Religieux
de surcroist à nourrir durant trois semaines, on luy avoit permis de faire venir force muids de vin, que les Espagnols avoient remplis d'armes & d'autres instrumens propres à une soudaine impetuosité.

Ainsi la Conspiration auroit apparemment réüssi, si le Gardien par une précaution superfluë, ne se fust ingeré de corrompre quelques Bourgeois. Et de fait, il les attira : Mais il est à croire que ce fut par-là que la Conspiration fut découverte, qouy qu'il ne s'en trouve rien dans les Memoires d'alors. Tout ce qui paroist dans les procez verbaux qui en furent dressez, est que comme la Conspiration avoit esté tramée dans un Monastere, elle fust aussi découverte dans un autre Monastere; & qu'un Chartreux nommé Didier informa le Gouverneur la Vieuville de tout le projet du Gardien des Cordeliers. Cet avis fut trouvé veritable dans toutes ses circonstances ; & l'on ne peut imaginer de conduite plus sage ni plus moderée que fut celle de

1555. la Vieuville & de l'Aubeſpine dans l'éclairciſſement de l'affaire, & dans la punition des Coupables. L'honneur de l'Ordre de Saint François y fuſt autant ménagé, que le permettoit la ſeureté de l'Eſtat, & le Gardien ne fut arreſté que dans ſa chambre, où il ſe trouva mort le lendemain. On luy fit le procez ſur ce qu'il avoit, diſoit-on, attenté ſur ſa propre vie; & l'on ſe contenta de faire ſuivre ſon corps au gibet par dix-huit de ſes Religieux coupables, ſans leur impoſer d'autre peine que celle-là, dequoy les Herétiques, dont le nombre eſtoit déja à Mets, ſe formaliſerent comme d'un procedé trop ſevere, ſi les Cordeliers eſtoient innocens, & trop doux s'ils eſtoient criminels.

L'Empereur n'avoit jamais eſté ſi ſenſiblement touché, qu'il le fut de la découverte de ce deſſein, parce qu'il eſperoit, en l'exécutant, reparer l'affront qu'il avoit reçu devant Mets; & cette ſeconde diſgrace luy fit rechercher la paix à ſa mode; c'eſt à dire par des voyes indirectes. Il fit agir la Reine d'Angleterre ſa bru, qui ſe mê-

la de réconcilier les deux Couronnes, en leur proposant une Conference entre Calais & Gravelines, où le Cardinal Polus présideroit en qualité de Légat du S. Siége; & les Ambassadeurs Extraordinaires d'Angleterre assisteroient, comme Médiateurs. Elle fut aisément acceptée du costé de la France, parce que les Favoris du Roy ne s'y opposerent point, quoy que leur inclination & leur interest les portast également à la Guerre, sur la fausse opinion dont ils estoient prevenus que les Conferences entre les deux Nations n'aboutiroient à rien de solide. L'ouverture s'en fit en pleine campagne entre le Duc de Medina-Celi, le Chancelier Granvelle, Benicour, & le Président de Malines pour l'Empereur; & le Cardinal de Lorraine, le Connestable de Montmorency, l'Evêque d'Orleans, Morvilliers & le Secretaire d'Etat l'Aubespine pour le Roy Henry Second; & l'on employa le reste du mois de May à examiner les pouvoirs des Députez. Au commencement de Juin, on entra en matiere; & les Imperiaux demanderent la restitution des Places

1555.

Dans les préliminaires de la trève de 1555. qui sont plus amplement écrits dans l'Ambassade du Seigneur Antoine de Noailles en Angleterre.

1555. occupées de part & d'autre depuis le Traité de Creſpi. Les François répondirent que le Roy leur Maiſtre feroit raiſon à l'Empereur ſur cet Article, lors qu'il ſeroit aſſuré que l'Empereur la luy feroit à ſon tour ſur le Duché de Milan : mais les Imperiaux n'eurent pas plûtoſt entendu prononcer ces dernieres paroles, qu'ils déclarerent qu'il n'y avoit rien de ce Duché dans leur inſtruction, parce que ceux qui l'avoient dreſſée avoient ſuppoſé que cette matiere euſt eſté ſuffiſamment examinée & décidée dans les trois précedentes paix *. Les François repartirent que non ſeulement elle n'avoir point eſté décidée, mais encore qu'elle n'avoit pû l'eſtre, puiſque les trois précedentes paix avoient eſté concluës avec le feu Roy, ſans que le Roy préſent y intervint en aucune maniere. Cependant il s'agiſſoit d'un droit qui ne luy eſtoit point acquis du coſté du Roy ſon Pere qui contractoit ; mais par la ſucceſſion de la Reine ſa Mere, unique héritiere de Valentine de Milan : d'où l'on concluoit que les meſmes traittez ſe trouvant inutiles, comme terminez ſans la partici-

* De Madrid, de Cambray, & de Creſpy.

pation

pation du principal interessé, il n'y falloit avoir non plus d'égard que s'ils n'eussent jamais esté ; c'est à dire qu'il falloit commencer à négocier tout de nouveau. Les Imperiaux persisterent à ne vouloir plus oüir parler du Duché de Milan ; & la Conference auroit esté dês lors rompuë, si les Mediateurs ne se fussent avisez de proposer un autre article, dans lequel il seroit à la verité fait mention de ce Duché, mais incidemment, & pour faciliter l'ajustement des autres points. 1555.

Ils parlerent de rétablir le Duc de Savoye dans ses Etats ; & pour y disposer la France, ils offrirent de conclure le Mariage de Charles, petit fils de l'Empereur, avec Isabelle, fille aînée du Roy, à condition que cette Princesse porteroit à son futur Epoux, pour sa Dot, les prétentions du Roy son Pere sur le Duché de Milan. Les François remercierent les Anglois de l'honneur qu'ils faisoient à leur Princesse, en luy destinant une alliance si proportionnée : mais ils ajoûterent que la France n'avoit point accoûtumé de donner aux filles de ses Rois autre cho-

1555. ſe, ſinon que de l'argent ; & que quand elle changeroit ſa maniere d'agir, il ne laiſſeroit pas d'eſtre impoſſible au Roy Henry Second d'alliener le Duché de Milan en faveur du Mariage propoſé, puiſqu'ayant cinq enfans mâles, le droit eſtoit acquis au ſecond ſur le meſme Duché, pour luy tenir lieu d'appannage : & ce jeune Prince n'en pouvoit eſtre fruſtré ſans une manifeſte injuſtice, ny par conſequent ſans avoir une cauſe légitime de déclarer un jour la Guerre à ſa ſœur, qui auroit eſté enrichie de ſa dépoüille. Les François ajoûterent que ſi l'Empereur vouloit établir dans l'Europe une paix ſolide, il le pouvoit, en rendant juſtice à ce jeune Prince, & en l'inveſtiſſant du Duché de Milan, à condition qu'il épouſeroit ſa petite fille*, qui eſtoit de meſme âge que luy ; & qu'en ce cas, on ne luy demanderoit point de Dot.

Dans la négociation du Cardinal de Lorraine en 1555.

Les Eſpagnols pour rompre ce diſcours, parlerent de la reſtitution des Places occupées de part & d'autre dans les Païs-bas ; & pour adoucir le reſſentiment des François, à cauſe des Villes de Teroüanne & de Heſdin, qui a-

* Elle eſtoit ſortie du Mariage de Maximilien Roy de Boheme, avec Marie d'Autriche, fille aînée de Charles-Quint.

voient esté désolées, ils offrirent de 1555.
leur laisser en récompense le Comté de Charolois. Les François ne répondirent rien à l'offre du Charolois dont ils faisoient peu de cas, à cause de son peu d'étenduë qui n'estoit que de deux lieuës, & de ce que de plus il n'y avoit aucune Place forte. Mais ils agréerent la restitution des Places, pourvû qu'elles fussent égales, & que l'on convint d'Experts qui fussent Juges de cette égalité. Les Espagnols ne repliquerent rien, parce que n'ayant pris en France que de petits Châteaux, ils n'avoient rien à rendre qui pust entrer en comparaison de Mets, de Toul, de Verdun, de l'Isle de Corse, d'Yvoy, de Danvilliers, de Montmedy, & de Mariembourg.

Le Cardinal Polus crut avoir trouvé un temperamment raisonnable à cette difficulté, en distinguant les anciennes prétentions d'avec les modernes, & en soûtenant qu'on ne devoit plus s'arrester aux premieres, mais seulement aux secondes, & regler par-là ce qui seroit restitué de part & d'autre. Mais les François qui auroient perdu

1555. la partie, si la distinction du Cardinal Polus eust eu lieu, repartirent invinciblement qu'une Paix ne pouvoit estre durable, lors qu'elle laissoit une matiere suffisante de rupture à quiconque seroit en estat de la faire à son avantage : & qu'il seroit également dangereux & déraisonnable de separer les prétentions, puis que les anciennes estoient la source & la seule cause des modernes. Les Anglois rebutez par tant d'obstacles qui se présentoient sur les points de moindre importance, voulurent éprouver si celuy qui estoit de la plus grande, seroit plus facile, & proposerent directement la restitution du Piémont & de la Savoye.

Mais les François estoient encore plus forts sur cet article que sur les autres ; car outre que leur droit estoit en ce point plus intelligible, ils avoient trouvé dans le Trésor des Chartes de Turin tout ce qui servoit au gain de leur cause, & ils l'avoient apporté sur le lieu de la Conference, afin de le montrer aux Anglois. Et de fait, ils les convainquirent si fortement à for-

ce d'Originaux & de Titres authenti- 1555.
ques, que leur Roy estoit Duc de Savoye à meilleur titre que celuy qui en portoit le Nom; que le Cardinal Polus n'osant résister à la vérité connuë, proposa par forme d'expedient de remettre à la décision du Concile les differends entre les deux Couronnes pour le Royaume de Naples & pour les Duchez de Milan, de Bourgogne & de Savoye, & de permettre à chacun, en attendant la décision du mesme Concile, de posseder ce qu'il tenoit, excepté que le plat-païs de la Savoye & du Piémont seroit cependant abandonné à la joüissance de celuy qui se faisoit nommer Duc de Savoye; & que les Places fortes & leurs Banlieuës demeureroient au Roy de France pour sa seureté. Les François prirent au mot le Cardinal Polus; mais ils ajoûterent que sa proposition n'avoit pas assez d'étenduë, & qu'il la falloit rendre plus universelle, en soumettant à l'arbitrage du Concile, le rétablissement de tous les Alliez de l'Empereur, pourvû que l'Empereur consentist aussi de sa part au rétablissement de tous les Alliez de

1555. la France, que feroit le mesme Concile.

Le Cardinal Polus & les autres Députez d'Angleterre ne comprirent pas d'abord à quelle fin tendoit cette ruse de Cabinet; mais les Espagnols plus fins & plus interressez prévirent que la France remporteroit en ce cas toute sorte d'avantage sur eux : car pour un Duché de petite étenduë, comme estoit celuy de Bourgogne, & trois ou quatre Places au plus qu'elle s'exposoit à rendre, elle estoit assûrée de rentrer dans le Royaume de Naples : dans le Duché de Milan : dans le Comté d'Ast : dans les Souverainetez de Flandres & d'Artois : & de plus de faire restituër la Navarre à Henry d'Albret, & le Duché de Plaisance au Duc de Parme.

Néanmoins l'ouverture des François estoit si plausible, que les Imperiaux ne furent point assez hardis pour la rejetter directement, en exposant aux yeux des Anglois le délicat endroit par où la Maison d'Autriche y estoit blessée. Ils aimerent mieux l'éluder par un faux-fuyant, & dire que cette proposition estoit d'une étenduë si générale, qu'elle embrassoit plus de choses qu'il n'y

en avoit présentement à négocier entre les deux Couronnes. Ils prirent de-là occasion de representer que la bien-séance vouloit qu'on leur accordast cinq jours pour avertir leur Maistre qui n'estoit alors qu'à Bruxelles, de ce qui se passoit, & pour recevoir sa réponse qu'ils ne manqueroient pas de faire aussi-tost sçavoir aux Médiateurs. On ne jugea pas à propos de leur refuser cette grace; & la derniere résolution de l'Empereur fut de ne rien conclure avec les François, s'ils ne rendoient absolument tout ce qu'ils avoient pris sur qui que ce fust, depuis le Traité de Crespi, & s'ils ne se désistoient de demander le Duché de Milan. 1555.

Les François qui n'avoient alors guéres d'inclination à poser les armes furent ravis que leur partie se fust si nettement expliquée; parce qu'elle achevoit de persuader les Anglois, qu'il ne tenoit qu'à elle que la paix ne se fist. Ils leur représenterent qu'outre que les Imperiaux n'eussent pû exiger une condition plus dure que celle-là, quand ils auroient esté vainqueurs,

1555. quoyque tout le monde ſçuſt qu'ils avoient eſté battus par tout, excepté en Toſcane ; il eſtoit aiſé de voir qu'ils ne deſiroient point de ſincere réconciliation ; puiſqu'ils inſiſtoient à laiſſer un ſujet de rupture, qui ne manqueroit pas d'arriver auſſi-toſt que le ſecond Fils du Roy ſeroit en âge de porter les armes. Ils remercierent enſuite les Anglois du zele qu'ils avoient témoigné, de procurer la paix à la Chrétienté ; & ils partirent du lieu de la Conference, après avoir fait à Dieu une priere publique, d'inſpirer le deſir de la paix à celuy qui témoignoit tant d'averſion pour elle.

Les Anglois pour les conſoler du refus qu'avoit fait l'Empereur de s'accommoder avec eux, les menerent à Calais, où ils leur donnerent tous les divertiſſemens de la ſaiſon : mais les meſmes Anglois prétendirent depuis que leur civilité extraordinaire leur avoit coûté cher, & meſme qu'elle avoit eſté payée d'ingratitude. Ils appuyerent cette conjecture ſur le ſoupçon qu'ils eurent deux ans après que leurs Hoſtes avoient profité de l'occa-

ſion pour reconnoiſtre les fortifications 1555.
de Calais, pour en remarquer les deffauts, & pour former le deſſein qu'ils exécuterent depuis de prendre cette Ville en moins de temps qu'on ne s'imaginoit qu'il en fallût pour en faire les approches.

L'Empereur n'eut pas d'abord moins d'occaſion de ſe repentir d'avoir refuſé la paix, quoy-que la bonne fortune d'Eſpagne fut depuis aſſez puiſſante, pour tourner à ſon avantage ce qui vray-ſemblablement devoit procurer ſa ruïne. Le nouveau Pape Paul Quatre n'eut pas pluſtoſt eſté couronné, que ceux qui l'avoient élû revinrent de leur égarement, ou pour mieux dire, apperçurent la faute qu'ils avoient commiſe. La déclaration qu'il avoit faite à ſon avenement, de vouloir eſtre traité en grand Prince, ne l'empêcha pas de ſuivre le deſſein de Marcel Second ſon Prédeceſſeur, qui conſiſtoit à reformer l'Egliſe, en commençant par la Cour de Rome; & comme les Cardinaux d'Eſpagne qui poſſedoient une plus grande multitude de Benefices, avoient le plus à craindre, ils

1555. estimerent qu'il falloit d'abord s'opposer aux intentions de Sa Sainteté, afin de ne luy pas donner le loisir de les diviser, en gagnant quelques-uns d'entr'eux, & en intimidant les autres. Leur artifice auroit peut-estre réüssi, s'ils l'eussent employé contre une personne moins fiere & moins severe que Sa Sainteté. Mais ils devoient supposer que ce Pape, de l'humeur qu'il estoit, se porteroit à la derniere extrémité dès le premier obstacle qu'il recevroit de la part du Sacré College; & qu'il abandonneroit absolument le projet de réformation, ou qu'il auroit recours à de violens remedes pour l'executer; au lieu d'appliquer les remedes innocens que la prudence & la Religion suggeroient en de semblables conjonctures. Et de fait, Sa Sainteté n'eut pas plustost découvert qu'il y avoit un parti formé pour éluder le bien qu'elle vouloit faire, qu'elle se crut estre obligée à changer le mépris, qu'elle affectoit de témoigner de ses parens au dessein de les appeller auprès d'elle par l'indispensable necessité qu'elle crut avoir de leur assistance,

Dans la premiere lettre du Cardinal Caraffe au Cardinal de Lorraine.

afin que son extrême vieillesse ne fust 1555.
plus exposée à la raillerie des Cardinaux de la Faction d'Espagne, lors qu'on la sentiroit appuyée par tant de personnes vigoureuses offensées & résoluës de se vanger, & sur tout incapables de supporter la moindre injure. Ainsi les Caraffes furent invitez de venir à Rome, & chacun d'eux y parut dans l'intention de ne rien oublier de ce qui servoit à la fin qu'il s'estoit proposée.

Les plus considerables d'entre-eux, estoient les trois fils du frere aîné du Pape. Le premier qu'on appelloit le Comte de Montorio, s'estoit insinué dans l'amitié des Ministres d'Espagne, à cause de la ressemblance de son genie, qui n'estoit ny moins réveur, ny moins tourmenté des pensées de l'avenir, que le leur : il avoit jusques-là joüi des biens de sa Maison avec une tranquillité qu'il avoit achetée par les avis secrets qu'il donnoit de temps en temps au Vice-Roy de Naples des mécontentemens de la Noblesse du Païs. Le second qui estoit connu dans le monde sous le nom de Charles Caraffe,

1555. avoit esté fait Chevalier de Malte dês le berceau ; & le grand Prieuré de Naples luy avoit esté conferé en cette qualité : mais il n'en avoit pas long-temps joüi, à cause que ses qualitez de corps & d'esprit avoient donné trop d'ombrage aux Ministres d'Espagne, pour le laisser dans un païs où il pouvoit remuer. Il avoit de l'esprit ; mais cet esprit panchoit naturellement vers la ferocité : personne ne formoit avec plus de froideur que luy une entreprise hardie ; & personne ne pouvoit estre moins détourné de l'exécuter, quand il l'avoit une fois résoluë. Il ne fléchissoit ny par le respect deu à ses parens, ny par la consideration du peril ; & ç'avoit toûjours esté par des gens de sa trempe qu'estoient arrivées les révolutions des Etats.

Le troisiéme & le plus jeune se nommoit Antoine, & la nature l'avoit partagé en cadet ; c'est à dire qu'elle luy avoit donné toutes les mauvaises qualitez de ses freres, sans luy communiquer aucune de celles qui estoient loüables. Il aimoit, comme l'aîné, à faire sa fortune aux dépens d'autruy ; mais

Dans la remontrance de Manriquez à Paul Quatre.

sa veuë ne s'étendoit pas comme la 1555.
sienne au delà des affaires presentes. Il estoit sujet aux emportemens du puîné ; mais il n'avoit à son exemple ; ny l'adresse de les dissimuler, lors qu'ils n'eussent paru qu'à contre-temps, ny le courage d'affronter les dangers où l'exposoit son imprudence, quand il n'y avoit point d'autre voye pour les éviter que celle-là. Il n'avoit donc de simpathie à proprement parler ny avec l'un ny avec l'autre : cependant comme il y avoit moins de repugnance dans son temperamment avec le second qu'avec le premier, il s'estoit lié si étroittement avec le Grand Prieur de Naples, qu'il ne leur estoit rien depuis arrivé que de commun. Ils avoient commis ensemble quelque violence, dont le Vice-Roy avoit négligé de connoistre, durant qu'il n'y avoit point eu de matiere suffisante pour les pousser hors de leur patrie ; mais leur audace ayant cru par l'impunité, & les preuves estant assez fortes pour conclure au bannissement, on avoit instruit leur procez dans les formes ; & la Sentence d'exil qui s'en estoit

1555. suivie, paroissoit d'autant plus severe, qu'on avoit confisqué leur bien, & saisi le revenu du grand Prieuré de Naples. La mandicité où ils avoient esté ainsi réduits, les avoit contraints de prendre party dans l'Armée de Strozzi, qui les avoit reçus d'abord par un pur motif de compassion pour une famille attachée depuis tant de siecles aux interests de la France, comme estoit celle des Caraffes; mais depuis le même Strozzi s'estoit mis à la considerer davantage, soit que la foy qu'il ajoûtoit à l'astrologie judiciaire, dont il pensoit avoir pénetré les plus importans secrets, luy eust fait apercevoir que ces deux Seigneurs estoient reservez pour une meilleure fortune, ou qu'il fust assez instruit de la maniere dont on faisoit les Papes, pour juger que le Cardinal Caraffe le seroit infailliblement, sur ce qu'il estoit le plus ancien, le plus sçavant & le plus homme de bien du Sacré College, & qu'il se trouveroit moins d'obstacle à son éxaltation qu'à celle d'aucun autre. Ils commandoient chacun une Compagnie dans l'Infanterie Françoise, lors

que leur oncle les appella à Rome ; 1555.
& le grand Prieur obtint d'abord la qualité de Cardinal Neveu, & les Légations de Boulogne & de la Marche d'Ancone, qui sont les meilleures de l'Estat Ecclesiastique.

Antoine Caraffe eut le Comté de Montebello, où il se comporta avec une insolence si tyrannique, qu'il attira la haine publique sur toute sa Maison. L'Aîné ne se rendit pas si facilement aux semonces du Pape, & montra par sa longue résistance que les ames nées pour estre les plus libres, ne laissent pas de s'accoûtumer insensiblement à la sujettion, lors qu'elles se sont fait un principe de la supporter. On ne sçait s'il agissoit par un secret pressentiment des maux qui luy devoient arriver en changeant de Maître, ou s'il aimoit le repos dont il joüissoit par son industrie. Mais il est constant qu'il ne sortit que par force de son Château de Montorio, & qu'il véquit quelque temps à Rome, comme s'il n'eust point eu d'autre intention que celle de servir les Espagnols auprès de son oncle ; & l'injustice qu'il

1555. fit en leur considération au Cardinal Farnese en fut une preuve évidente. Ce Prélat voyant Jules Trois obstiné à la ruïne de sa Maison, s'estoit retiré en France avec ce qu'il avoit de plus précieux : & comme il avoit depuis esté le principal instrument de l'Election de Paul IV., il s'étoit imaginé qu'il luy seroit permis de demeurer encore une fois à Rome, sous le nouveau Pontificat, avec la mesme liberté dont il avoit autrefois joüi sous celuy de Paul Trois son ayeul. Et de fait ses meubles avoient esté embarquez à Marseille sur deux Galeres qui estoient arrivées à Civita-Veche, lors que le Cardinal Sforce résolut de les faire arrester, sur ce que les meubles dont elles estoient chargées, estant de la succession de Paul Trois leur commun ayeul, ils devoient estre partagez dans la Famille. On ne sçait si ce complot venoit de l'indigence, où la prodigalité de Sforce le réduisoit souvent, ou s'il affecta de rompre publiquement avec les Farneses ses plus proches parens, pour cette seule raison que l'Espagne ne les aimoit pas,

&

& pour ſignaler davantage ſon zele 1555.
au ſervice de l'Empereur. Mais il eſt certain que ſon droit à la ſucceſſion de Paul Trois n'eſtoit point évident, & que ſa mere avoit renoncé par ſon Contrat de Mariage à toutes les voyes directes & collaterales d'heriter des Farneſes. Mais quand on eſt une fois hors du droit chemin, on fait autant de faux-pas que de démarches. Le Cardinal Sforce obtint facilement du Comte de Montorio qui venoit d'eſtre créé Géneral de l'Eſtat Eccleſiaſtique un ordre au Gouverneur de Civita-Veche, de permettre la ſaiſie des deux Galeres. Et les deux jeunes Sforces, dont l'aîné étoit Grand Prieur de Lombardie, aſſiſtez de Lutnio, Secretaire du Cardinal Sforce, l'executerent avec tant d'emportement, que ne ſe contentant pas d'arreſter les meubles qu'ils prétendoient partager, ils s'emparerent encore des deux Galeres, qui appartenoient au Roy. Ils contraignirent les gens de Mer & les Soldats qui ſervoient à l'équipage de mettre pied à terre : ils mirent des Eſpagnols en leur place; & ils les conduiſirent toutes

1555. deux à Gayette. Le Cardinal Farnese & l'Ambassadeur de France offensez par cet attentat qui choquoit presque également la Justice particuliere & le Droit des gens, en porterent leurs plaintes au Pape, qui n'en fut pas moins irrité qu'eux. Il manda le Comte de Montorio, & il luy demanda pourquoy il avoit donné ordre d'arrêter & de saisir les deux Galeres.

Dans les causes de la détention de Lutnio.

Le Comte de Montorio qui sçavoit que la colere de son oncle ne s'appaisoit pas aisement, repartit qu'il avoit esté surpris par les impostures de Lutnio, Secretaire du Cardinal Sforce, qui luy avoit assuré que les deux Galeres aussi-bien que leur charge appartenoient à son Maistre. On n'a pu découvrir si l'excuse du Comte de Montorio estoit sincere; ou si se voyant en faute il avoit cherché à s'en tirer par un mensonge, aux dépens d'un Secretaire dont il n'avoit pas sujet de craindre la vengeance. Mais il n'en fallut pas davantage pour obliger le Pape à commander aussi-tôt que Lutnio fust arresté.

Le Cardinal Sforce eut plus d'im-

patience pour cette détention qu'on 1555.
ne s'estoit imaginé, parce qu'il appréhenda que Lutnio qui n'ignoroit aucun de ses secrets, & qui connoissoit d'ailleurs l'inflexibilité du Pape, ne cherchast à se tirer d'affaire en les découvrant. Il assembla dans son Palais tous les Cardinaux de la Faction d'Espagne, & les Chefs des familles interessées à conserver ce que l'Empereur tenoit en Italie, comme étoient celles des Colonnes & des Cesarins, & il leur représenta l'importance qu'il y avoit pour la Maison d'Autriche de ne pas donner au Pape le temps de faire appliquer Lutnio à la question. Le resultat de l'Assemblée fut de tirer promptement en toute maniere ce Secretaire du Château-Saint-Ange où l'on venoit de le transferer pour plus de seureté. Mais il n'est pas possible de cacher l'arresté d'une conspiration nombreuse, lors que tous les complices ne trouvent pas également leur compte à le cacher. Le Pape en sçut les principales circonstances dès le lendemain ; & comme il estoit défiant, & qu'il avoit vû autrefois de ses propres yeux ce que

1555. la même famille des Colonnes avoit fait à Clement Sept, il ne douta plus qu'elle n'eust résolu de porter encore une fois ses armes & ses mains sacrileges dans le Vatican, & d'attenter à la Personne de Sa Sainteté, s'il luy eust réüssi de s'emparer du Château-Saint-Ange.

Cette supposition, quoyqu'elle fust sans fondement, fit neanmoins tant d'impression sur l'esprit de Sa Sainteté, qu'elle commanda de lever six mil Soldats dans l'Estat Ecclesiastique; & ses trois Neveux en furent d'autant plus aises, que c'estoit-là le moyen le plus infaillible que la fortune leur pouvoit offrir de s'enrichir promptement, & que le grand âge de leur Oncle les empêchoit de prétendre de grands biens par une autre voye que celle-là. Et de fait, ils mirent incontinent les mains sur les deniers que Jules Trois avoit épargnez à la fin de son Pontificat, & ils renforcerent les Gardes du Palais de Sa Sainteté.

Le Pape se croyant en seureté, voulut punir les Coujurez, & commença par le Cardinal Sforce. Il ne témoigna

pas neanmoins d'abord qu'il ſçavoit 1555.
le fond de ſon intention, & il ne luy parla que de reſtituer aux François leurs deux Galeres.

Le Cardinal Sforce luy demanda un mois de terme pour les faire venir de Gayette ; & le Pape y conſentit, à condition qu'on leveroit ſur les biens de ſa Maiſon une amande de vingt-cinq mil écus, s'il manquoit à repréſenter ſes Galeres préciſément au bout de ce terme. Mais Sa Sainteté fut bien-toſt aprês obligée à changer de conduite, lors qu'on vint l'avertir que les complices ſe doutant que leur conſpiration eſtoit découverte, cherchoient à ſe refugier dans les Eſtats voiſins. Elle rendit public ce qu'elle n'avoit plus d'intereſt de tenir ſecret, & elle envoya au Palais de Camille-Colonne cinquante Soldats qui le menerent priſonnier au Châteaú-Saint Ange. Julien Ceſarini eut permiſſion de ſortir de Rome pour un billet de cinquante mille écus ; & Aſcagne de la Corne qui n'eſtoit pas ſi riche, en fut quitte pour un de quinze mille. La même conſideration fit que l'on pardonna

1555. gratuitement aux autres Cardinaux de la Faction d'Eſpagne ; & l'on affecta à leur égard le titre de clemence, parce qu'on n'eſperoit pas d'en tirer de l'argent.

Comme la Maiſon Colonne eſtoit la plus riche de l'Eſtat Eccleſiaſtique, les Caraffes bornerent alors toute leur ambition à s'enrichir de ſes dépoüilles ; & quoyqu'ils euſſent deux prétextes ſuffiſans & plauſibles pour faire perir le Chef de cette illuſtre Maiſon, en obſervant toutes les formes de la Juſtice, ils appréhenderent de paſſer pour cruels, s'ils n'épargnoient au moins ſa perſonne, en s'emparant de ſes biens. C'eſtoit Marc-Antoine Colonne, qui par le conſentement ou du moins par la condeſcendance du Conſeil d'Eſpagne, tenoit depuis long-temps ſon pere Aſcagne priſonnier. Il auroit eſté facile à Paul Quatre de demander que le malheureux Aſcagne ſon Feudataire fuſt mis en liberté, & de prétendre que la connoiſſance du differend entre le pere & le fils fuſt renvoyée au Saint Siege, puiſqu'il eſtoit ſon Seigneur Suſerain. Si Marc-Antoine euſt obéy aux

Dans les Mémoires de Paul Iordan Urſin.

mandemens de la Chambre Apostolique, Ascagne aussi-tost qu'il seroit sorti de prison eust poursuivi devant la même Chambre la reparation de l'injure qu'il avoit reçu de son fils; & son ressentiment auroit infailliblement passé jusques à deshériter ce fils unique dénaturé, & à adopter les Caraffes ses liberateurs. Et quand mêmes l'interest de conserver sa Maison eust desarmé sa colere, le Pape auroit toûjours eu le droit de confisquer les biens de la Maison Colonne enfermez dans ses Estats, sur ce qu'Ascagne avoit fait une donation génerale de tout ce qu'il possedoit à son fils, six mois avant que ce fils l'eust arresté prisonnier, d'où il resultoit que les biens de la Maison des Colonnes, à proprement parler, n'appartenoient plus au pere, mais au fils. Enfin si Marc-Antoine eust desobéy, le seul refus de représenter son pere auroit ouvert le champ à la contumace; & la Chambre Apostolique auroit eu plus de matiere qu'il n'en falloit pour le déclarer atteint & convaincu du crime de felonie, dont les suites inévitables auroient esté que le Pape eust disposé à sa fantaisie

1555.

1555. des biens de cette Maison.

Cependant les Caraffes negligerent tant de favorables ouvertures, & s'arresterent à l'expedient que Paul Trois avoit mieux aimé suivre, quoy qu'il ne luy eust pas réüssi. Pour l'entendre, il faut supposer que Martin Cin, après avoir profité de la dégradation de Jean, de Gregoire & de Benoist qui disputoient de la Papauté, avoit investi l'aîné de sa Maison, qui estoit celle des Colonnes de cent Villes, Bourgs ou Villages de l'Estat Ecclesiastique qui étoient demeurez sans légitime Possesseur, depuis que les Papes à leur retour d'Avignon avoient dompté divers petits Tirans qui s'estoient emparez du patrimoine de Saint Pierre. Cette liberalité quelque considerable qu'elle fust n'avoit point esté desagréable au Consistoire, parce que tous les Cardinaux avoient cru opposer la Maison des Colonnes, la plus puissante & la plus guerriere d'Italie aux Rois de Naples qui ne pouvoient se passer de former de temps en temps des entreprises sur l'Estat Ecclesiastique. Mais ils s'estoient trompez dans leur conjecture

jecture, parce que les Colones n'ayant plus rien à prétendre du Saint Siége après la mort de Martin qui avoit suivi de près leur investiture ; & pouvant au contraire esperer de nouvelles graces des Rois de Naples, s'estoient entendus avec eux, au lieu de leur faire la Guerre, & avoient porté leur ingratitude jusqu'à les servir de leurs personnes & de leurs Troupes, lors qu'ils estoient entrez à main armée dans le patrimoine de Saint Pierre. Ils avoient persisté dans leur crime durant plus d'un siecle, sans en estre punis ; & ils estoient même devenus plus puissans de la moitié, puisque les Rois de Naples, afin de les retenir dans leur party, les avoient dédommagez des Fiefs qu'ils avoient risqué de perdre par le don de quelques autres d'égal revenu, situez dans leur Royaume ; & lors qu'ils avoient traité avec le Saint Siége, ç'avoit toûjours esté à condition que les Colonnes seroient pleinement rétablis. Ainsi quatre-vingt ans s'estoient passez, sans que les Papes eussent trouvé la conjoncture favorable pour punir 1555.

1555. les Colonnes, jusqu'à ce que Paul Trois voyant la Maison d'Austriche tellement engagée à la Guerre contre les François d'un costé, & les Infideles de l'autre, qu'il luy seroit impossible d'accourir à temps au secours des Colonnes, les avoit fait citer à la Chambre Apostolique, où sur un simple defaut de comparoître, leurs biens avoient esté confisquez, & réünis au Domaine de l'Eglise.

Cette Sentence n'avoit pas plûtost esté prononcée, que des Troupes levées exprès s'estoient mises en devoir de l'executer; & la Maison des Colonnes qui ne portoit plus alors aucun de ces grands Hommes de Guerre, dont elle avoit autrefois esté si abondante avoit esté dépoüillée de cent mille écus de rente en trois semaines, sans faire de résistance.

Les Places de ces Estats qui luy avoient coûté tant d'argent à fortifier, s'estoient renduës à la premiere sommation, & avoient aussi-tost esté démantelées. Ascagne Colonne Chef de sa Maison, ne se sentant pas assez puissamment appuyé par les Espagnols,

s'estoit retiré dans ses Terres de Naples, 1555.
où il avoit eu le loisir de s'ennnuyer durant le long Pontificat de Paul Trois; parce que l'Empereur Charles-Quint ne luy avoit permis durant la vie de ce Pape de faire aucune tentative pour recouvrer ce qu'il avoit perdu.

Mais Jules Trois son amy estant devenu Pape contre toute esperance, il avoit obtenu un bref de retablissement, & il s'estoit remis en possession de tous ses biens avec d'autant plus de facilité, que les peuples de l'Estat Ecclesiastique aimoient mieux sans comparaison obéïr à des Seigneurs particuliers, quoy qu'il leur en coûtast beaucoup davantage que de relever immédiatement du Saint Siége. Mais à l'avenement de Paul Quatre, on examina le Bref de Jules Trois; & on le déclara nul, pour avoir esté expedié sans connoissance de cause: On cita tout de nouveau Marc-Antoine Colonne; & sur le refus qu'il fit de se representer, ses biens dévolus au Saint Siége, furent donnez au Comte de Montorio, sous le Titre du Duché de Paliano dont depuis il porta le nom.

Dans les Titres de la Maison Colonne.

1555. Le peu de résistance des Colonnes augmenta l'avidité des Caraffes, en leur persuadant qu'il ne seroit pas plus difficile de ruïner les Ursins. Ils disposerent Paul Quatre leur Oncle à faire saisir le Duché de Braciano, sous pretexte de quelques sommes dont Paul Jordan Chef des Ursins estoit redevable au Mont de Piété. Mais le peuple de Rome, qui avoit regardé avec des yeux indifferens la chutte des Colonnes, témoigna plus de tendresse à l'égard des Ursins; & le bruit des imprécations qu'il faisoit contre ceux qui en estoient les auteurs fut si grand, qu'il arriva jusqu'aux oreilles de Sa Sainteté: Elle en demeura d'autant plus surprise, que ses neveux l'avoient asseurée que le même peuple seroit extraordinairement satisfait de voir abaisser les personnes de qualité; & le remords de conscience le porta à rétablir sur l'heure Paul Jordan. Mais il demeura infléxible à l'égard des Colonnes, qui ne voulant pas languir comme l'autre fois dans un honteux exil: coururent en poste à la Cour

Imperiale, où ils representerent avec 1555.
tant d'éloquence que l'Espagne alloit perdre ce qu'elle possedoit en Italie, si l'on donnoit loisir aux Caraffes de devenir assez puissans pour entreprendre sur le Royaume de Naples, dans le temps que Brissac victorieux entreroit dans le Duché de Milan; que la Maison d'Austriche eut recours au même remede, dont les anciens Romains avoient accoûtumé d'user, lors qu'ils étoient réduits à l'extrémité, en donnant une autorité absoluë à leurs Dictateurs.

C'est à dire qu'elle choisit en la personne du Duc d'Alve le meilleur de ses Généraux d'Armée: Qu'elle luy donna une Armée de trente mil hommes: Qu'elle excita la jeune Noblesse d'Espagne à le suivre, en luy inspirant le desir d'apprendre le métier de la Guerre sous un si digne Chef; & que les Patentes de ce Général furent de si vaste étenduë, qu'il n'y avoit aucun Ministre d'Espagne en Italie, ny aucun Officier ou Gouverneur de Place & de Province qui ne fust obligé de luy obéir aveuglement; ce qui n'avoit jamais esté pratiqué aupara-

1555. vant, & ne l'a point esté depuis. L'évenement justifia qu'elle ne s'estoit point trompée dans son choix ; & si le Duc d'Alve ne fut pas d'abord heureux dans le Piémont, il le fut tellement à Naples, que sa felicité surpassa l'attente de ceux qui l'avoient envoyé en Italie. Il ne dissimula ny la fierté qui luy estoit naturelle, ny le mépris qu'il faisoit des Généraux qui l'avoient précedé. Il choisit pour son Lieutenant Garsie de Tolede son cousin ; & il ne retint presque aucun des vieux Officiers qui avoient servi l'Empereur dans ses Armées d'Italie. Il ne confera que par bien-seance avec le Marquis de Marignan, & il ne prit aucunes mesures avec luy sur ce qui restoit à faire. Il fit même passer les Troupes que ce Marquis commandoit de Toscane en Piémont, sans luy en faire civilité ; ce qui l'irrita de sorte, qu'il se retira dans sa Maison, & ne se mêla plus depuis en aucune maniere des affaires des Espagnols.

Brissac informé de toutes les démarches du Duc d'Alve ; & voyant former l'orage qui s'aprestoit à fondre

sur luy, n'oublia rien de ce qui servoit 1555.
humainement à le dissiper, ou du moins à le rendre inutile.

Il dépêcha divers Courriers au Roy pour avoir du secours ; & comme il ne luy restoit, ses Places garnies, que deux mil Chevaux & dix mil Fantassins ; ce qui ne montoit point au tiers de l'Armée Imperiale, il présupposa que Casal seroit le premier attaqué. Pour en ôter la pensée au Duc d'Alve, il campa sous le canon de la Citadelle, & sur le Po ; & il s'y fortifia avec tant de diligence, que ceux qui vinrent reconnoistre ses retranchemens ne les trouverent plus en estat d'estre forcez.

Dans les Lettres de Brissac au Roy en 1555.

Le Duc d'Alve ainsi détourné d'executer son dessein, réduisit toute l'impetuosité de ses Troupes à faire lever le blocus de Vulpien que les François avoient formé : quoy que ce projet ne répondist en aucune maniere au nombre, ny à la qualité de ses forces. Il ne luy fut pas difficile d'en venir à bout, parce que le succés ne dépendoit que de la prise du Château de Farcinet, où Brissac n'avoit laissé que

1555. cent Soldats Italiens, & quatre-vingt dix François, le lieu n'estant pas capable d'en contenir un plus grand nombre. Ils se deffendirent avec plus de courage que de prudence; c'est à dire qu'ils ne considererent point assez que la partie n'estoit pas égale, de moins de deux cent hommes contre trente mil, & trente gros canons. Ils attendirent l'extrémité; & le Duc d'Alve au lieu d'admirer l'intrepidité d'un si petit nombre d'ennemis, la punit par un acte de severité, qui n'avoit point encore d'exemple en Italie depuis soixante & cinq ans, que les deux Couronnes y soûtenoient la Guerre. Il fit pendre les Soldats Italiens; & il condamna les François à tirer la rame.

Brissac s'en plaignit comme d'une infraction des Loix de la bonne Guerre, que Gonzague & luy estoient convenus d'observer; & il fit admirer sa vertu, en ne laissant pas de protester qu'il chercheroit à se venger de son ennemy, en faisant mieux que luy, & non pas en imitant sa cruauté. Il sembla que l'humeur sanguinaire du Duc d'Alve eust rebuté pour un temps la

fortune de le suivre, puisqu'il ne fit 1555.
autre chose en Piémont que de fournir
aux François de nouvelles occasions de
se signaler.

Il assiegea Saint-Ia dans l'esperance
d'en trouver les travaux imparfaits,
ou du moins si frais, qu'il seroit facile
de les ébouler par la violence de son
Artillerie. On a déja remarqué que
Bonnivet Colonnel de l'Infanterie
Françoise s'estoit chargé de fortifier
cette Place, & de la garder; & l'on
doit ajoûter icy qu'il estoit l'aîné des
trois garçons, que l'Amiral de même
nom, tué à la Bataille de Pavie, avoit
laissez; & qu'en possedant toutes les
qualitez éminentes de corps & d'esprit
que les vieux Courtisans avoient
admirées dans la personne de son
pere, il avoit l'avantage sur luy d'estre
sans comparaison plus prudent.

Il estoit si beau qu'on ne le nommoit
jamais sans mettre cet épithete au
devant de son nom; & il avoit si bonne
grace en tout ce qu'il faisoit, qu'il
paroissoit également, soit qu'il fust
paré, ou qu'il ne le fust pas. Deux
Dames de la premiere qualité l'avoient

1555. avancé à la Cour, l'une auprès du feu Roy, & l'autre auprès de celuy qui regnoit alors. Ceux qui l'avoient vû s'insinuër plus avant dans l'amitié de de Henry Second, en sautant avec luy des fossez larges de vingt-deux & de vingt-trois pas, jugerent en le voyant partir pour la Guerre, que ce galant inimitable ne réüssiroit point dans l'Armée, & beaucoup moins dans l'Infanterie.

Cependant il sçut si bien gagner en peu de temps le cœur des Soldats & des Officiers Subalternes, qu'il en estoit adoré, pour ainsi dire, quoy qu'il ne leur pardonnast aucune des fautes commises contre les Loix de la bonne Guerre. Mais il temperoit d'ailleurs cette severité necessaire par une liberalité ménagée avec adresse, qui prévenoit souvent les besoins, & par une bonne & longue table, où tous les vaillans hommes estoient indifferemment reçus.

Il avoit soin de faire exactement payer ses gens; mais il vouloit aussi qu'ils fussent lestement vétus. On leur voyoit le bonnet, l'écharpe & le four-

reau de velours, & la chaîne au cou 1555.
faisant deux tours, quand ils estoient en quartier d'Hyver : & lors qu'ils alloient à la Guerre, ils portoient des corcelets & des Bourguignottes de Milan gravées & dorées. On prenoit toutes les précautions imaginables pour éviter les querelles entre-eux ; & lors que le hazard ou le caprice l'emportoient en ce point sur la prudence des Officiers Generaux, Bonnivet mandoit les Parties & tâchoit de les accommoder. S'il n'en pouvoit venir à bout, il leur permettoit de se battre en sa presence : mais il les avoit tellement accoustumez à obeïr, que le seul mot de *hola*, sorti de sa bouche, les séparoit incontinent qu'il jugeoit que les Champions s'estoient assez battus. Avec ces dispositions il attendit de pied ferme les Imperiaux dans Saint-Ia, résolu de les repousser, ou de s'ensevelir sous les ruines de son Gouvernement. Outre les deux mil Soldats de sa Garnison, choisis entre les meilleurs des Bandes Françoises, Brissac l'avoit renforcé de deux Enseignes Allemandes, d'autant d'Italiennes, sous les Capi-

1555. taines Biragué & Moret, & de cent Chevaux-legers du fameux Bedaine Albanois.

Le Duc d'Alve ne fit de tout son canon qu'une batterie, qui n'ayant presque point discontinué durant vingt jours, quoyque les Assiegez tâchassent de l'interrompre par de furieuses & de continuelles sorties, réduisit presque en poudre le Bastion qu'elle foudroyoit.

Les plus braves des Assiegeans eurent ordre de monter à l'assaut: mais ils trouverent Bonnivet & sa Garnison disposez à les recevoir, en la même posture, en laquelle le Duc de Guise les avoit attendus trois ans auparavant sur la grande breche de Mets, excepté qu'il y avoit derriere les Assiegez une bande de violons qui joüoit les branles & les sarabandes, comme s'il eust esté question de danser au Bal.

Le Duc surpris de cette nouveauté jugea que des gens qui alloient à la mort comme aux nôces, ne se laisseroient pas aisément forcer; & ne remarquant pas d'ailleurs dans la contenance de ses Soldats la gayeté qui sert de présage à la victoire, il les fit retirer

de la breche, & leva le Siege, en laissant dans les fossez de la Place le Grand Maistre de son Artillerie, & quinze cent de ses meilleurs Soldats. 1555.

Le secours de France composé de douze mil hommes arriva assez à propos pour se mettre aux trousses des Imperiaux; & mêmes pour achever de les deffaire, si la jalousie du commandement n'en eust détourné l'effet. La Duchesse de Valentinois avoit non seulement obtenu que le Duc d'Aumale son gendre conduiroit le secours destiné pour le Piémont: mais elle avoit encore fait inserer dans les Lettres Patentes de ce Duc, qu'en cercertains cas, il pourroit agir indépendamment de Brissac. Il avoit esté facile de cacher ce mystere à la Cour, où peu de persones en avoient eu communication: mais on l'avoit divulgué dans le Piémont, incontinent aprés l'arrivée du secours: soit que le Duc d'Aumale n'eust pas esté aussi maistre de sa langue, qu'il auroit esté nécessaire: ou qu'il eust esté contraint de montrer ses Lettres au Senat de Turin, afin de les faire enregistrer. Bris-

1555. ſac qui n'étoit pas moins adroit Courtiſan que grand Géneral d'Armée n'avoit eu garde de témoigner le moindre dépit de l'injure qu'il recevoit : car outre que ſon reſſentiment, au lieu de luy procurer la ſatisfaction qu'il prétendoit, luy auroit infailliblement attiré une prompte dépoſition ; il ne luy auroit pas non plus eſté bien-ſéant de ſe plaindre de la Ducheſſe de Valentinois, puis qu'elle ne luy oſtoit qu'une portion du Généralat dont il luy eſtoit entierement redevable. Le meilleur temperamment qu'il y avoit à ſuivre dans une ſi délicate conjoncture eſtoit de ceder pour un temps au torrent, & d'attendre qu'il ſe diſſipaſt de luy-meſme, ou qu'il fuſt arreſté par une puiſſance ſuperieure. Car d'un coſté il n'y avoit pas d'apparence que le Duc d'Aumale ambitieux de ſa nature, & perſuadé de la faveur de ſa belle-mere, ne vouluſt point uſer du pouvoir qu'il avoit obtenu dans toute ſon étenduë ; & de l'autre coſté, la Bataille qu'il avoit perduë contre le Marquis Albert de Brandebourg & ſa longue priſon luy avoient acquis la réputation de malheu-

reux, ce qui le rendoit moins propre 1555.
qu'aucun autre à commander dans le Piémont, où l'on obéïssoit à un Général qui avoit accoustumé de vaincre, & qui n'avoit jamais esté vaincu. Ainsi Brissac évita de poursuivre le Duc d'Alve, pour ne pas donner occasion à la jeune Noblesse de France, qui suivoit le Duc d'Aumale de s'engager au Combat avec la mesme témérité qu'elle avoit fait autrefois sur la fin du Regne de Loüis Douze dans une semblable conjoncture; & pour oster en même-temps à ce Duc le pretexte de se plaindre qu'on l'empêchoit d'acquerir de la gloire, il luy ceda pour un temps le Commandement de toute l'Armée, où il y avoit plusieurs Princes du Sang; & il luy permit d'assieger Vulpien, Place fameuse depuis vingt ans, à cause des continuelles courses de sa Garnison jusques aux portes de Turin. Brissac se retira donc dans la même Ville de Turin, mais à dessein de retourner à l'Armée aussitost que sa presence y seroit necessaire.

Le Duc d'Aumale pressa Vulpien avec une impetuosité veritablement

1555. Françoiſe, puiſqu'il ne ſe contenta pas de foudroyer un baſtion durant vingt-quatre jours, mais de plus il y attacha le Mineur, afin de s'en rendre le maiſtre par cette ſeconde voye, s'il luy échappoit par la premiere. Et de fait, elle luy réüſſit mieux, en ce que la mine enleva la partie du baſtion qui couvroit la Citadelle, & les Soldats qui ſe trouverent deſſus. Le Duc d'Alve y perdit un neveu de grande eſperance, & ceux qui deffendoient l'autre partie du baſtion ne furent guéres plus heureux; car ne pouvant plus garder leur poſte, & s'eſtant retirez vers la Citadelle, on leur en refuſa l'entrée de peur que les Aſſiegeans ne ſe mélaſſent avec eux. Cette inexorable dureté les contraignit de s'abandonner à la diſcretion des François, & de recevoir la mort ou la priſon, ſuivant le caprice de ceux qui les abordoiẽt. On battoit cependant avec une égale furie un baſtion à l'autre extrémité de Vulpien, & la bréche n'eſtoit pas moins raiſonnable : mais il falloit paſſer par un marais où il y avoit de l'eau juſques à la ceinture, & monter enſuite tout moüillé &

& tout couvert de fange à l'assaut. On 1555.
ne laissa pas néanmoins d'y donner, & l'effort des Assiegeans fut d'autant plus furieux, que les jeunes Princes d'Anguien & de Condé freres se mirent à leur tête. Mais cet excez de courage ne servit qu'à faire perir un plus grand nombre de Fantassins avec le Comte de Credence qui menoit les Enfans-Perdus. Ceux qui furent assez heureux pour repasser le marais jetterent une telle consternation dans le cœur de leurs Compagnons, que Brissac qui en fut informé crut devoir retourner à l'Armée. Sa presence répara la perte qu'on venoit de faire ; & ses Espions l'ayant averti qu'Emaniiel de Lune estoit en Campagne, par ordre du Duc d'Alve pour jetter du secours dans Vulpien, il détacha contre luy un parti de Cavalerie commandé par la Roche-posay, qui le surprit au moment qu'il traversoit le Pô, & le défit sans peine. Cet avantage ralluma l'ardeur des François, & Brissac leur permit de retourner à l'assaut, aprês qu'il eut fait dresser quatre piéces d'Artillerie sur le reste du bastion, que les François avoient

1555. gagné, & qui donnoit à dos aux deffenſeurs de la brèche. Les Aſſiegez ainſi réduits à l'impoſſibilité de ſe deffendre demanderent à capituler, & l'obtinrent. La Place fut démentelée, & le Duc d'Aumale devenu plus ſoûmis qu'auparavant, ſeconda Briſſac dans l'entrepriſe qu'il avoit formée ſur Montcalve.

Cette Ville eſtoit ſi forte & ſi bien munie qu'il n'y avoit aucune apparence de l'attaquer régulierement ; parce que le ſiege en auroit eſté ſi long, que le Duc d'Alve euſt infailliblement trouvé moyen de la ſecourir. Elle incommodoit neanmoins de ſorte la partie du Montferrat que les François avoient conquiſe, qu'ils n'en pouvoient tirer la ſubſiſtance de leurs Garniſons tant qu'elle leur ſeroit contraire. L'adreſſe dont on uſa pour la ſurprendre fut de feindre d'en vouloir à Pondeſture que le Duc d'Alve fortifioit avec d'autant plus de ſoin, qu'il oſtoit par-là le commerce ſur la Riviere du Po entre les Villes de Turin & de Caſal. La Cavalerie Françoiſe s'avança par tant d'endroits differens vers le même Pondeſture, que le Duc d'Alve qui la faiſoit

obſerver, jetta dans cette Place ce qu'il 1555.
avoit de proviſions & de meilleures Troupes. Mais Bonnivet mena la nuit ſuivante ſon Infanterie devant Montcalve, dreſſa ſes échelles, entra dans la Ville, & la prit ſans trouver de réſiſtance. La Citadelle ne tint que ſix jours; & la Garniſon n'en eut pas pluſtoſt eſté conduite à Pondeſture, que le Duc d'Alve la fit pendre, ſous pretexte qu'elle n'avoit point attendu l'extrémité, mais en effet, parce que la perte de Montcalve luy rompoit toutes ſes meſures. Il n'avoit fortifié Pondeſture que pour eſtre un jour en eſtat d'entreprendre ſur Caſal, ou ſur Thurin: cependant le même Pondeſture ſans Montcalve luy devenoit inutile, puiſqu'il eſtoit environné des Places Françoiſes qui luy ſerviroient de blocus, & le réduiroient en peu de temps à parlementer ſans ſiege.

La Campagne ſe termina par un combat ſingulier qui coûta la vie à trois vaillans hommes, quoyque la partie n'euſt eſté faite que par le motif d'une pure galanterie. Le Marquis de Peſcaire fils, & digne ſucceſſeur du Marquis du

1555. Guaſt eſtoit le Cavalier le mieux fait de l'Armée Imperiale. Sa taille extraordinairement haute ne ſervoit qu'à le faire reſpecter de plus loin ; parce qu'elle eſtoit admirablement proportionnée. Sa prodigieuſe force, & ſon adreſſe inimitable le faiſoient égalemeut réüſſir en toute ſorte de combats ; & comme il ne ſe diſpenſoit à la Guerre d'aucun des travaux militaires, il prenoit auſſi tous les divertiſſemens de la paix, lors qu'il eſtoit en quartier d'Hyver. La Renommée luy avoit appris que le Duc de Nemours tenoit à peu prês dans l'Armée Françoiſe le même rang qu'il occupoit dans l'Armée Imperiale, & cette émulation luy perſuada d'envoyer à ce Duc un cartel de deffi pour courre à fer émoulu quatre contre quatre, chacun une ſeule lance en faveur des Dames. Le champ fut choiſi dans la Plaine d'Aſt, où le Duc de Nemours & le Marquis de Peſcaire rompirent leurs lances ſans ſe bleſſer, & ſans plier ſur l'arçon. Ils acheverent leur carriere avec une froideur égale, & ſe rejoignant enſuite, mais d'un air auſſi doux que la paſſade avoit eſté fiere : ils leverent

leur visiere : ils s'embrasserent avec 1555.
une merveilleuse admiration l'un de l'autre : ils parlerent ensemble avec toute la familiarité de deux anciens amis, & ils se mirent en un lieu commode pour juger de la course des autres.

Le jeune Vassé qui n'avoit que vingt ans courut contre le Baron de Malespina, & reçut un coup dans le hausse-cou, dont il mourut peu de jours aprés. Manels Lieutenant de la Roche-Posay, ne fut pas plus heureux contre le Capitaine Alba Espagnol ; mais le Sieur de Moucha Gentilhomme de Guyenne, qui courut le dernier, donna au Comte Caraffe, Neveu du Pape, son adversaire un coup de lance qui luy perça le bras & le corps avec tant de vehemence, que le fer de la lance sortit plus de quatre pieds par derriere.

Dans la description Françoise de ce düel.

Comme les deux Couronnes avoient jetté le fort de leurs armes en Italie, elles furent aussi presque également obligées à demeurer sur la deffensive dans leurs autres Estats, ou du moins les efforts qui s'y firent des deux costez servoient bien plus sans comparaison à continuer la Guerre, qu'à la terminer.

1555. Les Imperiaux des Païs-Bas s'amuserent à picorer la Picardie & la Champagne durant la maladie de leur General Rossem qui mourut d'excez de travail & de débauche tout ensemble; & le Duc de Nevers Prince le plus accompli de la Maison de Cleves qui s'estoit chargé de ravitailler Mariembourg l'executa par une voye qui n'estoit pas moins industrieuse que prudente. Il estoit Gouverneur de Champagne, & il possedoit de belles Terres sur la Frontiere de cette Province. Ces deux qualitez que la politique d'Espagne jugeoit incompatibles dans les Officiers d'Armée, qu'elle choisissoit, concoururent neanmoins à la fin que le Duc de Nevers s'estoit proposée, de cacher son dessein aux Imperiaux, & de préparer cinq cent chariots chargez de munitions, avec des Troupes necessaires pour les escorter, sans que les ennemis en eussent aucune lumiere. C'estoit-là l'importance de son entreprise, parce que le chemin qu'il falloit traverser estoit si difficile, & si rempli de défilez, que vingt hommes résolus le pouvoient garder contre une Armée en-

tiere. Les précautions que prit le Duc 1555.
de Nevers pour ne pas s'engager témérairement, furent de faire préceder le convoy par trois cent Arquebusiers à cheval destinez à découvrir le païs, & à escorter les Pionniers qui devoient oster les obstacles que les ennemis apporteroient à sa marche, s'ils estoient résolus de s'y opposer..

L'ordre qu'ils avoient reçû du Duc de Nevers, portoit de retourner sur leurs pas, & de se joindre à huit cent Chevaux-Legers qui les suivoient pour déliberer avec eux sur ce qu'il y auroit à faire. S'ils convenoient tous ensemble de continuer leur route vers Mariembourg, ils le pourroient sans en avertir le Duc de Nevers; mais si leurs sentimens estoient partagez, ou s'ils conspiroient à remettre le voyage à quelque autre occasion, ils seroient obligez d'en avertir le même Duc qui les suivoit immédiatement avec deux cent Lances, & huit Enseignes de Gens de pied. Son convoy marchoit ensuite, soûtenu par trois cent Lances, & par huit autre Enseignes de Piquiers, & de Mousquetaires choisis, & garnis

1555. d'Arquebusiers aux deux flancs. L'Arriere-Garde où il y avoit moins à craindre, n'estoit que de deux cent Lances, & de cent Chevaux-Legers : mais personne ne parut, pour s'opposer au passage du Duc de Nevers, & son convoy après avoir fait huit grandes lieuës dans la Forest d'Ardenne entra dans Mariembourg.

La Noblesse de Picardie & de Champagne qui marchoit en arriere-ban avec quatre cent hommes d'Infanterie, n'eut pas le même succès aux environs de Bapaume, où elle s'estoit imprudemment engagée.

Hausimon Gouverneur de la Place, après l'avoir embarrassée, en faisant rompre tous les Ponts par où elle s'en pouvoit retourner, l'attaqua au passage de la Somme, & la défit.

L'Armée Navale de France tira peu de jours après revanche de cet affront, car ayant rencontré auprès de Douvres celle de l'Empereur, elle la dissipa, après un combat de six heures, où tous les Vaisseaux de part & d'autre s'accrocherent.

Le

Le tumulte des armes n'empêchoit point les réglemens civils ; & Montmorency fils aîné du Conneſtable, devint tellement amoureux de la Demoiſelle de Pienne, que rien ne paroiſſoit capable de l'empêcher de l'épouſer ; ſon pere qui le deſtinoit à une plus haute Alliance, qui eſtoit celle de la fille naturelle de ſon Roy, obtint là deſſus la publication d'une Ordonnance, qui obligeoit tous les enfans de famille, juſqu'à vingt-cinq ans accomplis, de demander, & d'obtenir le conſentement de leurs parens, afin que leur Mariage fuſt valablement contracté. 1556.

Il y eut enſuite un Parlement érigé dans la Province de Bretagne ; mais la Déclaration en fut précedée par une action du Roy, dont l'Hiſtoire de ſon temps n'avoit point aſſez relevé le mérite. La Maiſon de Blois & celle de Montfort avoient autrefois diſputé la poſſeſſion de ce Duché, & la premiere avoit ſuccombé. Son malheur l'avoit réduite à faire avec le vainqueur une eſpece d'échange de ſon Droit contre quelques Terres dont il luy

1556. avoit cedé la proprieté ; & nonobstant la Maison de Brosses, où celle de Blois estoit entrée, n'avoit pas laissé de ceder au Roy Loüis Onze en l'année mil quatre cent soixante & dix-sept toutes les prétentions qu'elle disoit avoir sur la Bretagne.

Dans le premiere Volume des titres de Bretagne.

Charles Huit & Loüis Douze, Successeurs les plus proches de Loüis Onze avoient épousé l'Héritiere de Montfort ; & Henry Second estoit fils de la fille de cette Princesse. Ainsi la France avoit des deux costez droit sur la Bretagne : Elle en joüissoit paisiblement : personne ne luy en contestoit le Titre ny la proprieté ; & aucune Puissance étrangere ne l'en pouvoit dépoüiller. Cependant la pauvreté de la Maison de Brosses obtint de la scrupuleuse bonté du Roy ce qu'elle n'avoit ny sujet ny pretexte de demander à sa Justice. Sa Majesté fit dire au Duc d'Estampes, quoy qu'il fust le dernier de cette Maison, qu'elle vouloit encore une fois traiter de ses prétentions avec luy, & luy donner en échange le plus beau Fief de la Bretagne, qui estoit le Duché de Pen-

thievre. Le Duc d'Estampes plus heureux qu'il ne pensoit, accepta l'offre de son Maistre, & reçut la Terre de Penthievre qu'il laissa en mourant sans enfans au Prince de Martigues son neveu, d'où elle passa par la voye de deux heritieres dans les Maisons de Mercœur & de Vendôme. Une conduite si désinteressée, attira sur le Roy les bénédictions du Ciel & de la terre par la naissance d'un quatriéme fils, qui fut nommé Duc d'Alençon, & par la conclusion d'une Tréve si avantageuse, qu'elle auroit abondamment reparé toutes les pertes que son Prédecesseur avoit faites, si l'on se fust moins hâté de la violer. 1556

L'Empereur pour justifier que ce n'avoit point esté l'ambition qui l'avoit détourné de la paix, avoit cedé la Couronne Imperiale à Ferdinand son frere, & ses Estats à Philippe Second son fils; & la Reine d'Angleterre jugeant qu'il luy seroit impossible de retenir dans son Royaume ce jeune Prince son mary, tant que la Guerre seroit allumée entre les deux Couronnes, s'estoit encore une fois proposée

1556. de l'éteindre, en ſubſiſtuant au deſſein avorté de la paix un deſſein plus facile à reüſſir, qui eſtoit celuy d'une longue ſuſpenſion d'Armes. Et de fait elle la ménagea avec tant d'obſtination, qu'elle y fit enfin conſentir les parties le cinq de Février mil cinq cent cinquante & ſix. On ne peut douter que l'Eſpagne, qui changeoit alors de Régne, n'en tiraſt un grand avantage; mais il n'eſtoit pas à beaucoup prés ſi grand que celuy qu'en recevoit la France, puiſqu'elle s'établiſſoit par là dans une poſſeſſion paiſible de preſque autant de Terres conquiſes de nouveau qu'elle avoit d'étenduë; au lieu que l'Eſpagne n'avoit rien pris depuis ſa derniere rupture qu'elle puſt garder. Car il eſtoit expreſſement contenu dans le premier Article de cette Tréve, que les deux Couronnes retiendroient tout ce dont elles ſe trouveroient ſaiſies au moment qu'elle ſeroit concluë: Que le commerce ſeroit libre de part & d'autre, en payant les droits ordinaires: Que les Sujets des deux Couronnes rentreroient réciproquement dans la poſſeſ-

1556.

ſion de leurs biens, à condition de ne rien prétendre pour les joüiſſances paſſées : Qu'elles n'aſſiſteroient en aucune maniere les ennemis l'une de l'autre : Qu'il y auroit une Amniſtie generale pour le paſſé, & une exemplaire juſtice pour l'avenir : Que les Bannis de Florence, n'entreprendroient rien contre le Duc du même lieu, & que la preſcription n'auroit cours dans la Tréve, ny pour les affaires publiques, ny pour les particulieres. Le dernier & le plus conſiderable des Articles contenoit, que ſi quelqu'un violoit directement ou indirectement la ſuſpenſion d'armes, il ſeroit traitté ſur le champ en perturbateur du répos public, & puny ſans avoir recours aux formalitez de la Juſtice, trop longues, & par conſequent incapables de remedier aſſez promtement au mal : mais que quoy qu'il en arrivaſt la Tréve ne laiſſeroit pas de ſubſiſter dans ſon integrité.

Dans la Négociation de la Tréve de Vaucelles.

Le jugement humain, quelque rafiné qu'il ſoit, eſt preſque toûjours ſi foible, qu'en penſant éviter une extrêmité, il tombe imperceptiblement

1556. dans l'autre. Le Cardinal Polus avoit esté l'inventeur de cet Article, & s'étoit obstiné à le faire agréer aux deux parties, sur la présupposition qu'il suffiroit pour rendre inviolable la Tréve. Cependant ce fut le même article qui suggera l'occasion de la rompre, en ne déterminant point assez les Juges de la contravention, ny la qualité des peines, & en laissant par une négligence tout-à-fait inexcusable à chacun le droit de se faire justice, sans craindre de violer la Tréve. Et de fait, les Colonnes n'eurent pas plutôt observé les irregularitez de cet Article, qu'ils entreprirent de les tourner à leur avantage. Ils representerent au nouveau Roy d'Espagne, qu'il leur estoit permis de recouvrer par quelque voye que ce fust les biens que le Pape leur avoit ostez, sans commettre les deux Couronnes l'une contre l'autre; parce qu'estant feudataires de Sa Majesté Catholique, le chemin leur estoit ouvert de rentrer dans ce qu'ils avoient perdu, sans que la France eust occasion de s'en formaliser. Le Conseil d'Espagne examina

leur proposition, & la trouva dange- 1556.
reuse : mais enfin l'importunité des Supplians l'emporta sur la raison, & fit changer aux Espagnols leur maniere ordinaire d'agir, qui estoit lente en de semblables conjonctures. Il y eut une commission expediée au Duc d'Alve, de favoriser les Colonnes en ce qui regardoit le recouvrement de leurs biens, pourvû qu'il n'en arrivast aucun inconvenient aux Estats que l'Espagne possedoit en Italie en general, & principalement au Royaume de Naples en particulier. Cette commission estoit si vaste, que ceux qui l'avoient dressée avoient eu lieu de supposer, que le Duc d'Alve attendoit à l'executer qu'on luy eust marqué expressement les offices qu'on souhaitoit de luy, & qu'il prendroit pour prétexte de son délay la crainte de r'allumer la Guerre dans l'Estat de Sienne, où il estoit extraordinairement difficile, de tenir en paix le Marêchal Strozzi & les autres Bannis de Florence : Mais les Colonnes qui avoient prévû ces obstacles, les éluderent par une interprétation subtile

1556. de la commission dont ils avoient esté les porteurs. Ils avertirent le Duc d'Alve, que l'intention de Sa Majesté Ctaholique, avoit esté de cacher, pour ainsi dire, le bras en frapant le coup, & de procurer au plutôt le rétablissement de la Maison des Colonnes dans l'Estat Ecclesiastique, sans se déclarer avant que d'avoir sçu si l'affaire réüssiroit ou non. Ils ajoûterent, que comme le fruit le plus important & le plus secret que la France, pouvoit tirer de la suspension d'armes, estoit de donner le temps aux Caraffes de fortifier les Places de l'Estat Ecclesiastique, dont ils venoient de s'emparer ; parce qu'au bout des cinq années, une nouvelle Armée du Roy Henry Second passeroit les Alpes ; se rafraichiroit dans le Piémont, & dans le Montferrat : s'augmenteroit dans la Toscane : se joindroit aux Troupes, que les Caraffes tiendroient prestes dans l'Estat Ecclesiastique, & attendroit en paix dans le même estat la conjoncture propre, pour entrer avec succez dans le Royaume de Naples ; aussi l'Espa-

gne ne pouvoit consentir à rien de 1556.
plus avantageux à sa seureté, qu'en favorisant le rétablissement de la même Maison des Colonnes; puis que l'ardeur Françoise se refroidiroit aussitôt, qu'elle perdroit l'esperance d'avoir une rétraitte dans le patrimoine de Saint Pierre.

Le Duc d'Alve estoit ambitieux, & desiroit avec passion de se tirer du pair des Generaux d'Armée Espagnols; dont les dernieres Guerres avoient perdu un assez grand nombre. La réputation du fameux Gonzalve, ne luy donnoit pas moins d'émulation que celle de Miltiade en avoit autrefois inspiré à Themistocle. Il ne pouvoit souffrir que l'Espagne n'eust qu'un grand Capitaine, & il vouloit qu'elle en reconnust deux; ou que si elle étoit obstinée à n'en recevoir qu'un, ce fust luy & non plus Gonzalve. Il ne se flattoit pas assez pour présumer d'avoir égalé les faits heroïques de Gonzalve: car encore qu'il eust défait les Protestans d'Allemagne à la bataille d'Elbe, il n'ignoroit pas que l'Empereur son Maître, qui avoit esté

1556. present à cette action, luy en avoit osté la principale gloire, & qu'encore qu'il fust vray de dire, qu'elle estoit presque toute deüe à sa conduite, les hommes accoûtumez de l'attribuer au Chef, ne luy en avoient reservé que la portion d'un simple Lieutenant General, dont il faisoit alors la fonction, qui n'estoit que médiocre. De plus, il y avoit si loin du gain de la même bataille d'Elbe, où le hazard avoit eu beaucoup plus de part, que la valeur, aux conquestes des Royaumes de Grenade & de Naples, deües uniquement à l'adresse & à la vertu du même Gonzalve ; que si le Duc d'Alve n'executoit rien de nouveau, il luy seroit impossible d'en approcher, bien loin de l'égaler, & même de le surpasser comme il prétendoit. Il falloit donc que la fortune luy ouvrist un nouveau champ de gloire ; & comme elle venoit au contraire de le luy fermer par la Tréve de cinq ans, il falloit donner atteinte à cette Tréve, & la conjoncture de la violer impunément, ne pouvoit jamais estre plus favorable, que celle que le Roy Catholique sug-

geroit sans y penser au Duc d'Alve. 1556.
Car en luy commandant d'assister la Maison Colonne, autant qu'il le pourroit, sans préjudicier à la Monarchie Espagnole ; il remettoit purement à sa discretion de renouveller la Guerre, sans qu'elle luy fust imputée. Et de fait, le Duc d'Alve au lieu de faire le difficile, comme il avoit accoûtumé dans les affaires de moindre importance, afin de rendre par-là son ministere plus considerable. Au lieu d'envoyer à son Maître une longue dépêche sur les inconveniens, que l'attentat des Colonnes pourroit attirer à l'Espagne ; il obéït aveuglement, & devint le solliciteur à la Cour d'Espagne des interests des Colonnes, qu'on venoit de luy recommander. Il ne se contenta pas de prendre de secrettes mesures avec eux, pour leur fournir des Troupes, sans qu'il parust que l'Espagne s'en mélast ; mais de plus, il répondit à Sa Majesté Catholique, qu'il estoit facile de restablir les mêmes Colonnes, sans alterer la disposition des affaires presentes, soit qu'on y procedast directement, ou que l'on

1556. aimast mieux agir par des voyes indirectes. Car s'ils arrivoient à la fin qu'ils s'étoient proposée, l'Espagne seroit en droit d'approuver ou de desaprouver leur conduite. Si elle jugeoit à propos de l'approuver, elle sçauroit bien les maintenir avec éclat, dans la possession des Terres qu'ils auroient recouvrées ; & si elle avoit des raisons qui l'obligeassent à sauver les apparences, en desavoüant ce que les Colonnes auroient fait ; elle n'en seroit que plus capable d'intervenir dans la querelle, en qualité de mediatrice avec les autres Princes d'Italie, & d'allonger de telle sorte sous ce prétexte le different des Caraffes & des Colonnes que le Pape ou la Tréve expireroient auparavant. Ainsi les Colonnes se voyant soûtenus avec plus de chaleur qu'ils n'esperoient, leverent promptement plus de Soldats qu'il n'en falloit pour donner de l'ombrage aux Caraffes : Et les Caraffes ayant trouvé la Chambre Apostolique épuisée de deniers, & ne se sentant pas assez forts pour resister à leurs ennemis, soûtenus de toute la puissance d'Es-

pagne en Italie, chercherent à s'appuyer de celle de France. Ils inviterent les Cardinaux de Lorraine & de Tournon, à faire encore le voyage de Rome, & le Conseil du Roy Henry Second, toûjours disposé à prester l'oreille aux propositions des Papes; permit aisément à ces deux Cardinaux d'aller recevoir les ordres de Sa Sainteté. Ils s'embarquerent à Toulon, mais la Providence Divine qui prévoyoit les maux, que ce voyage causeroit à toute l'Europe en general, & à la France en particulier, excita une si furieuse tempeste, que la Galere où les deux Cardinaux s'estoient embarquez ne la pouvant supporter, fut contrainte de retourner sur les costes de Provence, d'où elle estoit partie. La même tempête dura si long-temps, que l'impatience saisit le Cardinal de Lorraine : comme il estoit beaucoup plus jeune & plus vigoureux que le Cardinal de Tournon, il prit congé de luy : il courut la poste accompagné de deux Domestiques seulement : il traversa l'Italie sans estre connu, & il arriva à Rome long-temps avant

1556.

1556. ſon train, & avant le Cardinal de Tournon, qui avoient attendu le calme. Cette derniere circonſtance, fut à proprement parler l'occaſion de la rupture de la Tréve : car comme elle avoit eſté concluë avec l'approbation du Cardinal de Tournon, ce grand perſonnage qui n'eſtoit plus dans les affaires, que par le beſoin qu'avoit de temps-en-temps la Cour de ſon miniſtere, auroit infailliblement ſuivy ſon inclination naturelle, qui panchoit du coſté du repos, & les lumieres de ſa raiſon qui le convainquoient de l'avantage que ſa patrie tireroit de la Trêve. Son experience & ſa moderation auroient ſervy de frein à l'humeur violente, & à l'ambition de ſon Collegue ; il l'auroit détourné d'écouter les propoſitions immoderées des Caraffes, & s'il n'euſt pû en venir à bout, il auroit du moins ſuſpendu la negociation en refuſant d'y concourir. Ce qui luy euſt eſté d'autant plus facile, que le pouvoir d'agir eſtoit donné par indivis aux deux Cardinaux, & leur deffendoit abſolument de traitter ſans la partici-

Dans la relation de ce voyage.

pation l'un de l'autre. Les Caraffes 1556.
que le Nonce en avoit avertis, redoutoient si fort le genie du Cardinal de Tournon, qu'ils desesperoient presque d'engager la France dans leur querelle; lors qu'ils virent arriver le Cardinal de Lorraine seul. Ils ne furent pas tellement surpris par la nouveauté de cet évenement, que l'interest ne leur fist d'abord comprendre le fruit qu'ils en recevroient, s'ils avoient l'adresse de se prévaloir de l'occasion. Ils resolurent de gagner absolument le Cardinal de Lorraine, avant que le Cardinal de Tournon fust arrivé, & de n'épargner rien pour une si importante conqueste.

Ils comblerent d'honneurs extraordinaires le Cardinal de Lorraine, & ils vécurent avec luy dans une soûmission qui n'estoit pas beaucoup differente de celle des Sujets à l'égard de leur Souverain: le prétexte qu'ils prirent de s'abaisser jusques à ce point, consistoit dans l'ancienne dépendance de leur Maison, à l'égard de celle d'Anjou; & comme ils ne manquoient ny d'intelligence dans les affaires, ny

1556. d'induſtrie pour les ménager, ils pré-virent qu'il ne leur ſerviroit de rien de propoſer au Cardinal de Lorraine des utilitez perſonnelles. Car outre qu'eſtant François & Prince d'une puiſſante Maiſon, il portoit avec ſoy deux obſtacles, qui l'excluroient éternellement de la Papauté; Paul Quatre eſtoit ſi vieux, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il tinſt le Saint Siége aſſez long-temps, pour rendre après ſa mort ſes Neveux Maîtres du Conclave, par le nombre des Creatures dont ils l'auroient remply. Il eſtoit donc plus à propos de réveiller dans le cœur de ce Cardinal, un deſir qui ſembloit y être plûtoſt caché qu'eſteint, & de le faire ſouvenir que le Duc de Guiſe ſon frere & luy, en s'introduiſant à la Cour de France, avoient voulu prendre le nom & les armes d'Anjou, & en avoient eſté empêchez par la diligence importune d'un Procureur Géneral, qui s'imaginant qu'il y alloit des intereſts du Roy, leur en avoit fait faire une défenſe abſoluë, à laquelle ils avoient eſté contraints d'obéir; parce qu'ils n'eſtoient alors ny

Miniſtres

Miniſtres ny Favoris : & que le Duc 1556.
leur pere bien loin d'avoir du credit à la Cour, employoit toute ſon adreſſe à lutter contre ſa mauvaiſe fortune, en eſſayant par des aſſiduitez & des complaiſances, dont il ne ſe diſpenſoit jamais d'effacer de la memoire du Roy François Premier, le ſouvenir de la faute, que le ſalut de ſa Maiſon l'avoit forcé de commettre, en conduiſant durant la Priſon de ce Roy les Troupes deſtinées à la garde de ſes Gouvernemens de Champagne & de Bourgogne, contre les Païſans d'Allemagne, entrez au nombre de quatre-vingt mille dans la Lorraine : Que cette conſtellation maligne eſtoit paſſée, & qu'il luy en avoit ſuccedé une plus favorable : Que la Maiſon de Guiſe étoit maintenant en faveur, & ſe voyoit également à la tête du Conſeil & des Armées de France, & que par conſequent elle ne devoit point abuſer de la Juſtice que le Ciel luy avoit enfin renduë : Qu'elle ne devoit point auſſi ſe contenter de reprendre le nom d'Anjou, ſi elle ne

1556. recouvroit en même temps les biens de cette illustre Maison, dont elle estoit heritiere ; & que le Royaume de Naples en estant la principale partie, il falloit aspirer d'abord à remonter sur ce Thrône, qui serviroit de degré pour s'élever ensuitte sur celuy de Sicile : Que toutes choses conspiroient à l'execution de ce magnifique projet : Que l'Italie desiroit uniquement d'estre délivrée de la domination d'Espagne : Que le Saint Siege accorderoit gayement de nouvelles Investitures : Que la France sans se dégarnir pouvoit donner au Duc de Guise une Armée de trente mille Hommes, & que la Maison des Caraffes offroit de l'introduire sans coup-férir, par le moyen de ses intelligences jusques dans le centre du Royaume de Naples.

Le Cardinal de Lorraine fut également surpris & touché d'un discours si flatteur : Mais ce fut pour des raisons que les Caraffes n'avoient pas pénétrées. Il n'avoit rien oublié de ce qui pouvoit contribuër à l'augmentation de sa faveur & de celle de

ses freres, & l'on estoit persuadé en Italie, qu'il y avoit réüssi : Cependant il se voyoit avec les siens sur le point de déchoir, & de rentrer dans la disgrace où leur pere avoit consumé ses meilleures années. Le Connestable ne se contentoit plus de l'authorité principale : Il la vouloit entiere, ou du moins il ne la vouloit partager qu'avec les siens. Si l'aîné de ses enfans aimoit trop la solitude, ou n'avoit point assez d'ambition pour aspirer au Ministere, le second nommé d'Anville y tendoit pour ainsi dire à plaines voiles, & ne manquoit que d'une chose pour en estre digne. C'estoit l'Estude dont il avoit eu dans sa jeunesse une si horrible aversion, qu'il avoit même dédaigné d'apprendre à lire & à écrire : Mais en recompense il sembloit que la nature eust fourni à son esprit, ce que les autres ne trouvoient que dans les Livres & n'acquéroient que par l'experience. Et de fait, entre tant d'illustres ignorans dont l'Histoire de France est pleine, aucun ne se démêla depuis de trois differens par-

1556.

Dans l'Eloge de d'Anville.

1556. tis avec autant d'induſtrie que le même d'Anville.

L'unique voye pour l'introduire dans les affaires, eſtoit l'agrément de la Ducheſſe de Valentinois, dont les charmes par un effet incompréhenſible en matiere d'amour devenoient toûjours plus puiſſans à l'égard de Henry Second, à meſure qu'elle à avançoit en âge. Le Conneſtable l'avoit ſouvent preſſée de tirer d'Anville du hazard des Armes, où il recevoit de frequentes bleſſures, & de luy procurer une retraitte honnorable dans le Conſeil : mais la Ducheſſe s'en eſtoit toûjours excuſée, ſous prétexte que l'eſprit de ce jeune Seigneur n'eſtoit point encore aſſez meur ; mais en effet, parce qu'elle prévoyoit qu'il n'y ſeroit pas plûtoſt entré qu'il prendroit infailliblement querelle avec ceux de Guiſe. Mais elle ne perſiſta dans ſon refus que juſques à ce que le Conneſtable eut découvert ce qu'il y avoit de foible en elle.

Il conſiſtoit en ce que la Ducheſſe aimoit plus ſans comparaiſon Made-

moiselle de Boüillon sa petite fille 1556.
qu'elle n'avoit jamais aimé ses deux filles : & qu'elle estoit résoluë de ne rien épargner pour la marier avantageusement.

On ne sçait si le Connestable pénétra par ses propres lumieres dans cet important secret, ou s'il en fut redevable à la subtilité de du Thier son Secretaire, qui avoit une étroite liaison avec celuy de la Duchesse : mais il est constant qu'il luy fit proposer par des personnes interposées l'alliance de d'Anville avec sa petite fille, comme le party le plus avantageux du Royaume.

Il n'y avoit rien de si plausible que cette ouverture : Car outre que le Connestable passoit pour estre de la plus ancienne Maison de France, & qu'il estoit en effet le plus riche Sujet de la Chrétienté ; d'Anville quoyque puîné, ne laissoit pas d'estre consideré comme l'aîné de sa Maison depuis le malheur de son frere, qui ayant épousé Mademoiselle de Pienne, s'obstinoit à vouloir que ce Mariage subsistast, & protestoit de n'en épouser

1556. jamais d'autre. On luy avoit en vain enlevé cette agreable personne pour la renfermer dans un Monastere : Et son Pere le Connestable l'avoit inutilement menacé de le des-hériter : Les charmes de Diane fille naturelle du Roy qu'on luy proposoit d'épouser aprés qu'il auroit consenti à la dissolution de son Mariage avec Mademoiselle de Pienne, n'avoient point esté capables de le tenter. , & pour une marque de constance assez rare entre les Gentils-Hommes François de son âge, il se préparoit pour aller à Rome solliciter son procês, & empêcher que son lien ne fust rompu.

Dans les Actes du Procez. Les Theologiens du Pape estoient d'avis qu'on ne luy pouvoit oster sa femme malgré luy ; & comme il n'y avoit d'ailleurs aucune apparence qu'on la luy rendist, tant que le crédit de son Pere subsisteroit, ny que le Connestable tombast en disgrace ; on comptoit déja Montmorency pour un homme perdu civilement , & l'on ne doutoit plus que d'Anville ne dust estre l'aîné.

La Duchesse de Valentinois qui sça-

voit mieux qu'aucun autre les intri- 1556.
gues de la Cour, en estoit tellement persuadée que la seule consideration qui la retenoit de conclure l'Alliance de sa petite fille avec d'Anville, quoyqu'elle en alléguast d'autres, consistoit en ce qu'elle n'estoit point encore nubile.

La Maison de Guise qui l'obsédoit trop pour ne pas découvrir ses véritables intentions, avoit approfondi ce mystere : & prévoyant que d'Anville l'excluroit du Conseil en y entrant, elle avoit sujet de conclure qu'elle ne conserveroit pas long-temps à la Cour de France le rang qu'elle y tenoit. Le Cardinal de Lorraine plus intelligent, ou plus timide que ses freres, en concevoit l'effet plus proche & plus inévitable, & il cherchoit par conséquent avec plus de soin les moyens de s'en garentir. Le plus infaillible estoit celuy que proposoient les Caraffes, parce que si la Guerre de Naples réüssissoit, la Maison de Guise y trouveroit une glorieuse retraite, lors qu'elle seroit disgraciée ; & si la même Guerre ne réüssissoit pas, elle seroit

1556. au moins d'une si longue durée que la France ayant toûjours besoin pour la continüer, du Duc de Guise & du Cardinal son frere, à cause de leur union avec la Maison des Caraffes, n'oseroit les pousser pour quelque cause que ce fust hors du Ministere. Ce furent là les veritables causes qui determinerent le Cardinal de Lorraine à favoriser la rupture de la Tréve : Elles ne pouvoient apparemment estre plus efficaces, ny plus touchantes. Cependant la Providence Divine prit plaisir à confondre les deux fondemens de prévoyance sur lesquels elles estoient appuyées : car en premier lieu le succez de la Guerre de Naples n'eut rien qui répondist à la grandeur de son appareil : Et en second lieu, l'avantage fut si grand du costé de l'Espagne, quelques mois aprés la rupture de la Tréve, que le Duc de Guise ne put oster par les conquestes de Calais & de Thionville le pretexte que son frere le Cardinal avoit donné au Connestable de travailler ouvertement à la disgrace de leur Maison, dont il sembloit que rien d'humain ne la pust

pust exempter lors qu'un malheur sans 1555.
exemple l'en délivra. Mais la prudence civile n'empêche pas toûjours les plus grands génies de commettre des fautes irréparables; & le Cardinal de Lorraine ne se contenta pas de céder plûtost que la bien-séance ne desiroit à l'importunité des Caraffes. Il entra de plus dans leurs sentimens & dans leurs desirs, & il leur révéla des secrets dont l'ignorance auroit infailliblement renversé toutes les négociations qu'ils eussent commencées à la Cour de France. Il les avertit qu'il seroit inutile de traitter à Rome, parce que le Cardinal de Tournon convaincu des avantages que sa patrie tireroit de la Tréve, n'auroit garde de consentir qu'elle fust altérée, & prendroit au contraire toutes les précautions necessaires à l'affermir. Le mesme Cardinal de Lorraine ajoûta, que le pouvoir de conclure estant attaché à la personne de ce Prélat, il y auroit de la folie à luy donner par la moindre communication de l'affaire, les ouvertures dont il auroit besoin pour ruïner d'abord une affaire qu'il n'approuveroit pas, mais que Sa Sain-

1555. teté, ſans s'amuſer à des Miniſtres ſubalternes auroit plûtoſt fait d'envoyer en France le Cardinal Caraffe ſon Neveu, pour engager les François à protéger ſa Maiſon: Que ſa preſence produiroit des effets qu'on attendroit en vain que de tout autre que de luy: Que le Roy Henry Second ſe laiſſeroit gagner par les ſoûmiſſions extraordinaires qui luy ſeroient renduës dans cette éclatante Ambaſſade, & que le Conneſtable de Montmorency relâcheroit de ſa ſévérité pourvû qu'il fuſt extraordinairement careſſé.

Fin du Livre Cinquiéme.



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 13. Decembre 1691. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, GAMART; & Scellé: Il eſt permis au Sieur Varillas de faire imprimer l'*Hiſtoire de Henry II. & celle de François II.* pendant le temps & eſpace de huit années conſécutives, à compter du jour que chaque Volume ſera achevé d'imprimer: Faiſant Sa Majeſté deffences à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de contrefaire, ny faire contrefaire leſdites Hiſtoires, ny meſme d'en vendre de contrefaites ny d'Impreſſion étrangere, à peine de trois mil livres d'amende, confiſcation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus au long contenu audit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 21. Decembre 1691.

Signé, P. AUBOUIN, Syndic.

Et ledit Sieur Varillas a cedé ſon droit du preſent Privilege à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, pour en joüir pendant le temps porté par iceluy, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le 8. Février 1692.







